

FRÉDÉRIC CHRISTOL

L'ART

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

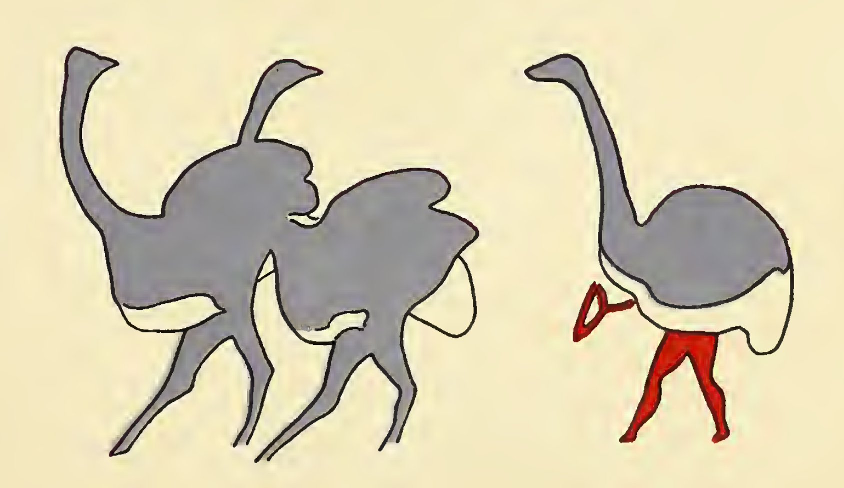
PARIS, BERGER-LEVRAULT, ÉDITEUR


H.A.U.M.
v/h J.DUSSEAU & Co
KAAPSTAD P.B. 288

Frédéric CHRISTOL

L'art dans l'Afrique australe

Impressions et Souvenirs de Mission



Paris, Berger-Levrault, Éditeur

L'ART

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

DU MÊME AUTEUR

Au Sud de l'Afrique. Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique. Avec 152 dessins et croquis. In-12. 2e édition. 1900.

L'Image de Jésus. Avec 32 illustrations. In-12. 1903.

(*Berger-Levrault, éditeur.*)

Pour la Croix. Esquisse archéologique avec 36 dessins. In-8. 1898.

(*Fischbacher, éditeur.*)



UN PASTEUR MOSSOUTO

Frédéric CHRISTOL

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'ART

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS DE MISSION

Avec 220 dessins de l'auteur

Dont 12 planches en couleur, 1 planche en noir et 207 illustrations dans le texte

Préface de M. Philippe BERGER, Sénateur, membre de l'Institut



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEUR

PARIS | NANCY

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7 | RUE DES GLACIS, 18

1911

A

Lord SELBORNE

GOUVERNEUR GÉNÉRAL SORTANT DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Hommage de profond respect.

A

MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Hommage de reconnaissance.

PRÉFACE

Je me rappelle avoir vu dans mon enfance le missionnaire Casalis qui revenait du sud de l'Afrique. Peu de souvenirs me sont restés gravés plus profondément dans l'esprit. Il nous racontait les nuits passées en rase campagne, à côté d'un feu allumé pour éloigner les fauves qu'il entendait rugir tout à l'entour, ou bien chez les Boers, écrasé entre deux gros fermiers dont les ronflements lui faisaient regretter les rugissements des lions. Il avait fait une grammaire où j'ai appris les rudiments du sessouto, la première langue étrangère que j'ai connue, et il y avait joint des proverbes et des contes qui charmaient nos jeunes oreilles. C'était l'histoire de Macilo qui avait tué son frère Maciloniane parce que ses

vaches étaient plus belles; mais l'âme du mort ressuscitait sous la forme d'un petit oiseau, qui suivait partout le meurtrier, renaissant chaque fois qu'il l'abattait d'un coup de pierre, et chantant : « Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa belle vache blanche qu'il aimait tant. »

Le peuple qui entrait ainsi en scène était une branche de la grande famille des Bechuanas, qui se partagent avec les Hottentots le sud de l'Afrique, au nord de la Colonie du Cap, les Bassoutos, déjà signalés à la fin du dix-huitième siècle par l'abbé de La Caille et par Levaillant, et que Moffat venait de révéler au public européen dans son ouvrage devenu classique : *Vingt trois ans de séjour au sud de l'Afrique.*

Puis ce furent les voyages de Livingstone, la découverte des chutes du Zambèze et des lacs Nyassa, Albert Nyanza, Tanganika; enfin la découverte des sources du Nil et du Niger, toute cette odyssée moderne, grande comme l'antique, qu'on a appelée, à juste titre, « l'Afrique ouverte »; et, derrière le rideau enfin déchiré du Continent noir, les Ba-Rotsi, établis sur les bords du Zambèze, et tout un monde

de peuples, que l'on avait longtemps confondus — on ne distingue que ce que l'on connaît —, mais qui diffèrent de caractère et de civilisation non moins que de type et de race.

Ce sont les manifestations artistiques de ces peuples, naguère encore sauvages, que M. Christol a tenu à réunir avant qu'elles ne disparaissent entièrement.

Ce livre n'est pas le premier que fasse paraître M. Christol. En 1898 déjà, lors d'un voyage de congé, il avait publié un petit volume, *Au Sud de l'Afrique*, résumé de ses impressions et de ses souvenirs d'artiste et de missionnaire pendant un premier séjour chez les Bassoutos.

Le succès de ces souvenirs de voyage, peut-être aussi l'introduction dans laquelle Raoul Allier avait cherché à caractériser les conceptions artistiques de ces primitifs, ont décidé M. Christol à reprendre son sujet, et à réunir en un volume toutes les observations qu'il avait pu recueillir sur l'art chez les indigènes du sud de l'Afrique.

Un travail de ce genre n'est intéressant et n'est instructif que s'il est accompagné d'illustrations.

M. Christol est artiste; il avait été l'élève de Gérôme avant d'embrasser la carrière missionnaire; il n'a eu qu'à puiser dans ses cartons pour y trouver des croquis pris sur le vif, qui joignent à l'exactitude d'un document sincère tout le charme et la légèreté d'un crayon sûr de lui.

Comment parler d'art, à propos des essais enfantins auxquels s'exerçait la main des Hottentots ou des Ba-Rotsi ? Pour justifier cette appellation, il suffit de se reporter aux premiers bégaiements de l'art grec, à l'époque mycénienne. Les plus anciennes terres cuites de la Grèce ressemblent à s'y méprendre, tant au point de vue de la facture que des sujets traités, à celles que façonnent les indigènes du sud de l'Afrique, à tel point que M. Pottier a pu écrire ces mots que M. Christol a pris pour épigraphe de son volume : « Il n'y a pas de différence entre les inventions des Boschimans ou des Hottentots et celles des premiers Hellènes. » Et pourtant c'est de ces essais informes que sont sortis les chefs-d'œuvre de la céramique et de la sculpture grecques.

On peut en dire autant des peintures rupestres que

l'on trouve disséminées dans tout le sud de l'Afrique, depuis le Cap jusqu'au Limpopo.

Ici ce n'est plus seulement avec la Grèce antique que nous trouvons des points de contact, mais avec les peintures tracées sur les parois des grottes par les habitants préhistoriques du midi de la France, ces files d'animaux, bœufs, chevaux, antilopes, éléphants, qui ont été une révélation pour les archéologues.

C'est la même puissance d'observation et la même sûreté de main, le même sentiment de la forme et du mouvement dans la reproduction de figures et parfois de scènes où les animaux tiennent la place principale.

Nous avons là un art, qui n'a pas reçu tous les développements dont il était susceptible, mais qui avait atteint, presque du premier coup, à une perfection qui excite notre admiration.

M. Christol nous donne, dans une belle planche en couleurs, une de ces peintures dont il avait déjà, en 1884, présenté à la Société de géographie de Paris une esquisse depuis lors souvent reproduite : Une bande de nègres, véritables géants, le bouclier garni de traits dans une main, de l'autre brandissant un

javelot, s'élancent à la poursuite d'un troupeau protégé par de petits hommes bruns. La plupart des hommes bruns se retournent et font face à l'ennemi, tandis que d'autres fuient, poussant devant eux le troupeau. Ces animaux sont peints à main levée, sans aucun contour tracé auparavant pour guider le pinceau, avec un souci de l'exactitude et un sens de la vie et du mouvement vraiment homériques. Ce procédé de peinture rappelle l'art japonais qui excelle à brosser en deux ou trois touches de couleur un cheval, ou un oiseau, ou un arbre, se préoccupant plus de la forme que des contours.

La facture du corps humain n'est pas moins intéressante. Le corps offre, de même que sur les plus anciens vases grecs, une variété de poses et une hardiesse dans l'indication du mouvement, qui contrastent avec la disproportion du torse et des membres, par rapport à la tête qui est traitée d'une façon très sommaire. Les mêmes caractères se retrouvent sur les autres peintures rupestres. Sur l'une d'elles, qui représente des tireurs d'arc, le corps arrive à avoir une forme presque schématique ; sur une autre, que

M. Christol a reproduite en couleurs, l'exagération est telle qu'on se demanderait si l'on est en présence d'hommes ou de kangourous, si le kangourou appartenait à la faune africaine.

Le peu d'importance donné à la tête est d'ailleurs un trait commun aussi bien aux peintures rupestres de l'Afrique du Sud qu'à celles de la Grèce antique ou à celles des grottes du midi de la France. La cause doit en être cherchée d'abord dans la difficulté de reproduire la figure humaine. Longtemps la Grèce a ignoré cet art; elle ne connaissait que le profil, au milieu duquel elle plaçait un œil de pigeon, imitant en cela l'ancien art chaldéen. Peut-être aussi, ces peuples primitifs habitués à voir les hommes nus, attachaient-ils plus d'importance au corps qu'à la tête, de même qu'ils attachaient plus d'importance aux bêtes qu'à l'homme.

Les indigènes du sud de l'Afrique ne fixent pas la ressemblance aux mêmes traits que nous. Devançant les règles de l'anthropométrie, ils reconnaissent l'homme à son oreille. L'oreille, en effet, par la configuration de ses lobes, présente des lignes d'une fixité

bien plus grande que les autres parties du visage. Mais il faut pour les saisir une finesse d'observation qu'on ne rencontre nulle part aussi développée que chez les sauvages.

C'est pour une raison analogue que certains anthropologistes ont cru reconnaître la représentation de l'empreinte des lignes du pouce dans certaines complications de lignes courbes que l'on trouve gravées sur d'anciennes sépultures de la Bretagne. Il n'est pas de signature plus personnelle et moins sujette à la contrefaçon que l'empreinte du pouce, et c'est encore celle dont l'emploi s'est perpétué dans l'usage populaire pour servir de cachet.

Moffat rapporte un usage analogue des bergers béchuanas. « Les bergers béchuanas, dit-il, s'amusent souvent à tracer sur une pierre, avec une autre pierre plate, une espèce de dessin bizarre, où se mêlent confusément des lignes courbes, des zigzags, des cercles et des ovales, représentant à peu près dans leur ensemble un bout de cable, dont les brins seraient enchevêtrés et qui aurait un pouce de large. C'est ce qu'on appelle un *lokualo,* terme dont nous

avons tiré les verbes qui désignent l'action d'écrire ou d'imprimer. »

Une différence pourtant sépare les peintures préhistoriques du midi de la France de celles du sud de l'Afrique : sur les premières, nous n'avons guère que des alignements de bêtes, rarement une scène composée de deux figures ; un homme chassant un buffle, deux chevaux qui s'accouplent. Au contraire, sur les secondes, nous avons de véritables tableaux. La célèbre chasse à l'autruche publiée par Stow nous en fournit l'exemple. Un indigène vêtu d'une peau d'autruche s'approche à pas de loup d'un troupeau d'autruches. Seuls ses jambes et son arc le trahissent. Les autruches se rassemblent, se consultent, le regardent le cou tendu et s'écartent avec défiance de cet hôte suspect.

Ces peintures ne sont pas l'œuvre des Bassoutos ni des Bechuanas, c'est-à-dire des indigènes qui possèdent actuellement le pays. Les Bassoutos ont aussi leur art ; mais cet art, tout d'imitation, trouve son expression dans des terres cuites qui reproduisent des animaux ou des objets de la vie usuelle. Les

peintures rupestres ont un tout autre caractère. Il faut en chercher ailleurs l'origine.

Çà et là, dans le nord de la Colonie du Cap, on trouve encore des sauvages de très petite taille, à la peau jaune, aux yeux bridés, qui diffèrent essentiellement des Bassoutos. Ils vivent par petits groupes dans les bois, d'où le nom de Bushmen « hommes des bois » que leur ont donné les Hollandais, et ils ont pour se défendre des flèches enduites d'un violent poison et formées d'une pointe de silex emmanchée à un roseau. Ce sont bien les hommes de l'âge de pierre.

Les Bushmen qui sont d'une susceptibilité extrême comme tous les nains, ne sont pas sans ressemblance avec les pygmées du Congo, ces tribus de nains, qu'on a longtemps cru n'exister que dans l'imagination des anciens.

Quand on rencontre un pygmée, me disait un homme qui a longtemps vécu dans ces contrées, sa première question est : « Y a-t-il longtemps que tu m'as vu ? » L'homme avisé répond : « Je t'ai aperçu tout là-bas, quand tu étais sur le sommet de la col-

line. ,, Malheur à celui qui dit : « Comment t'aurais-je vu ? je viens à peine de t'apercevoir. ,, Une flèche empoisonnée lui apprend à reconnaître de loin un pygmée.

C'est à ces « hommes-scorpions ,,, comme les appellent les Bassoutos, vrais types de l'âge de pierre, aujourd'hui traqués, chassés comme des bêtes sauvages, que nous devons la meilleure part des vestiges de l'art sud-africain. D'où venaient-ils, à quelle race appartenaient-ils ? nous ne le savons pas. En tout cas ils n'ont rien de commun avec la race nègre.

On a supposé qu'ils étaient de la même famille que les populations qui couvraient jadis le nord de l'Afrique, et qu'avant les mouvements de peuples d'où est sortie la configuration ethnographique actuelle de notre globe, une même couche de populations, qui ont laissé comme témoins de leur passage les dolmens et les menhirs, couvrait l'Asie antérieure, l'Europe, et s'étendait sur une grande partie de l'Afrique.

Cela ne veut pas dire que les peintures des Bushmen remontent à une aussi haute antiquité. En l'absence d'histoire, il n'y a pas de dates ; la Grèce était

encore à l'époque de la pierre taillée, alors que l'Égypte était à l'apogée de sa civilisation. L'âge de pierre en Gaule est contemporain des premiers siècles de notre ère. Il est probable que les peintures des Bushmen sont d'une époque très rapprochée de nous et remontent à un moment où ils pouvaient encore lutter contre les nouveaux occupants.

La présence d'animaux d'un autre âge serait un indice certain de l'antiquité des peintures de ce genre. Le mammouth peint sur la paroi de la grotte de Combarelles, près de Périgueux, est une preuve de l'époque reculée à laquelle vivaient les habitants de ces cavernes. La présence d'éléphants n'est pas un indice suffisant de l'antiquité des peintures sud-africaines. Les animaux sauvages disparaissent très vite devant l'homme. L'Algérie était pleine de lions en 1840. Aujourd'hui, on n'en trouve plus un seul.

Quoi qu'il en soit, il y a un trait commun et comme la marque d'une civilisation commune dans cette manière de couvrir les parois de grottes, qui ne sont le plus souvent que simples abris sous roches, de pein-

tures reproduisant une même technique et une même conception artistique.

M. Christol veut bien rappeler que j'ai dit, dans mon *Histoire de l'Écriture,* que ces peintures figuratives étaient une manière d'écrire, c'est-à-dire un moyen de fixer certains événements, soit de guerre, soit de chasse, et d'en perpétuer le souvenir. Peut-être est-ce aller un peu loin.

Que manque-t-il à ces peintures pour être de l'écriture ? Il leur manque le caractère conventionnel qui transforme l'image en un signe et la généralise. L'image c'est de l'art; du moment où elle prend ce caractère général qui en fait l'expression d'une idée, elle perd la vie et s'immobilise aux traits d'un hiéroglyphe.

On serait plutôt tenté de reconnaître de l'écriture dans les graffites étranges, découverts par les missionnaires allemands dans le pays des Damara, au nord-ouest de la Colonie du Cap, et que M. Christol reproduit d'après une photographie. Ces bizarres inscriptions, formées, comme il le dit, de lignes tout à la fois régulières et incohérentes, agrémentées de

signes géométriques et aussi de minuscules personnages, donnent par moment l'illusion de caractères; mais elles ne sauraient en aucun cas remonter à une époque ancienne. Sur l'un de ces graffites, nous voyons deux cavaliers; or, le cheval n'a pas été connu au sud de l'Afrique avant l'arrivée des Européens. Un autre nous offre deux rectangles juxtaposés, sur lesquels on voit des disques à rayons, un animal et des lignes en zigzags. Par moment je me demande si l'on n'a pas voulu figurer un livre ouvert. Le livre a beaucoup frappé les indigènes. Une terre cuite du musée du Trocadéro provenant de la côte de Guinée, représente un européen, avec le chapeau de feutre, la barbe en collier, et un livre, peut-être la Bible, ouvert sur la poitrine.

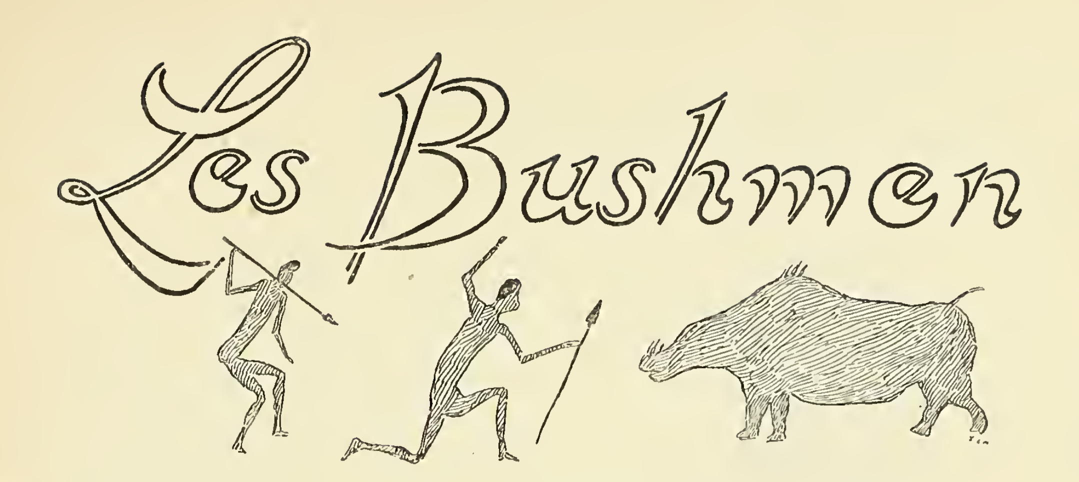
La science n'a pas grand'chose à tirer de ces griffonnages. Une écriture n'a de sens que quand elle exprime des idées suivies et qu'elle les exprime d'une façon constante. Elle suppose une tradition, c'est-à-dire une civilisation. Les premiers idéogrammes des cylindres chaldéens ne différaient pas beaucoup de certaines des figures qui se voient sur ces graffites;

mais ils étaient l'expression d'une civilisation puissante et ils portaient en eux le germe de l'écriture cunéiforme.

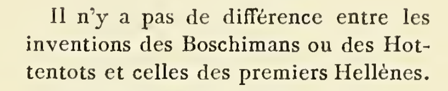
Il en est de l'écriture comme de la langue. Au bout de cinquante ans, la langue des sauvages de certaines îles de l'Océanie est méconnaissable et ne se comprend plus. Cette écriture, si c'en est une, ne serait plus intelligible pour les descendants de ceux qui l'ont tracée il y a cent ans peut-être.

Mais, au point de vue de l'histoire de l'esprit humain, il est intéressant de recueillir ces restes d'une civilisation dont le passé préhistorique est encore tout près de nous, et il faut être reconnaissant à ceux qui les ont recueillis, avant que la civilisation, qui est la grande niveleuse du passé, n'en fasse disparaître les derniers vestiges, et ne referme ce nouveau chapitre, à peine entr'ouvert, de l'Archéologie préhistorique.

Philippe Berger

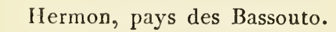


Les Bushmen

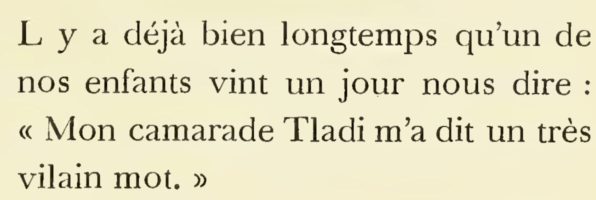


Il n'y a pas de différence entre les inventions des Boschimans ou des Hottentots et celles des premiers Hellènes.

(E. POTTIER, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité.*)



Hermon, pays des Bassouto.



IL y a déjà bien longtemps qu'un de nos enfants vint un jour nous dire : « Mon camarade Tladi m'a dit un très vilain mot. »

Le mot était si vilain qu'il n'osait pas le répéter, il se décida cependant à nous apprendre que le susdit Tladi l'avait appelé *Moroa!* c'est-à-dire Bushman!

Cela était grave sans doute, car ce nom est mal sonnant par ici, mais pour nous, il va sans dire qu'il l'est bien plus dans l'intention que dans l'expression.

Il n'en reste pas moins qu'il est mal vu au sud de l'Afrique, et surtout chez les Bassouto, d'appeler quelqu'un Moroa; cela ne se fait pas entre gens bien élevés.

Quant aux Bushmen — pluriel anglais de Bushman — ils ont disparu presque entièrement de nos régions et l'on n'en peut plus guère rencontrer que par petits groupes dans certaines parties du nord-ouest de la colonie du Cap et dans les plaines du Kalahari où ils se confondent avec les *Ma-Saroua*, car les blancs se sont acharnés à les détruire, surtout dans le courant du dix-huitième siècle.



UN BUSHMAN

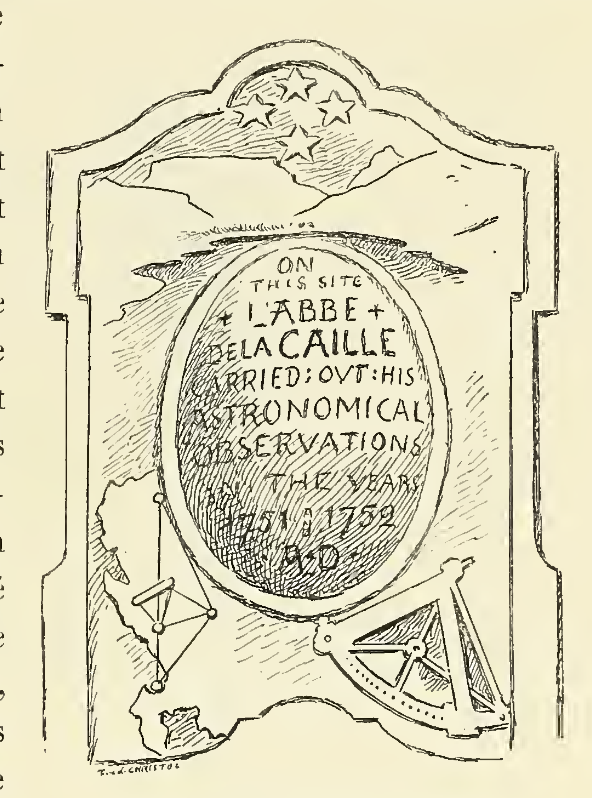
Mais l'on a fort changé à leur égard et l'on est bien près d'admirer ceux auxquels on accordait si généreusement le dernier rang dans l'échelle humaine. Qu'étaient donc ces Bushmen que les Bassouto, Barolongs ou autres indigènes méprisent encore si fort et qui, de toute évidence, n'appartiennent pas à la race nègre? Deux des plus anciens documents pouvant être consultés avec certitude sont, chose un peu étrange, des ouvrages français et datent du dix-huitième siècle.

L'un (1) a pour auteur l'astronome l'abbé L. de La Caille, qui séjourna deux ans à la ville du Cap et dont une société savante a voulu récemment fixer le souvenir par une plaque commémorative fixée sur une maison à l'entrée de Strand Street.

La Caille, qui ne parle des *Buschiesmans* que d'une manière

(1) *Journal historique du voyage fait au Cap par feu M. l'abbé de La Caille.* 1763.

incidente, les assimile à des Hottentots en rébellion. L'autre document (1) est du savant naturaliste explorateur F. Levaillant qui, l'un des premiers, parcourut vers 1780 l'Afrique du Sud et dont les observations sont les plus intéressantes; pour lui les *Bosjeman* sont des brigands réfugiés dans le maquis ou, comme on disait alors, des *nègres marrons*. Tout ceci ne nous apprend pas grand'chose sur les Bushmen. La question reste entière, leur nom même de Bushmen n'étant qu'un surnom qui veut dire « homme des bois ou de la brousse » et n'est que la traduction du nom de *Bosjesmannen* que leur ont donné les Hollandais, les mêmes qui, dans leurs colonies de l'archipel de la Sonde, avaient déjà nommé en malais le grand singe de Bornéo « orang-outang », c'est-à-dire homme des bois (2); notre compatriote F. Levaillant les entendait désigner sous le nom de *Hottentots-Chinois*, à cause de leurs yeux bridés, de leur ton de jaunisse et de leur petite taille; les Béchuanas, qu'effrayaient



PLAQUE COMMÉMORATIVE EN L'HONNEUR
DE LOUIS DE LA CAILLE

(1) *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. 1790.
(2) *L'Afrique australe*, par E. Reclus. 1900.

leurs flèches, les nommaient : *hommes-scorpions* (1). C'est pour cette raison sans doute que les Bassouto les appellent, dans certains de leurs dictons, *abeilles*.



BUSHMAN

L'adresse des Bushmen était proverbiale et d'autant plus redoutée que la flèche de ces *batsehlanyana*, « ces petits jaunes », comme disent encore bien des Bassouto, était enduite d'un violent poison et formée d'un os appointé ou

(1) *Mes Souvenirs*, par Eug. Casalis, ancien missionnaire. 1881.

d'une pointe de silex emmanché à un roseau, ce qui composait une arme terrible contre laquelle on ne connaissait pas de remède.

Le dessin ci-contre, fait d'après une petite photographie remontant à bien des années, peut donner une idée de ce qu'étaient ces archers si petits et si terribles. D'autre part, quelques Bushmen établis dans de petites paillottes ressemblant à celles que nous donnons plus loin, près d'une annexe-école appelée Ditsueneng — chez les singes, — il y a un quart de siècle, m'ont procuré l'occasion de dessiner leurs armes, qui,

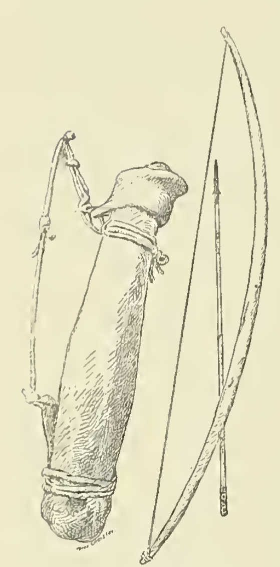


PAILLOTTES PRÈS HERMON

soit dit en passant, ressemblent étonnamment à celles de l'Égypte antique qui figurent au musée du Louvre.

Divers savants disent que les Bushmen sont parents des Hottentots, ou plutôt des Khoï-khoïn qui occupent certaines

régions au nord-ouest de la colonie du Cap, tandis que d'autres les croient descendants des anciens Saan ou Saab, Soaquas ou Sonquas, dont malheureusement on ne connaît guère plus que les noms.



ARMES DE BUSHMEN

Le savant directeur du beau muséum de la ville du Cap, aussi un de nos compatriotes, M. L. Peringuey, croit que les aborigènes du nord de l'Afrique et les Bushmen étaient d'une même race (1).

En tout cas, on peut être frappé des analogies singulières qui existent entre les Bushmen et les pygmées des forêts du Congo, ceux-ci comme ceux-là sont d'adroits tireurs et se servent de flèches empoisonnées. Ces derniers sont monothéistes, ce qu'étaient également, croit-on, les premiers. Enfin les Congolais, du moins le grand peuple des Pahouins, désignent généralement les pygmées sous le nom d' « hommes des bois » (2).

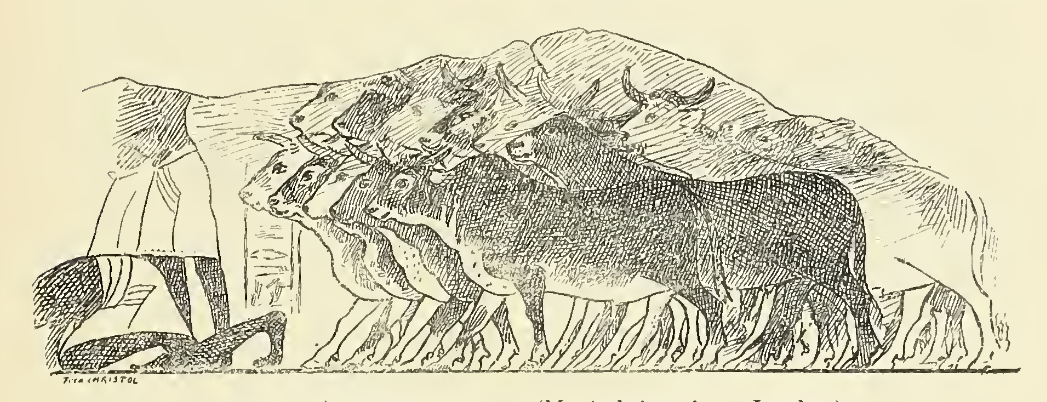
Si nous ne sommes pas très renseignés sur l'origine des Bushmen, nous sommes par contre très documentés sur leurs œuvres, qu'ils ont laissées peintes ou gravées dans d'innombrables cavernes du Sud africain, du Cap aux rives du Limpopo. Ces dessins rupestres sont ordinairement faits en quatre tons : brun-rouge, noir, blanc et jaune. La suie ou des os calcinés pouvaient leur fournir le noir, les autres couleurs provenaient de terres colorées abondantes dans le pays, et qu'ils mélan-

(1) Mémoire présenté à la « South African philosophical Society », Cape-Town. Dec. 1906. Voir aussi l'ouvrage de M. le missionnaire F. Ellenberger, intitulé : *History of Basutoland*.

(2) D'après des renseignements fournis par MM. R. Ellenberger, missionnaire au Congo, et E. Allégret. ancien missionnaire.

geaient avec différentes matières, surtout avec le suc de certaines plantes dont l'une est bien connue des Bassouto qui la nomment : *Motsuku oa Baroa*, le régal des Bushmen, c'est une asclépiade dont le nom est *Gomphocappus revolutox*. Quant au pinceau, il était du même genre rudimentaire, composé de quelques légères plumes d'oiseaux.

Sans aucun doute les peintures de Pompéi sont plus orne-



PEINTURE ÉGYPTIENNE ANTIQUE (Musée britannique, Londres)

mentales et aussi plus habilement faites, mais combien plus loin de la nature !

Celles des Bushmen se rapprocheraient plutôt un peu des peintures décoratives de l'ancienne Égypte. Convenons tout de suite que ces dernières sont évidemment bien supérieures, celles-ci comportant des demi-teintes, puis elles indiquent aussi plus d'invention et une recherche d'un certain idéal de décoration, mais cependant les unes comme les autres présentent toujours des profils et n'ont aucun souci de la perspective.

Ajoutons encore qu'elles appartiennent à deux écoles; les unes sont dessinées à gros contours, tandis que celles des Bushmen n'en ont pas, ce qui leur donne évidemment plus

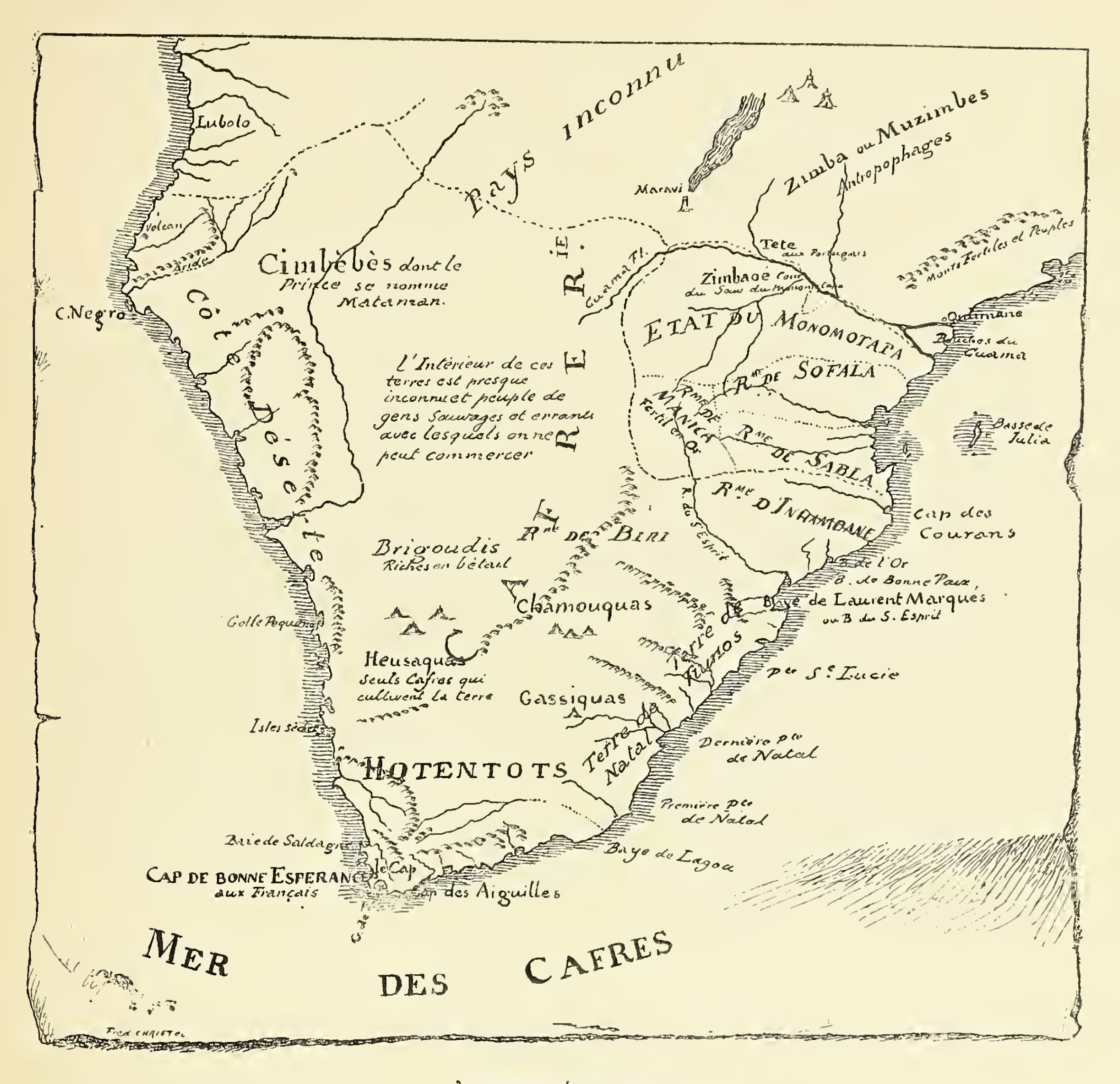
de grâce et les rend aussi bien moins aisées à copier, enfin il est à peu près impossible de les photographier à cause des broussailles qui entourent les cavernes, et surtout de la concavité des parois sur lesquelles elles sont faites. Ces peintures représentent des personnages et des animaux traités avec le plus complet réalisme, sans aucun souci de la fantaisie, et cependant avec une sûreté de main tout à fait extraordinaire.

PEINTURE DE BUSHMEN
DES ENVIRONS DE SALISBURY (RHODÉSIA)

D'après *Realites versus romance in South Central Africa*
J. Johnston, 1893.

On rencontre parfois des bœufs ou des antilopes en groupes ou séparés, traités avec un fini achevé, sans la moindre bavure et en quelque sorte pris sur le vif, tellement le sens de l'observation y est intense.

Ces modestes fresques s'étendent sur des superficies diverses parfois de quelques mètres et les figures ont souvent 20 cen-



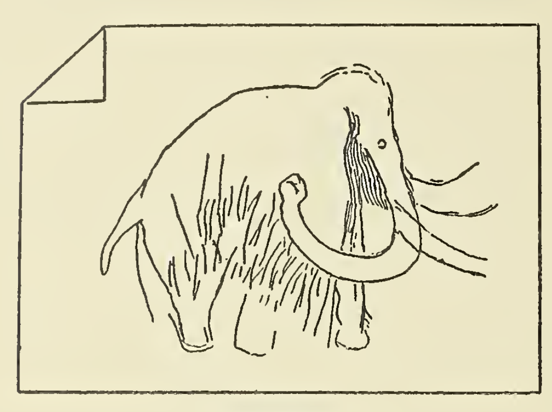
L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

(D'après une carte française de 1795.)

timètres de longueur, d'autres 30, beaucoup, il va sans dire, sont de dimensions bien plus restreintes.

Comme le dit fort justement un artiste connu dans un livre

récent (1) : « A Suze, à Ninive, ou à Babylone, l'histoire des ancêtres peinte sur les murs extérieurs des palais ou en beaux bas-reliefs coloriés, était l'école publique, le livre démesurément illustré toujours déployé pour tous. »



MAMMOUTH
(Grotte des Combarelles, près Périgueux)

Il en était de même pour les modestes travaux des Bushmen dont nous parlons qui étaient une manière d'écrire, ainsi que l'observait pour d'autres peuplades primitives un savant écrivain (2), une façon de fixer le souvenir d'une expédition guerrière ou d'une chasse particulièrement remarquable, les grands événements de la vie des non civilisés. A quelles dates remontent ces peintures rustiques? Il est difficile de préciser, mais elles doivent dater pour la plupart de l'époque pas encore très éloignée où, comme le disait le caustique Swift :

Les géographes, sur les cartes d'Afrique,
Avec de sauvages peintures remplissent les vides,
Et sur les plateaux inhabitables
Placent des éléphants à défaut de villes,

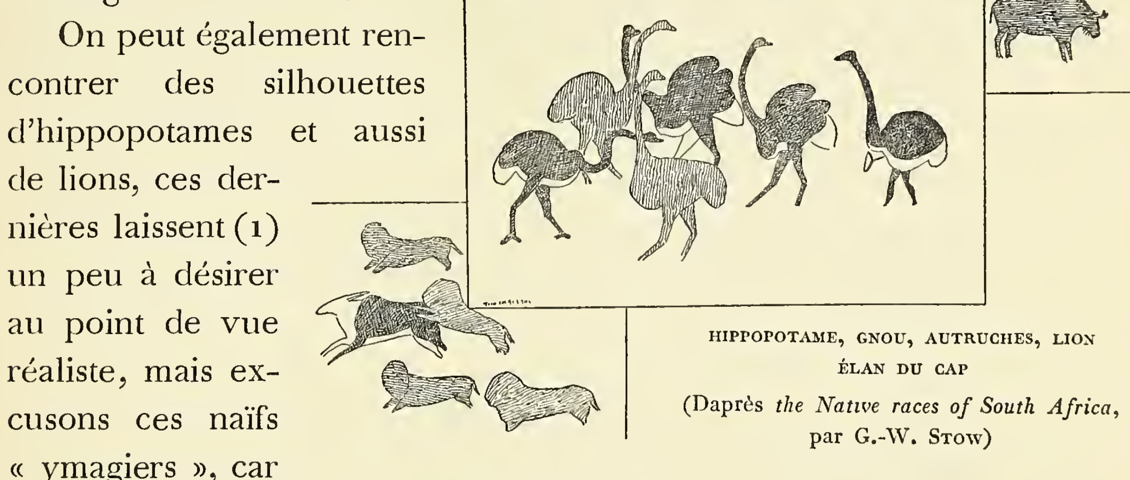
et dont le curieux fragment de carte française ci-joint peut donner une idée. Cette carte date du court moment où après les

(1) G. Dubufe, *la Valeur de l'art*. 1908.
(2) *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, par M. Ph. Berger. Imprimerie nationale. 1892.

guerres de Hollande, en 1795, le Cap de Bonne-Espérance fut déclaré colonie française.

Ces peintures sont donc des archives ou des annales qui nous parlent d'un passé très obscur, quoique pas très lointain, de l'extrémité du noir continent. Elles sont pour ce pays ce que sont pour nous les découvertes de peintures, sculptures et grafites faites dans des cavernes en Europe et remontant aux temps préhistoriques. Nous savons, par exemple, qu'il y avait des éléphants voire même des mammouths dans nos climats, ce que nous connaissons aussi pour l'Afrique du Sud, comme en témoigne entre autres une peinture très bien conservée que j'ai pu relever dans une caverne dominant un profond ravin près la ferme d'Augsbourg, du district de Smithfield, dans l'État libre de l'Orange.

On peut également rencontrer des silhouettes d'hippopotames et aussi de lions, ces dernières laissent (1) un peu à désirer au point de vue réaliste, mais excusons ces naïfs « ymagiers », car les lions ne sont pas commodes à « tirer en portrait » quand on les rencontre en rase campagne, on les reconnaît et c'est



HIPPOPOTAME, GNOU, AUTRUCHES, LION
ÉLAN DU CAP
(Daprès *the Native races of South Africa*, par G.-W. Stow)

(1) Il en existe au musée du Cap provenant du Transvaal.

déjà quelque chose. Une autre, et elle n'est pas la seule, nous prouve que les autruches abondaient dans la contrée, mais sur celles reproduites ci-contre, nous pouvons voir, en outre, comment les chassaient les Bushmen.

L'un d'eux s'affublait de la dépouille d'une autruche dont on faisait tenir la tête avec l'aide de bâtons et s'approchait avec précaution des autruches que le rusé et courageux chasseur attaquait avec des flèches (1). On peut voir la méfiance avec laquelle est accueillie l'intruse et constater, une fois de plus, que ces artistes primitifs n'étaient pas de simples décorateurs mais de sagaces observateurs.

C'est un procédé un peu analogue à celui-ci que les Kabyles, lors de l'insurrection de 1871, employaient envers nous : quelques-uns se couvraient de branchages et, la nuit venue, s'avançaient lentement à quatre pattes pour surprendre la sentinelle. Une autre de ces peintures nous offre, chose rare, un cavalier, ce qui indique qu'elle est sûrement d'époque relativement récente, peut-être l'artiste avait-il aperçu dans ses pérégrinations un voyageur à cheval, un marchand peut-être en quête de bétail; ou un explorateur s'était-il, à l'aube du dix-neuvième siècle, aventuré dans les parages alors ignorés où fut plus tard élevée la station missionnaire de Masitisi, tout près de laquelle nous avons relevé cette peinture.

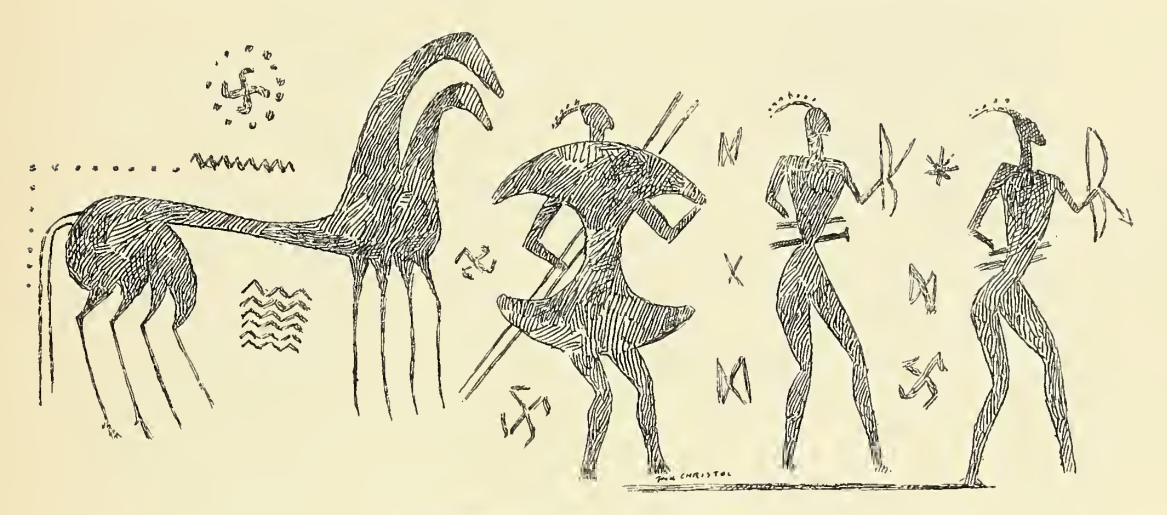
On peut être frappé de la diversité de ces décorations, les sujets varient peu, mais combien diffère la manière de les rendre !

Dans l'une nous apercevons des chasseurs embusqués cherchant à surprendre une antilope dont les pieds disparaissent

(1) Le missionnaire R. Moffat fut témoin de cette chasse vers 1818, qu'il raconte tout au long dans son ouvrage : *Vingt-trois ans au sud de l'Afrique*, traduit par H. Monod, 1846.

peut-être dans une haute herbe imaginaire. Dans l'autre, des serpents qui souvent figurent dans les œuvres des artistes Bushmen et qui abondent dans le *velt*, elle est agrémentée de figures grotesques, qui peut-être se rattachent à certaines croyances superstitieuses et plus ou moins totémiques.

Une de ces peintures copiée dans le district montagneux



PEINTURES DE VASES GRECS ANTIQUES
(Musée du Louvre)

qui s'étend derrière Thaba-Bossiou — la montagne de la nuit — dans le centre du pays des Bassouto, et dont nous avons ailleurs donné un dessin en noir (1), nous montre des tireurs d'arc en plein exercice, les personnages ont une fine et élégante désinvolture; mais il faut reconnaître que les figures manquent d'expression, elles ont été négligées, on le voit de reste, car il en était pour les Bushmen comme pour les anciens Egyptiens qui, comme le remarquait R. Töpffer, avaient une disposition

(1) *Au Sud de l'Afrique*, par Frédéric Christol. 2e édition. Un volume in-12, avec 152 dessins et croquis de l'auteur. Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 1900. 3 fr. 50.

bien arrêtée de représenter des types et non des individus (1). Il en était de même chez les Grecs, au moins dans ce que nous pouvons voir sur les vases de la période primitive; ce qui importait, ce qui était vraiment intéressant, c'était le personnage dans son action et non dans sa figure.



MIETJE, FILLETTE BUSHMAN, DE LA FERME DE BÉTHEL

Il peut être nécessaire de relever la relation très accentuée qui existe entre les archers Bushmen et ceux que nous donnent des fragments de vases antiques du musée du Louvre. Nous reproduisons aussi une peinture, dont nous avions, en 1884, présenté une esquisse à la Société de géographie de Paris, qui a été reproduite dans diverses publications et que nous avons pu revoir à nouveau sur les lieux ces derniers temps.

Elle se trouve près de la station d'Hermon, dans les parages accidentés appelés *Qibing*, c'est-à-dire *pierres de Bushmen*, et elle est de beaucoup la plus importante et la plus belle de toutes celles que nous avons pu voir.

Elle représente des Ma-Tébélé attaquant des Bushmen. Quelques-uns de ces derniers font face à l'ennemi, pendant que plusieurs des leurs chassent un troupeau — peut-être du

(1) *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.*

bétail volé, on ne sait. — Mais les Bushmen se sentent petits et aussi un peu peureux — on ne peut pas avoir toutes les qualités ! — devant leurs grands et redoutables adversaires noirs; cependant ils tiennent bon et ont déjà abattu un de ceux-ci.

Si cette peinture représente des Ma-Tébélé, ce que leurs boucliers semblent indiquer, telle autre paraît désigner des Tembouki, des Baphuti ou des Béchuana. Mais dans ces représentations polychromes, couvrant parfois de grandes parois, on rencontre fréquemment des figures étranges et des plus bizarres, peut-être bien idéographiques, comme celles, entre autres, provenant du Musée de Bloemfontein, dont la signification nous échappe absolument; mais ces figures deviennent trop vite, nous semble-t-il, la base d'affirmations un peu trop ingénieuses et surtout trop pressées concernant les idées religieuses et sociales des Bushmen.

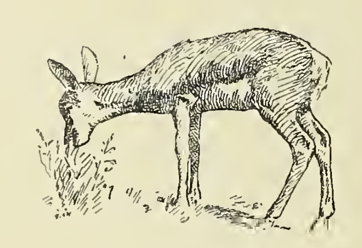
Signalons encore en terminant un curieux insecte du genre orthoptère, la mante religieuse, auquel les Bassouto donnent, sans doute par ironie, le nom de *Modimo oa Baroa*, « le Dieu des Bushmen ».

MANTIS SACRA

Depuis longtemps, ces artistes inconscients — au talent génial puisqu'ils ont inventé leur art — ont disparu ou à peu près. Leurs œuvres tendent à s'effacer, soit par suite des intempéries ou de la malignité des hommes qui les poursuit encore. Leurs descendants, pas du tout maltraités, disparaissent rapidement, minés par l'alcool; mais, néanmoins, ces Bushmen nous démontrent que les êtres les plus méprisés par notre orgueil portent tous, quand on se

donne la peine de les observer, la marque de la sagesse du Créateur.

« A toutes les époques, et c'est par ce mot de L. Tolstoï que nous terminons cet essai si incomplet, nous trouvons dans l'humanité la même pensée, c'est que l'homme est le réceptacle de la lumière divine. »

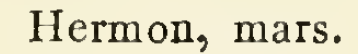


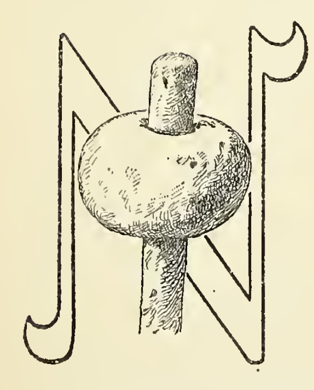


PEINTURE DANS LE VILLAGE DE KROTSO, PRÈS THABA-BOSSIOU (PAYS DES BASSOUTO)



> Un faible roseau n'a-t-il pas suffi pour procurer à l'homme sa première flèche, sa première plume, son premier instrument de musique, ses trois grands moyens de conquête.
>
> (X. Saintine, *Picciola.*)

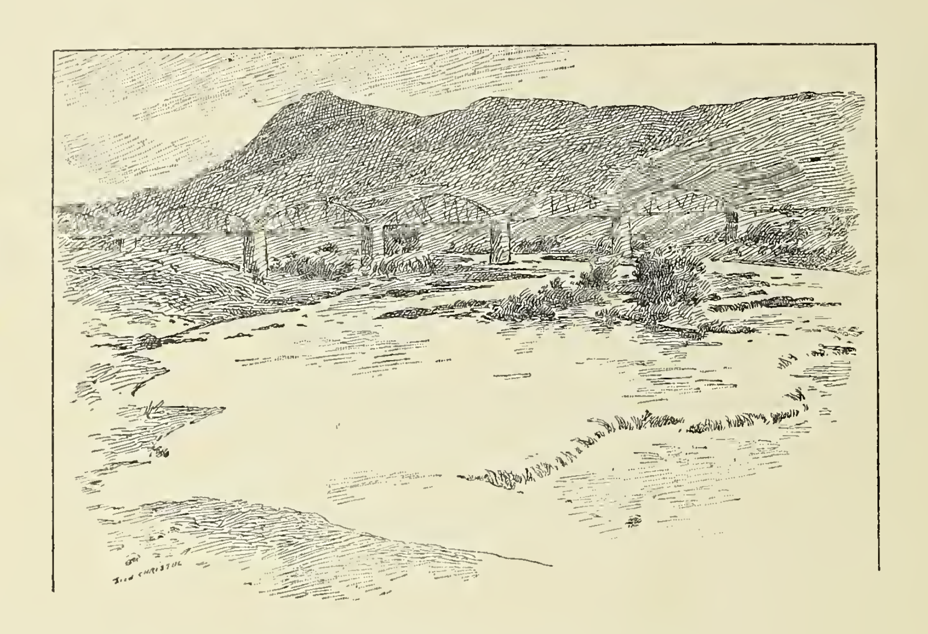

Hermon, mars.



NOUS sommes dernièrement allés, ma femme et moi, visiter deux fermes de l'État libre de l'Orange, pas très éloignées de notre station, et où nous savions qu'il se trouvait, et des amis, et des peintures de Bushmen.

Il nous a d'abord fallu traverser, à une heure et demie de

chez nous, le Calédon, qui sépare l'État libre de l'Orange du pays des Bassouto, une forte rivière que nous devions, dans



LE PONT DE JAMMERSBERGDRIFT SUR LE CALÉDON

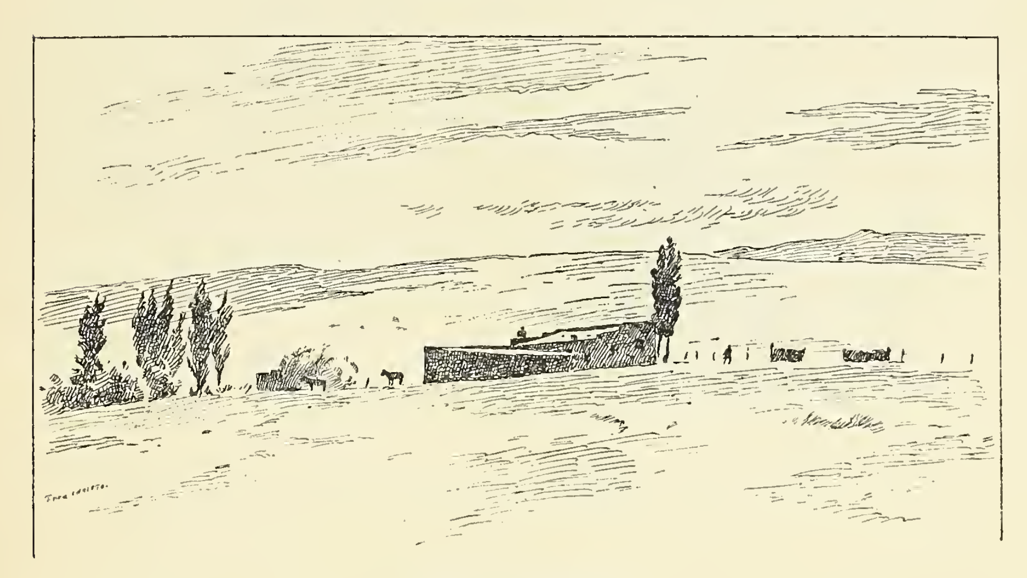
le temps, passer à gué, ce qui pour nous manquait absolument de charme.

Il y a maintenant un pont en fer de près de 300 mètres de long, peint en rouge et pas du tout pittoresque; mais, tant pis pour le paysage!

Nous fûmes reçus très aimablement par *Juffrouw* Berg, dont le mari est mort l'an dernier, et que nous connaissons depuis longtemps. C'est une dame boerine cultivée : il y avait sur la table d'un joli salon, outre des livres en hollandais, des traductions anglaises d'Ibsen et même de Zola. A peine arrivés, nous

allâmes voir les peintures susdites, une longue et interminable course fut nécessaire — tout là-bas et en haut, — ce qui nous donna une idée suffisante des retraites escarpées affectionnées par les « hommes des bois ».

Je pus faire quelques croquis ; entre autres, celui d'un énorme rocher sous lequel est une excavation où se trouvent quelques dessins très simples se silhouettant en blanc sur le roc. De cette ferme appelée *Bokpoort* — le passage des Springbucks ou antilopes — nous nous rendîmes le lendemain de l'autre côté de *Leeuw river* — la rivière des lions — à quelques heures de là; mais nous ne pûmes pas facilement atteindre le

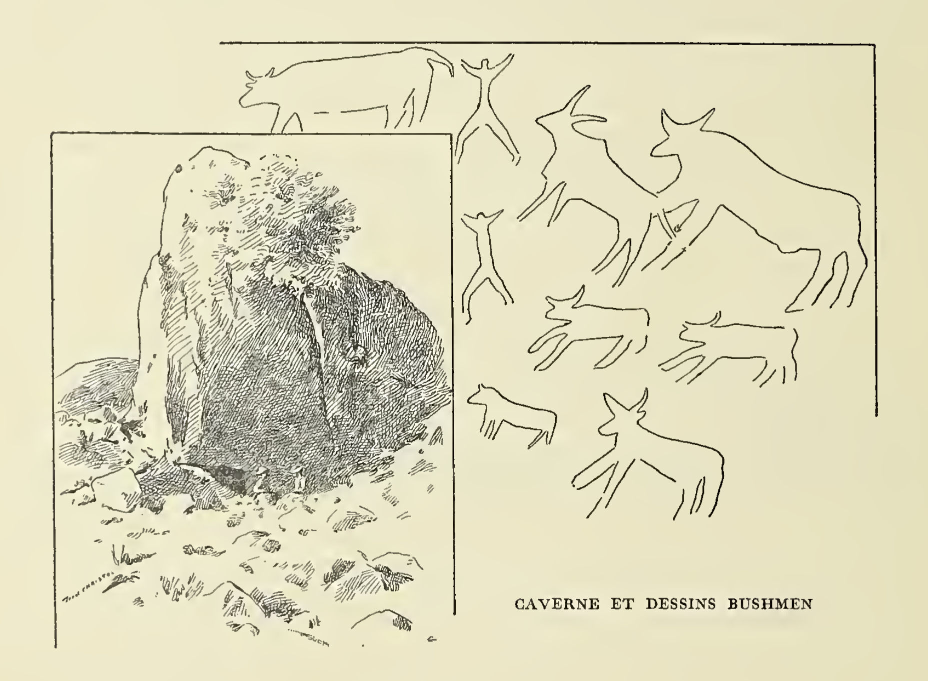


LA FERME DE BOKPOORT

but de notre excursion, car les routes ne sont pas très fréquentées et les poteaux indicateurs brillent par leur absence, ce qui, soit dit entre parenthèses, est une piètre manière de

briller; mais à la fin nous rencontrâmes près d'une masure un Boer à la barbe hirsute et à la chevelure embroussaillée qui, tant bien que mal, nous renseigna sur la direction à prendre pour atteindre la ferme d'Appledorn.

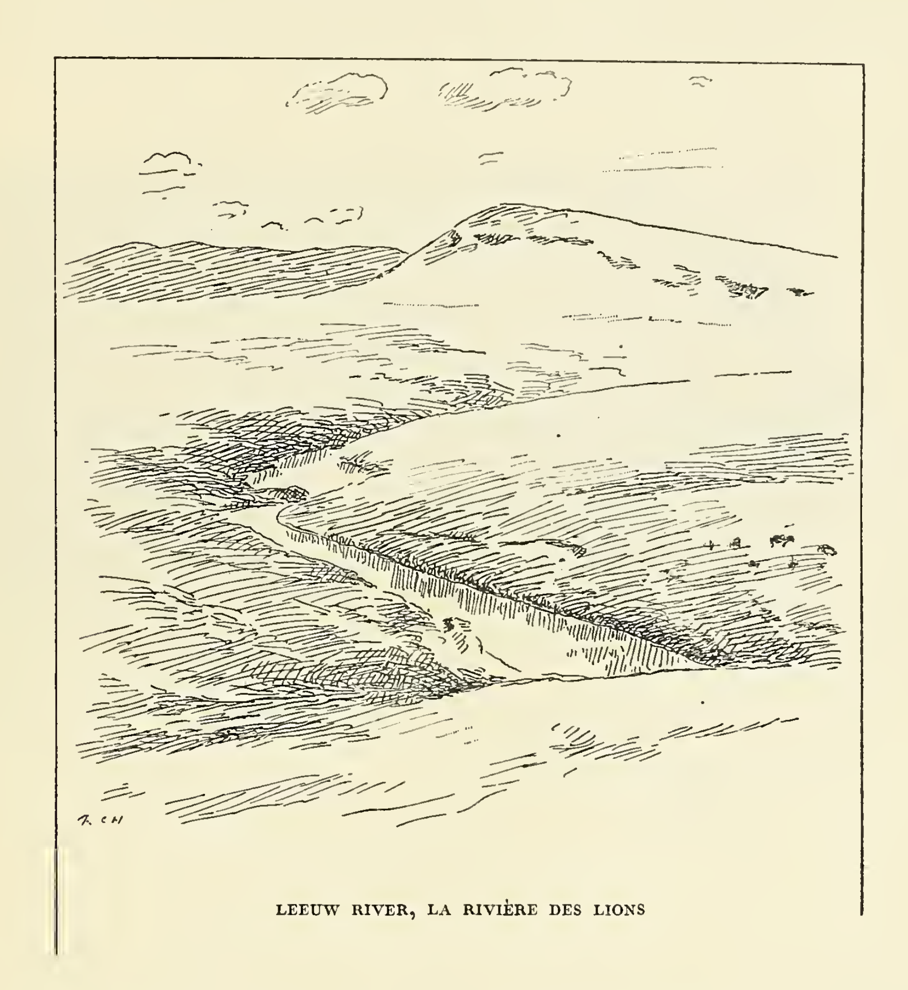
Après avoir traversé des plaines s'étendant à perte de vue, et dans lesquelles on peut parfois entrevoir une troupe d'antilopes lancée à fond de train, nous étions, le soir, dans une famille anglaise et aimable, — ces qualificatifs vont souvent de compagnie, la grammaire ne s'y opposant pas et l'entente cor-


CAVERNE ET DESSINS BUSHMEN

diale non plus; — de plus, nos hôtes parlaient français ce qui ajoutait un charme sensible à notre visite intéressée.

C'est tout au bord du Calédon qu'on nous conduisit le lendemain matin dans un endroit d'accès difficile, surplombant un

précipice et au milieu d'un paysage qui, sans doute, a bien peu changé depuis la Création; on s'y sent très loin de la plus



LEEUW RIVER, LA RIVIÈRE DES LIONS

petite trace de civilisation et du moindre écho de notre vie agitée et surmenée...

Aussi est-on d'autant plus surpris de trouver dans un coin si sauvage une longue série de fines représentations d'animaux d'un aspect charmant et d'un coloris encore assez vif.

Malheureusement, les personnages étaient presque entièrement effacés et je n'ai pu copier qu'une partie de ces curieuses peintures, dont quelques-unes étaient aussi faites trop haut et, à notre grand regret, il a fallu nous contenter de peu, ce qui

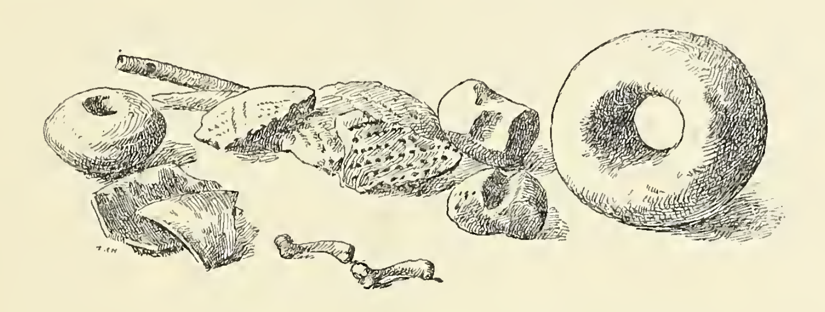


VILLAGE DANS UNE CAVERNE PRÈS DE LÉRIBÉ

est souvent le cas dans la vie. Ces cavernes sont généralement peu profondes — de simples abris sous roche — et ressemblent à celle que nous avons vue près de Léribé, au nord du pays des Bassouto, et où se trouvaient quelques huttes d'indigènes.

J'ai pu faire quelques fouilles dans la caverne de Bokpoort

et autres logis bushmen et les trouvailles ont été du genre simple mais non dénuées d'intérêt : quelques fragments de poterie assez grossière, ornée d'incisions, sensiblement différente



OBJETS PROVENANT DE CAVERNES DE BUSHMEN

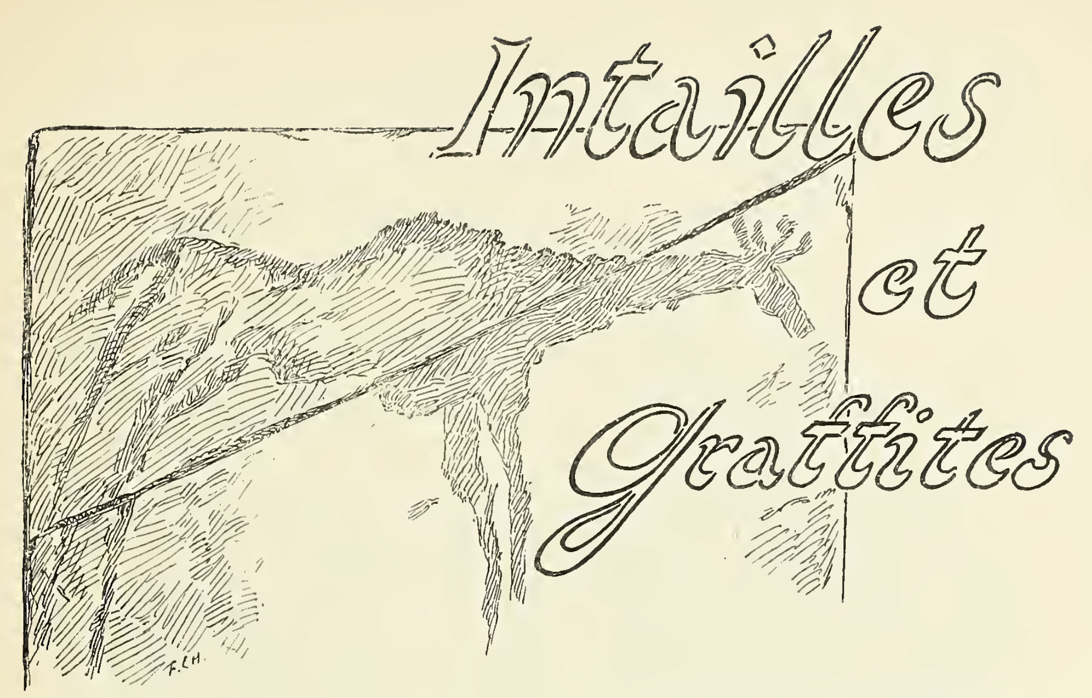
de ce que font actuellement les indigènes ; des fragments d'œufs d'autruches, oiseaux qui n'existent plus dans la contrée depuis fort longtemps ; puis, de petits ossements d'animaux que nous n'avons pu identifier ; un fragment de pierre à polir (?) ; des bâtonnets taillés en pointe et durcis au feu ; enfin, des *qibi*, — ce mot bushmen se prononce avec un claquement de langue, — cette pierre dans laquelle on passait un bâton, ce qui en faisait un instrument contondant utile à quantité d'usages, servait surtout à démolir des fourmilières et des termitières dans lesquelles les Bushmen prenaient les œufs et des larves dont ils étaient, dit-on, très friands et que les colons, par dérision, nommaient *riz de Boschjesmans* (1).

Ces « qibi » ne sont pas sans rapport avec les marteaux en pierre qu'on a trouvés en Europe dans des tombes préhistoriques ou les pesons de bâtons en usage en Californie.

(1) *L'Afrique Australe*, F. Hœfer, 1845.

L'intérêt qu'on prend pour ces modestes artistes bushmen s'éveille un peu tard, sans doute; cependant les nombreux travaux qu'on publie sur eux témoignent d'un intérêt grandissant, voire même d'une réelle sympathie. Le gouvernement de l'Orange a récemment recommandé, par une circulaire envoyée aux fermiers boers sur les propriétés desquels existent des peintures de Bushmen, de vouloir bien veiller à ce qu'on ne les détériore pas... Un signe des temps nouveaux... et un avis qui mérite de passer la frontière.

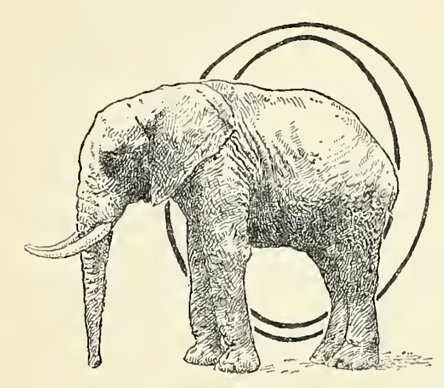




Intailles et Graffites

« Le besoin de l'art est immortel, il existait au cœur de l'homme au temps où à peine homme, il gravait des lignes bizarres sur la corne et le bois. »

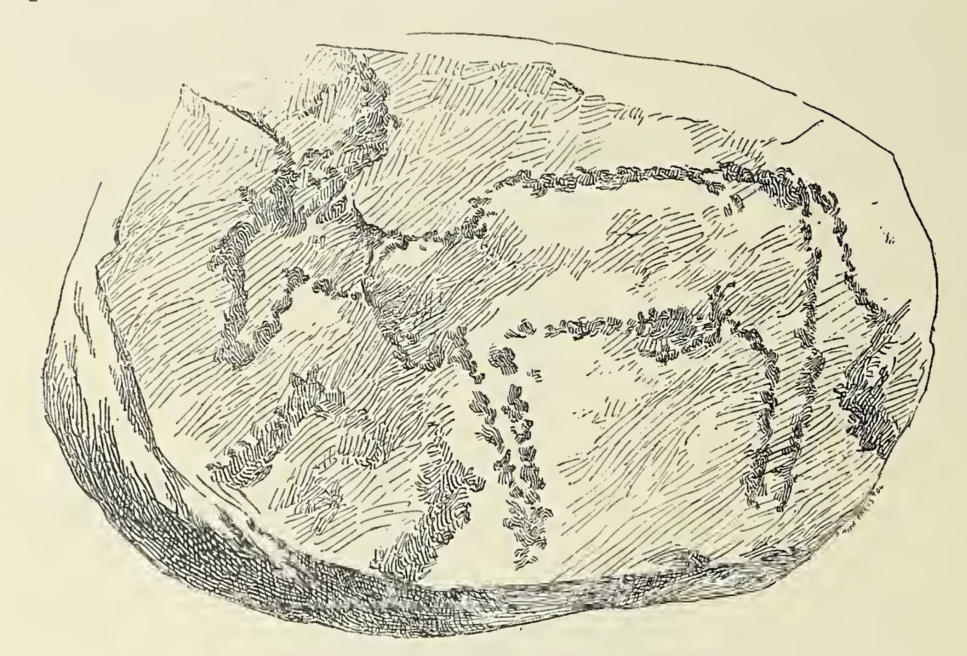
H. Warnery.



ON a trouvé, ces dernières années, dans bien des endroits écartés du Sud africain, surtout dans le nord-est de la colonie du Cap, dans l'État libre de l'Orange et dans le sud du Transvaal, de nombreuses intailles gravées sur des rocs très durs, représentant des animaux dont certains, comme les éléphants, ont disparu de ces contrées depuis fort longtemps.

Comme on ne prête qu'aux riches, on a de suite attribué ces dessins rupestres aux Bushmen : le soin avec lequel ils sont

traités justifie en grande partie cette opinion. Car il n'y a vraisemblablement que des « hommes des bois » vivant en contact constant avec la nature, qui puissent chercher à ce point à la représenter avec tant de précision, de savoir et de dextérité.



INTAILLE A SILHOUETTE MARTELÉE PROVENANT DE KLEKSDORP (TRANSVAAL)
(Musée du Cap)

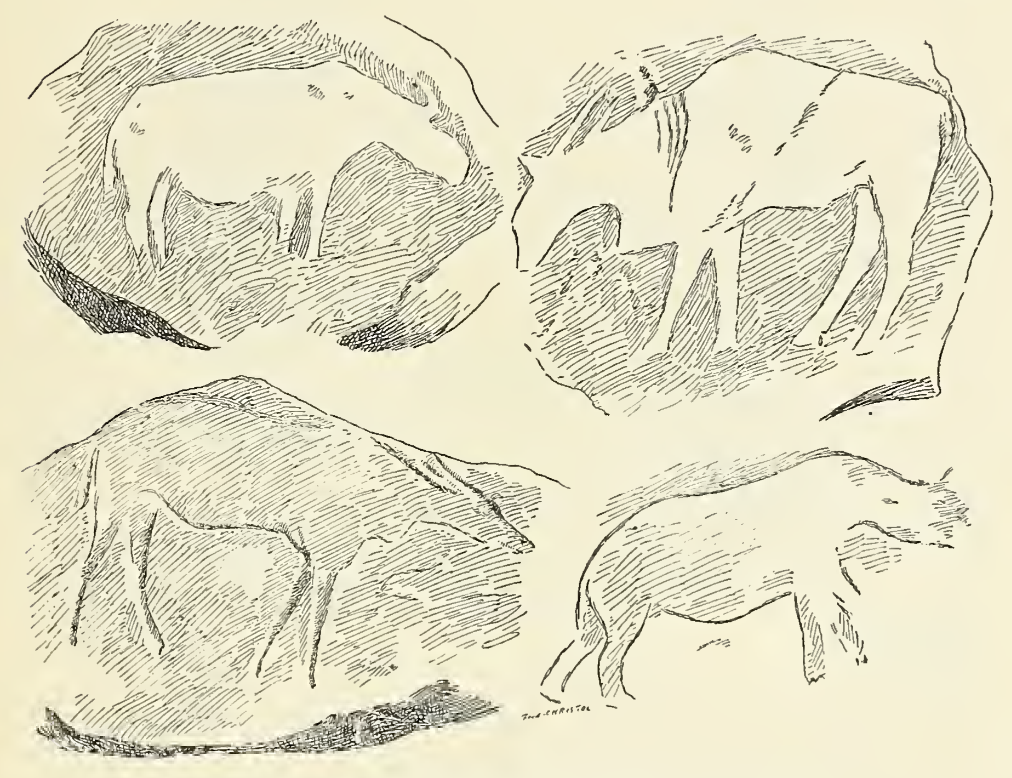
Ces intailles sont traitées de trois façons : les unes, peut-être les plus anciennes, ne présentent que des silhouettes faites par des coups martelés dans le roc ; dans d'autres, la figuration consiste en un dessin continu, tandis que bon nombre offrent des images en champlevée.

Il y a là une analogie artistique des plus étroites avec certaines gravures sur roc provenant des temps préhistoriques de notre vieux monde, qui n'a pas échappé aux savants (1).

(1) Voir sur ce sujet le très bel ouvrage de M. E. Cartailhac : *La Caverne d'Altamira*, publié sous le patronage du prince de Monaco. 1906.

Comme, dans ces intailles, on retrouve les mêmes qualités de fidélité, de vérité et d'élégance que nous avons vues dans les peintures faites par les Bushmen, de savants ethnographes en ont conclu qu'il y avait des Bushmen peintres et d'autres sculpteurs.

Ce sont peut-être là de bien grands mots; en tout cas il y a particulièrement dans les intailles une recherche de la ligne tout à fait surprenante, car il n'y a pas là des essais de débu-

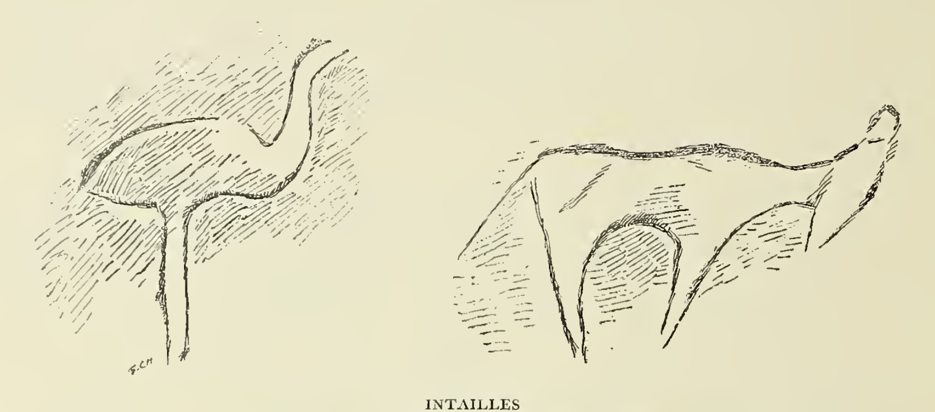


INTAILLES FAITES SUR DES ROCS PRÈS KLEKSDORP (TRANSVAAL)

(Musée de Prétoria)

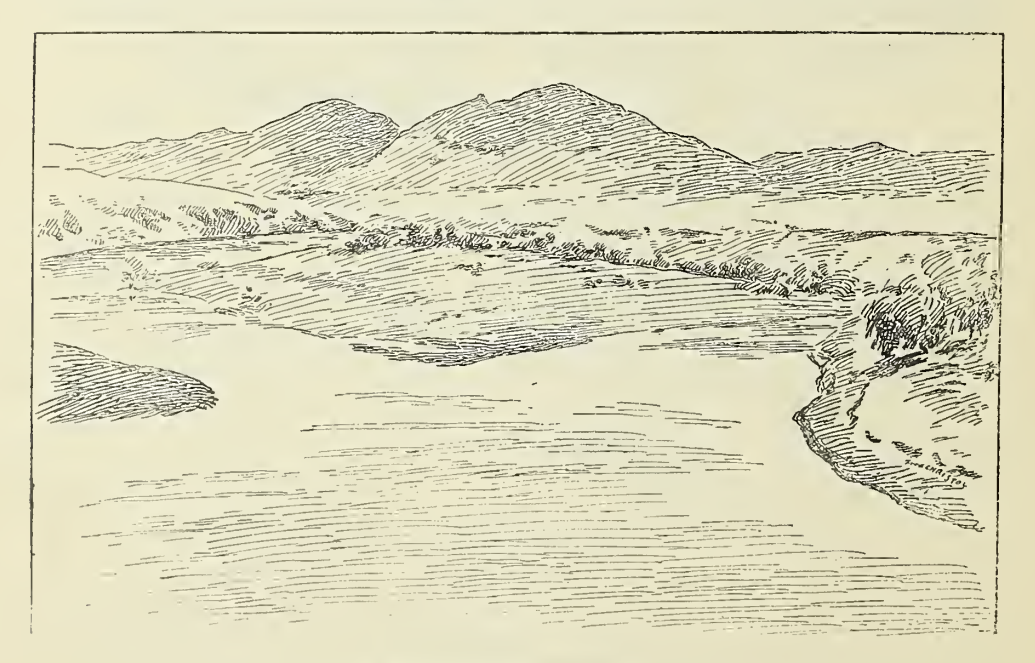
tants, ou une simple manière d'écrire ou de fixer des souvenirs, mais plutôt des œuvres d'artistes travaillant *con amore*.

Il peut être intéressant de rapprocher ces images, dont l'ori-



INTAILLES
(Musée national des antiquités algériennes, Alger)

gine exacte nous échappe, de celles qu'on a découvertes il y a quelques années dans l'Algérie du Sud, non loin d'Aïn-Sefra,



UN PAYSAGE PRÈS BUSHMEN'S KOP
Le confluent de l'Orange et de la Makhaleng.

qui figurent dans le beau musée d'antiquités, à Alger, et qui sont elles-mêmes aussi une sorte de problème archéologique.

Une observation qu'on peut faire aisément est relative à l'influence que les Bushmen ont exercée sur les races qui les persécutaient; ces vaincus sont devenus des êtres à part, rele-



POUPÉE BUSHMAN — POUPÉE BUSHMAN

Faites dans l'État libre d'Orange

vant un peu de la légende et dont on retrouve partout le nom. Non loin de notre station d'Hermon, il y a dans l'État de l'Orange un endroit assez important qu'on nomme *Bushmen's Kop* — « la tête de Bushmen » — et bien d'autres appellations comme : fontaine, rivière, route, col, coin, etc., accolées au mot de Bushmen.

Nous avons parlé ailleurs de poupées en peau, représentant des Bushmen, qui sont des objets de pure curiosité que des

dames boerines sont très habiles à confectionner et dont les musées ethnographiques du Trocadéro, à Paris, et celui de Douai contiennent plusieurs exemplaires.

De leur côté, les noirs essaient d'imiter les dessins bushmen, qui contrastent d'une façon très sensible avec leurs propres



DESSINS FAITS SUR DES CALEBASSES — DESSINS GRAVÉS SUR UNE CANNE

tentatives artistiques, et assez fréquemment on peut rencontrer des ornements gravés sur une canne ou sur une calebasse, directement inspirés de l' « école bushmen » !

Il faut encore signaler les graffites très étranges, découverts par les missionnaires allemands dans le pays des Damara, au nord-ouest de la colonie du Cap, et qu'on n'a pas manqué d'attribuer aux Bushmen.

Ces bizarres inscriptions sont formées de lignes tout à la fois



INSCRIPTIONS PROVENANT DU GRAND NAMAQUALAND
(D'après des photographies, bibliothèque du Cap)

régulières et incohérentes, agrémentées de signes géométriques

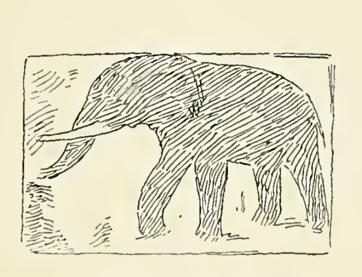
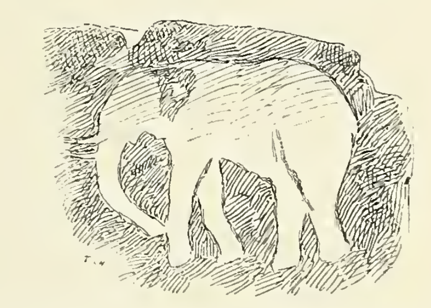


IMAGE PROVENANT DE POMPÉI
(Musée de Naples)



REPRODUCTION DE LA PHOTOGRAPHIE D'UNE INTAILLE
(Musée du Cap)

et aussi de minuscules personnages. Il peut être intéressant de relever ces trouvailles faites dans un pays dont le passé pré-

historique est encore tout près de notre époque et qui restera vraisemblablement toujours *terra incognita.*

Nous ne pouvons mieux clore ce court aperçu sur les travaux artistiques des aborigènes de l'Afrique australe et souligner ainsi une opinion déjà émise, qu'en répétant les mots si expressifs avec lesquels le vieux Dante définit les bas-reliefs de la montagne de son « Purgatoire » : « C'est un *parler visuel,* » « parlar visibile ».

Ce qui n'empêche pas que beaucoup de ces œuvres graphiques puissent avoir plus ou moins de rapport avec la sorcellerie, ou être peut-être de simples signes de ralliement.



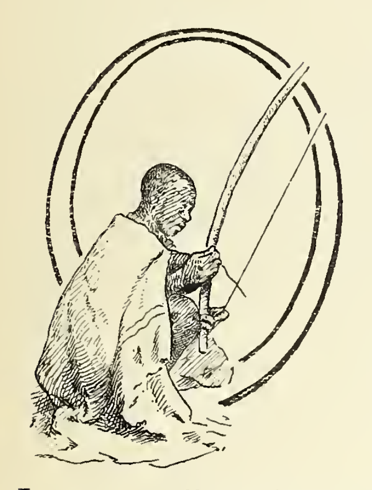
SIGNES PROVENANT DE CAVERNES DE LA COLONIE DU CAP



PEINTURE DE BUSHMEN DANS UNE CAVERNE PRÈS PHAMONG. (SEBAP)



> L'Afrique dans sa fécondité primitive rendra au centuple ce qui y sera semé, le bien comme le mal.
>
> Savorgnan de Brazza.



On croit généralement qu'il n'y a rien qui ressemble tant à un nègre qu'un autre nègre : c'est là une grande erreur, qui provient souvent d'indifférence envers la race noire ou encore de mépris à son égard, ou tout simplement d'inattention. Le mot de Pascal, que plus on apprend à connaître les hommes plus on trouve d'esprits originaux, peut s'appliquer aux nègres.

En les étudiant et en les aimant, on est étonné de tout ce qu'on rencontre d'originalités chez eux et de talent et d'esprit, surtout quand on connaît leur langue et qu'on vit longtemps au milieu d'eux.

Au sud de l'Afrique, où on les dédaigne plus ou moins, on les désigne sous le nom méprisant de Cafres, ce qui, au fond, ne répond à rien, puisque c'est un mot arabe qui signifie infidèles — infidèles à Mahomet, ce que nous sommes également, — nom

par lequel les Malais importés par les Hollandais au seizième siècle comme esclaves désignaient tous ceux qui n'étaient pas musulmans et qui a fini par passer dans l'usage courant en prenant une autre signification. Les indigènes du Sud-Africain, à part les Bushmen et les Hottentots, sont de race bantoue et appartiennent à différentes familles, parfois très diverses de langues et de coutumes, tout comme en France un Breton diffère


VILLAGE DE BASSOUTO

d'un Provençal, qui lui-même est autre que le Picard ou le Normand.

C'est d'abord par l'habitation qu'on peut voir à quelle famille et à quelle tribu appartiennent ceux qui y habitent.

La hutte, par exemple, d'un Mossouto (1) ne ressemble pas tout à fait à celle du Morolong; la première est généralement

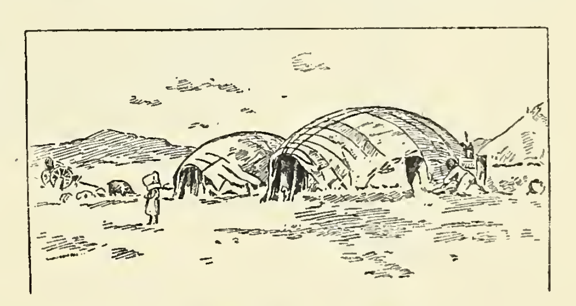
(1) *Mossouto* est le singulier de *Bassouto*, ceux-ci parlent *sessouto* et vivent au *Lessouto* ou pays des Bassouto, situé au nord-est de la colonie du Cap, sur le 25e degré de longitude est de Paris.

pointue et de petite dimension, et faite de branchages recourbés sur lesquels on attache le roseau ou une certaine herbe



VILLAGE DE BAROTSI, BORDS DU ZAMBÈZE

qui recouvre la hutte, puis on formera devant celle-ci, avec du roseau fixé en terre et fort habilement lié et dressé, un petit enclos; tandis que le Morolong fixera sur ces branchages des nattes très soigneusement préparées, et sa hutte, plus spacieuse et arrondie, ressemblera assez à une moitié de fromage de Hollande posée à terre.

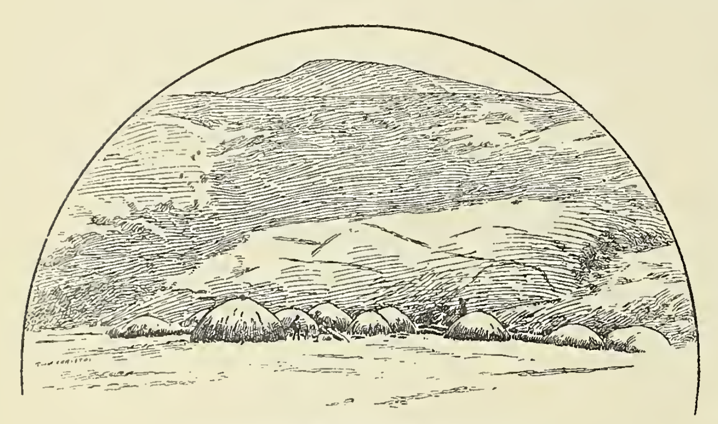


HUTTES DE BAROLONG, A THABA-NCHU

Quant aux Zoulous, ils font des habitations un peu plus vastes, mais plus fermées aux regards des passants; tandis que les Maqosa, Magwamba, Tembouki, Bahlapis, Ba-

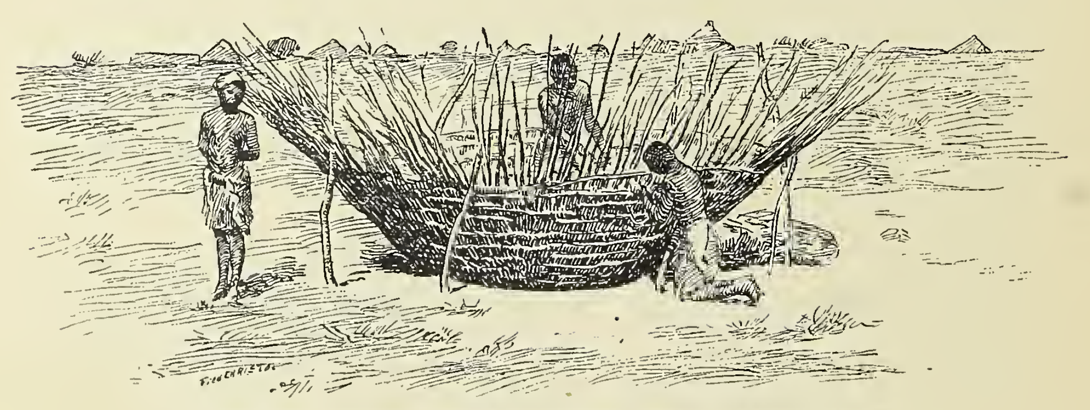
puthi, etc., qui vivent plus en dehors, élèveront des huttes plus modestes et dont l'intérieur sera aisément accessible aux regards.

Les Barotsi des bords du Zambèze diffèrent encore de ceux-ci et de ceux-là; leurs abris sont plus compliqués, avec des vérandas et de petits couloirs intérieurs, mais très appropriés au climat tropical de leur contrée.



UN VILLAGE DE ZOULOUS EN NATALIE

La hutte sur pilotis (1) se trouve plus au nord, au delà du Zambèze; quant à la hutte carrée, elle est rare et semble une forme importée; on la rencontre surtout chez les Hottentots ou autres indigènes originaires de la colonie du Cap. Nous parlons ici des indigènes

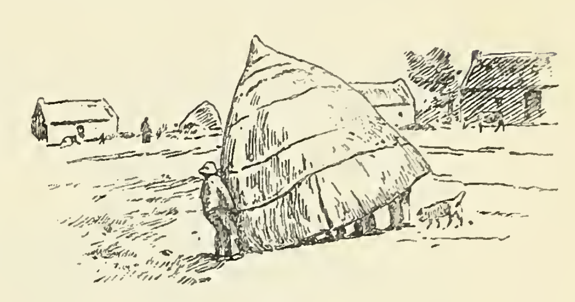


CONFECTION D'UN TOIT, CHEZ LES MARONGA, PRÈS LOURENZO-MARQUÈS

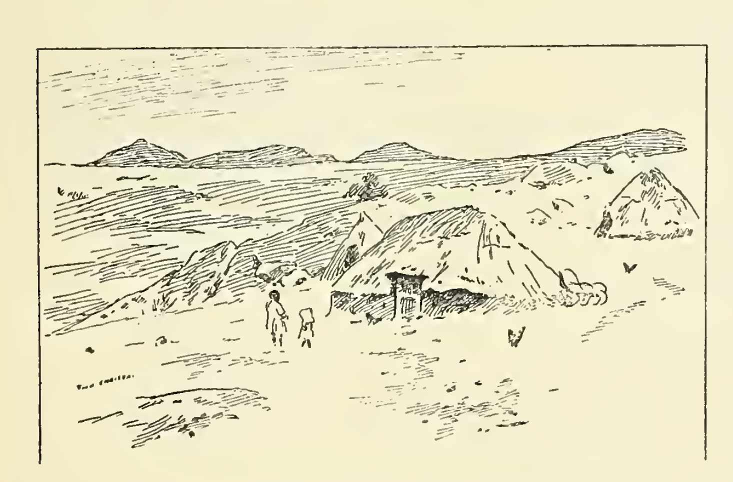
vivant plus ou moins à l'écart de la civilisation et du contact des blancs.

(1) L. Jalla, *Du cap de Bonne-Espérance au Victoria-Nyanza.* 1905.

Quant à ceux qui vivent près des stations missionnaires, leurs progrès sont souvent stupéfiants; beaucoup parmi les Bassouto que nous connaissons vivent dans de jolies maisonnettes carrées de trois ou quatre chambres, bâties en briques, quelquefois en pierres, et le plus souvent par le propriétaire et sa famille, parfois couvertes de zinc ondulé; telle la jolie habitation de Setha, chef de Morija; elles ont fréquemment aussi un banc à la porte et sont agrémentées d'une treille et d'un jardinet. Dans la maison, généralement bien tenue, outre la table couverte d'un tapis ou d'une couverture et qui occupe le centre de la chambre principale, on peut voir chez les « intellectuels » un petit harmonium non loin d'une modeste bibliothèque, puis une machine à coudre et de loin en loin une bicyclette, etc., toutes choses prouvant, et de la meilleure façon, la perfectibilité du noir.



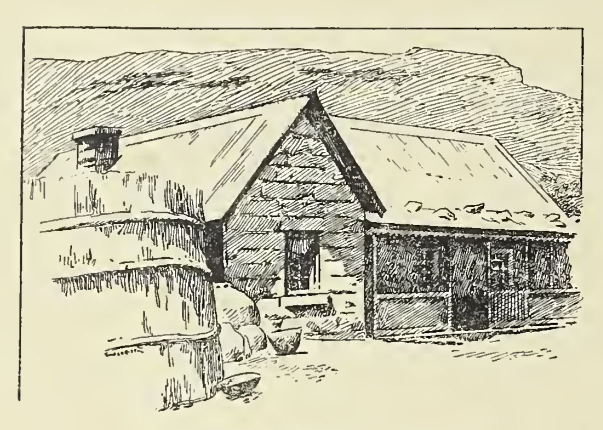
TRANSPORT D'UNE HUTTE A HERMON



HUTTES DE HOTTENTOTS DANS L'ÉTAT LIBRE DE L'ORANGE

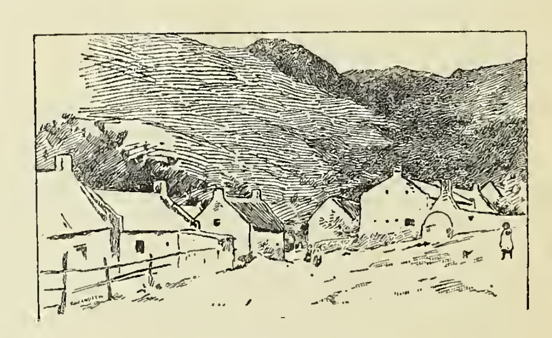
Quant à la physionomie des indigènes, nous ne pouvons mieux faire que de citer ce que disait l'un de nos collègues, le

regretté missionnaire W. Audéoud (1) : « On trouve parmi eux, semble-t-il, plus de diversité que parmi les blancs ; les types sont variés à l'infini et constituent un ensemble du plus haut pittoresque sur lequel tranchent parfois de belles figures régulières et majestueuses.



LA MAISON DE SETHA, A MORIJA

« Tel paraît Chinois, un autre Espagnol, un autre Indien, un autre Papou, sous la couche de brun foncé plus ou moins uniforme, et encore celle-ci varie passablement ; peu sont presque noirs, un certain nombre sont clairs presque comme des métis... les noirs ne sont donc pas beaucoup plus difficiles à distinguer les uns des autres que les blancs. »



VILLAGE DE HOTTENTOTS
STATION MISSIONNAIRE DE GNENADENTHAL
PRÈS STELLENBOSCH (Colonie du Cap)

Le costume, composé de peaux tannées et enduites d'ocre rouge, a disparu presque complètement ; cependant en plusieurs endroits nous avons rencontré des femmes vêtues à la vieille mode. Généralement, pour ceux qui essaient d'être rebelles à la civi-

(1) *Bulletin de la Mission romande*. Novembre 1907.

lisation par méfiance du blanc, la couverture de laine attachée à l'épaule suffit amplement, tandis que les autres se revêtent à l'européenne, et quelquefois de complets sortant du bon faiseur. Quant à la jeunesse féminine, l'article toilette forme pour elle, comme sur toute « la machine ronde », un des chapitres les plus importants de la vie.



SOUVENIR DU VIEUX TEMPS

Les amateurs de couleur locale feront bien de se hâter, car tout ce qui présente quelque intérêt ethnographique devient très rare, et il peut arriver au collectionneur le plus avisé d'acquérir un objet indigène provenant de... Birmingham.



KEVITE, LE VIEIL HOTTENTOT

Il deviendra toujours plus difficile d'étudier l'art indigène et de se rendre compte de l'industrie et du sens pratique des nègres de l'Afrique australe; c'est là ce qui peut faire excuser les notes, croquis et observations que nous avons réunis après plus d'un quart de siècle passé au milieu d'eux.

Il peut être utile de relever que, à part le développement



FEMME MOSSOUTOSE EN TENUE DE DANSE

matériel que nous signalons et les progrès intellectuels dont notre imprimerie de Morija est, avec notre belle école normale de la même station, un des véhicules les plus précieux, il y en a un autre moral et spirituel sur lequel nous pourrions nous étendre longuement.

Nous ne sommes pas allés chez les Bassouto pour leur enseigner les beaux côtés de notre civilisation, ou pour leur apprendre à lire et à écrire dans une langue qui n'avait jamais été fixée; nous sommes venus tout simplement leur apporter l'Évangile qui entraîne tous les progrès de la vie individuelle et sociale; aussi l'œuvre missionnaire est-elle bien une des preuves les plus saisissantes de la puissance novatrice et vivifiante du vieil Évangile. Sous cette influence, nous voyons se former un



JOURNAUX INDIGÈNES DE L'AFRIQUE DU SUD

corps pastoral indigène d'une haute valeur morale et intellectuelle. Certains indigènes atteignent un développement très élevé, comme par exemple cet Azariel Sekèse (1) qui a réuni un grand nombre de contes et proverbes formant un recueil très curieux; ou bien encore Thomase Mafolo, professeur dans notre excellente école biblique et qui a publié dernièrement un petit roman intitulé : *Moeti oa bochabela*, « Le voyageur qui vient du Levant », ouvrage très poétique, un peu apparenté peut-être au livre si connu de J. Bunyan : *Le Voyage du chrétien*, lequel a été traduit en sessouto et aussi imprimé à Morija.



UN ZOULOU, PASTEUR WESLEYEN DE LA VILLE DU CAP

Comme on comprend l'exclamation (2) d'un vieux membre d'une de nos églises, le digne Makotoko, disant à un arrivant, à propos de la venue des premiers missionnaires : « Sais-tu où nous étions? Perdus dans le monde. — Ce que nous étions? Des bêtes sauvages, oui des bêtes sauvages! » Il y aurait à ce propos une petite étude psychologique à faire entre

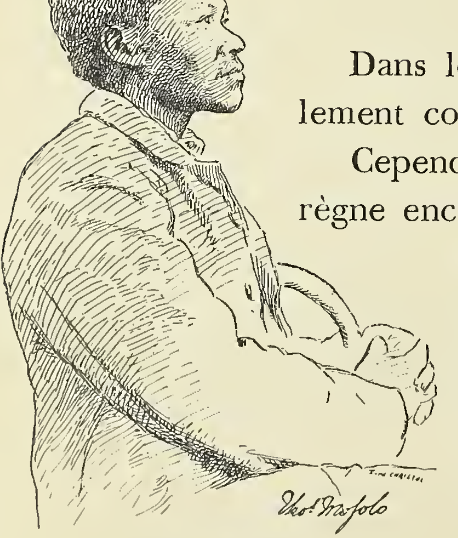
(1) *Mekhoa le maele a Ba-Sotho*. In-8. Morija. 1907. 2e édition.

(2) *Sur le Haut-Zambèze*, par F. Coillard. Un volume grand in-8° de 724 pages, avec 35 gravures et planches. 1898. Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs. 8 fr.

les nègres païens ou chrétiens ; on peut la faire partout, mais au milieu de ces populations simples elle s'impose en quelque sorte d'elle-même. La figure d'un homme qui domine ses passions, qui a le sentiment de sa dignité, différera, cela est certain, de celle de l'homme qui méconnaît tous ses devoirs.



MORIJA, UN COIN DE L'ÉCOLE NORMALE



THOMASE MOFOLO

Dans les travaux manuels on pourrait également constater des progrès très satisfaisants.

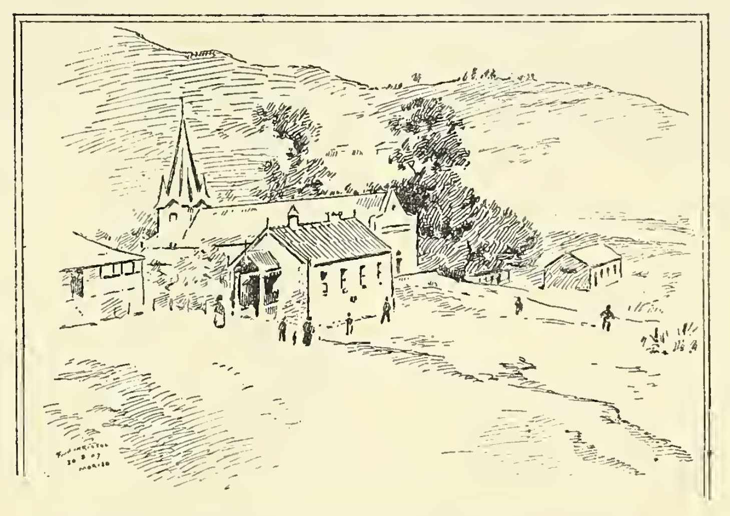
Cependant, il faut ajouter que le paganisme règne encore avec ses turpitudes, aggravé par les éléments pernicieux apportés par la civilisation; les soi-disant sorciers avec leurs soi-disant osselets magiques ont encore une grande influence; il y a même des blancs qui ont recours à eux!

La civilisation seule tue les indi-



UN SORCIER

gènes (1), car sur leurs vices nous greffons les nôtres. C'est ce qu'affirme aussi un écrivain célèbre des plus impartiaux dans cette question et qui, dans un livre bien connu, dit (2) en parlant de l'Algérie : « Un pays que nous civilisons en lui donnant nos vices. » Aussi peut-on s'expliquer cette parole du commandant Lemaire, l'un des meilleurs officiers de l'armée belge, disant, en parlant du Congo (3) : « La vraie civilisation, la seule, c'est celle à laquelle les missionnaires consacrent leur vie là-bas. » Parole qu'on peut rapprocher de celle que le



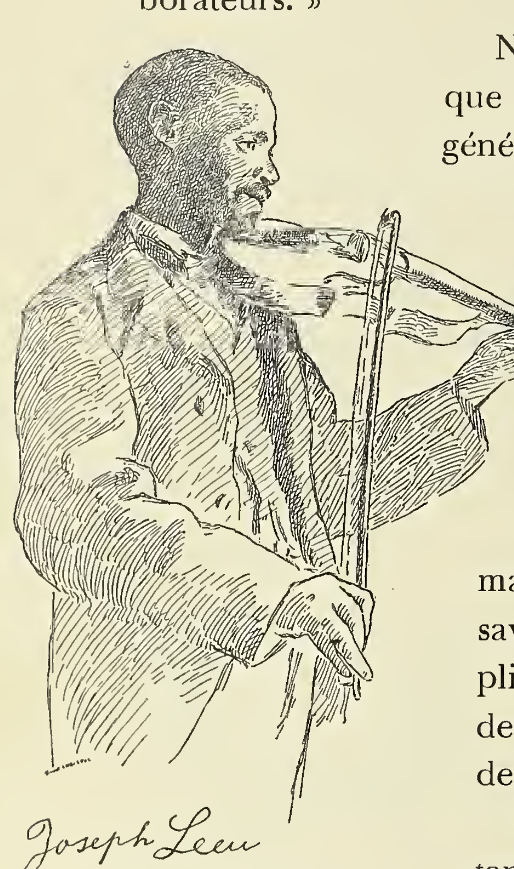
L'ÉGLISE, LE BUREAU DE POSTE ET L'IMPRIMERIE A MORIJA

(1) Levaillant avait déjà dit, vers 1785, pendant ses explorations dans l'Afrique australe : « Le commerce avec les blancs est la ruine et le fléau des noirs. »

(2) *Tartarin de Tarascon*, par Alphonse Daudet.

(3) *Essai sur les principes de la colonisation*, par F. de Vera. Bruxelles. 1908.

gouverneur de la colonie portugaise de Mozambique, M. Freire d'Andrade, disait (1) aux missionnaires, lors d'une visite à des écoles de la mission protestante suisse : « Vous êtes mes collaborateurs. »



UN MOROLONG. L'INSTITUTEUR DE L'ÉCOLE DE LA MISSION ALLEMANDE A BLOEMFONTEIN

Nous nous souvenons aussi de la visite que Lord Selborne, l'éminent gouverneur général de l'Afrique du Sud, voulut bien nous faire à notre station d'Hermon en juin 1906 et où, après avoir vu et entendu les enfants de nos écoles, il nous disait : « Que Dieu bénisse votre œuvre ! »

Il va sans dire que nous n'entrons pas ici dans le domaine de la linguistique sur lequel les savants pourraient écrire de longs et compliqués chapitres, non plus que dans celui de l'ethnographie qui nous ferait sortir de notre cadre.

Nous terminerons ce chapitre en ajoutant que l'œuvre commencée en 1833 dans le pays des Bassouto par les premiers missionnaires français qui avaient découvert la contrée, compte aujourd'hui : 21 missionnaires et directeurs d'écoles supérieures, plus 500 pasteurs, évangélistes et instituteurs indigènes ; 24.458 membres d'églises et catéchumè-

(1) *Bulletin de la Mission de la Suisse romande.* Octobre 1908.

nes, et enfin 12.707 enfants dans les écoles. Ces dernières sont soutenues par des allocations généreuses du gouvernement anglais, qui *protège* le pays, dans le vrai et complet sens du mot.

Il nous faut encore dire que la Bible, cette base de toute vraie civilisation, qui a été traduite en tout ou partie en plus de 520 langues, a été transcrite en sessouto par les premiers missionnaires. Elle forme un beau volume orné de cartes, accompagné de parallèles, doré sur tranches et a été publiée pour la première fois en 1882, par les soins de la Société biblique de Londres.

Nous pouvons cependant affirmer qu'il n'y a pas de colonies françaises où le nom français soit autant aimé et vénéré que dans ce petit pays des Bassouto, qui, grâce au travail des missionnaires, est devenu une colonie religieuse de notre protestantisme français et a étendu l'influence morale de notre patrie.

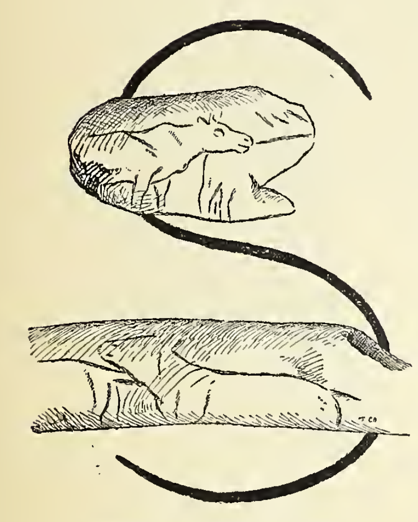


HUTTE SUR PILOTIS



Chacun mettait dans son œuvre un peu de son cœur.

(Émile Male, *L'Art religieux au treizième siècle en France.*)



DESSINS PRÉHISTORIQUES

Si vous êtes allés au musée de Saint-Germain-en-Laye — sinon je vous conseille de vous y rendre à la première occasion — vous aurez vu dans une vitrine certains objets un peu informes et cependant des plus émouvants : une sorte de bâton de commandement, un harpon, un manche de couteau, etc., portant des graffites de figures humaines ou d'animaux, gravés à la pointe. Ces objets ont été trouvés dans des cavernes et remontent, paraît-il, avant les époques très reculées qu'on désigne sous les noms de pierre éclatée et de pierre polie, alors que nos ancêtres étaient de vrais sauvages vivant uniquement des produits de leur chasse et de leur pêche.

C'est là tout ce qui nous reste de nos arrière-grands-parents; mais ces fragments d'os ou de bois de renne nous disent dans leur simplicité que l'art, dont l'origine vient de Dieu (1), occupait leur esprit, leur cœur et dirigeait leurs mains. Aussi, il n'y a rien d'étonnant à ce que partout, sous tous les climats et chez les plus misérables représentants de l'espèce humaine, nous trouvions des essais artistiques plus ou moins accentués.



UNE FEMME SOUAHÉLI, ZANZIBAR

(D'après nature)

Par exemple, les Maoris de la Nouvelle-Zélande cherchent plutôt à s'orner eux-mêmes, ils ne se trouvent pas assez beaux! et se couvrent la figure de tatouages bizarres, mais très fins et très réguliers.

Les Indiens, eux, se parent de plumes, ce qui leur donne quelque chose d'intimidant et aussi de très décoratif.

Les Congolais, tout comme les Souahéli de Zanzibar, mettent leur gloire et leur art dans des coiffures ou des tatouages qui ne manquent pas d'un certain caractère.

CHEF MAORI

DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Enfin, on trouve des efforts d'art jusque chez les Esquimaux du Labrador, qu'on traitait, il n'y a pas si longtemps, avec un dédain marqué et chez lesquels on reconnaît des dons musi-

(1) L'art de peindre et de tailler sont dons de Dieu, a dit Calvin dans l'*Institution chrestienne*. Livre I, chapitre XI. 1561.



PEINTURE PRÈS DE MASITISI (PAYS DES BASSOUTO)

caux, des talents géographiques et des aptitudes artistiques très caractérisés.

On découvre également l'art dans l'Afrique méridionale, d'abord chez les Bushmen dont nous parlons plus haut, puis aussi chez les nègres des différentes races de la grande famille bantoue qui occupe l'Afrique, du Congo au cap de Bonne-Espérance.



OBJETS EN OS FAITS PAR DES ESQUIMAUX DU LABRADOR
(Musée Bernard, à Mulhouse)



UN IMPRIMEUR SUR ÉTOFFE A LA COTE D'OR
(D'après une photographie)

Les raisons qui poussent l'homme à orner un objet qui lui sert habituellement ou à représenter une scène remarquable de sa vie sont diverses; un professeur d'esthétique pourrait dire là-dessus de fort belles choses, nous nous contenterons de remarquer que l'homme qui

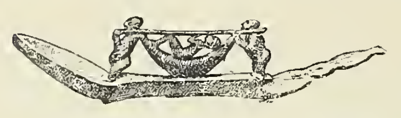
..... passe sans laisser même
Son ombre sur le mur

a le désir de laisser quelque chose de lui qui lui survive; il veut aussi fixer le souvenir de choses ou d'événements dignes de rester dans la mémoire des hommes; dessiner, peindre, sculpter sont donc pour lui différentes manières



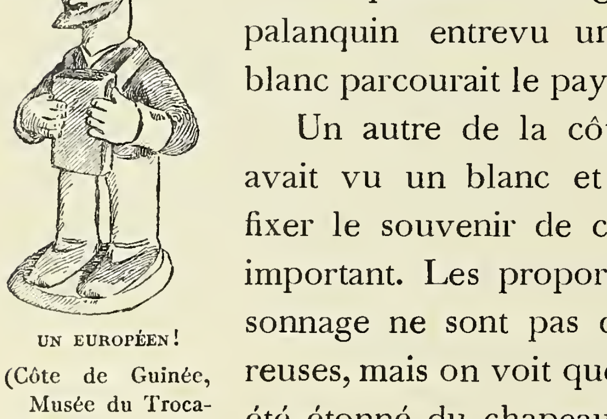
TYPES CONGOLAIS

d'écrire. Enfin, il y a encore l'avantage de faire plaisir aux autres et d'être loué par eux, selon ce que dit un écrivain des plus compétents : « L'art est, au premier chef, un phénomène *social;* on fabrique un outil pour s'en servir soi-même, mais on le décore pour plaire à ses semblables ou pour provoquer leur approbation (1). »



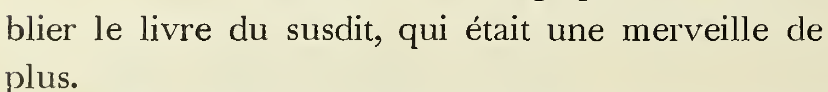
CUILLER FAITE PAR UN INDIGÈNE DU CONGO FRANÇAIS

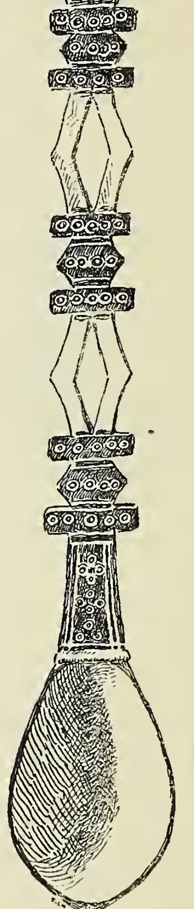
Le nègre du Congo qui sculptait la cuiller si pittoresque dont on voit ci-dessus une reproduction, voulait sans doute graver l'impression étrange faite par le palanquin entrevu un jour qu'un blanc parcourait le pays.



UN EUROPÉEN !
(Côte de Guinée, Musée du Trocadéro)

Un autre de la côte de Guinée avait vu un blanc et avait tenu à fixer le souvenir de cet événement important. Les proportions du personnage ne sont pas des plus heureuses, mais on voit que l'artiste avait été étonné du chapeau et de tout le costume du « visage pâle », sans oublier le livre du susdit, qui était une merveille de plus.





CUILLER DES ENVIRONS DE ZANZIBAR

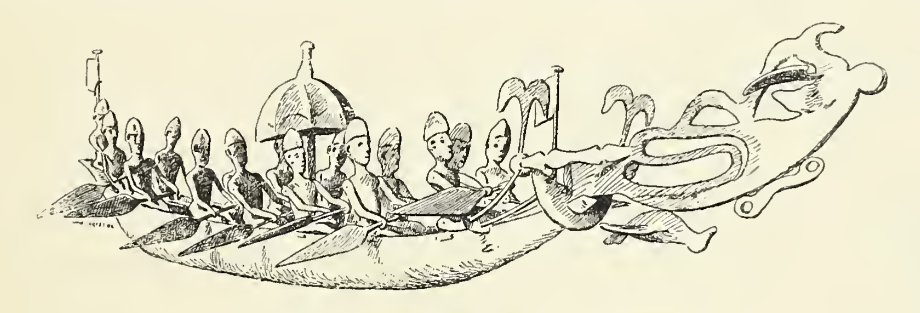
Nous aurons à revenir sur l'art chez les habitants des rives du Zambèze, mais nous pouvons cependant remar-

(1) *Apollo*, par Salomon Reinach.

quer en passant que celui qui taillait dans un fragment d'ivoire avec tant de soin et d'amour les deux éléphants qui ornent l'épingle qu'il plante dans sa tignasse, avait le même but que ses frères de la Guinée et du Congo; tandis que le nègre des environs de Zanzibar et celui des parages du fleuve Orange qui taillaient ces cuillers et les pyrogravaient à leur façon, avaient pour idéal de faire



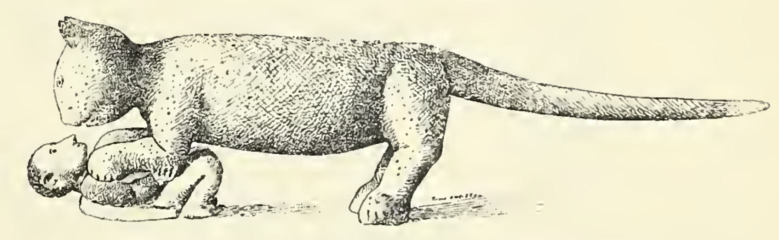
ÉPINGLE EN IVOIRE FAITE PAR UN ZAMBÉZIEN



BARQUE DE GUERRE DES DUALLA, CAMEROUN
(Musée des missions de Bâle)

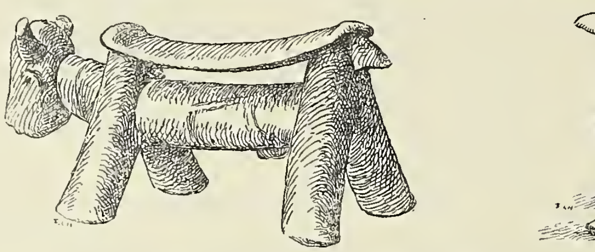
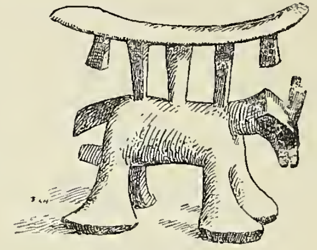
quelque chose devant les réjouir eux-mêmes et plaire aux autres.

C'est le musée de l'Institution missionnaire de Bâle qui possède peut-être l'un des chefs-d'œuvre de l'art chez les nègres : il représente la barque de guerre des Dualla, du Cameroun, et mesure 1 m 20 de long; chaque personnage, taillé en bois avec un soin minutieux, se fixe aux bancs de la barque comme le soldat de plomb sur son cheval.



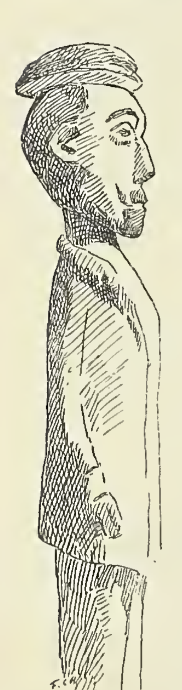
ŒUVRE D'UN INDIGÈNE RONGA DE LOURENZO-MARQUÈS

Le but de l'artiste, on le voit de reste, était de conserver l'impression saisissante que faisait sur ses compatriotes et sur

OREILLERS EN BOIS, SCULPTÉS PAR DES MAGWAMBA (TRANSVAAL)

lui-même la barque royale partant en guerre et d'élever ainsi une sorte de monument à la gloire nationale.



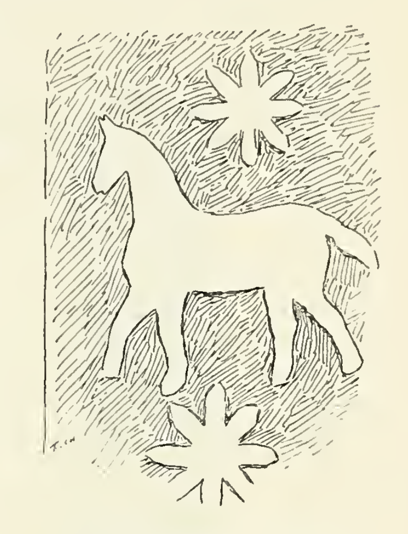
CANNE, SCULPTÉE PAR UN GWAMBA

C'est un peu le même désir — de noter un souvenir — qui a poussé un autre « tailleur d'ymaiges » africain des environs de Lourenzo-Marquès, sur la côte de Mozambique, à représenter un léopard dévorant... un Anglais, disait l'auteur à son missionnaire.

Malgré son nez par trop pointu et son immense oreille, la victime fait vraiment pitié. Quant à la bête féroce, si elle n'a pas l'air commode, en revanche sa queue fait une courbe des plus gracieuses et, détail à noter, elle se démonte, ce qui n'est pas là son moindre mérite.

Chez les Magwamba, du Transvaal, qui appartiennent à la même race et à la même famille que nos Bassouto, on peut trouver des travaux qui ne sont pas sans saveur; par exemple, le monsieur portugais qui fait l'ornement de cette canne ne nous paraît pas inconnu; il nous semble l'avoir rencontré dans les

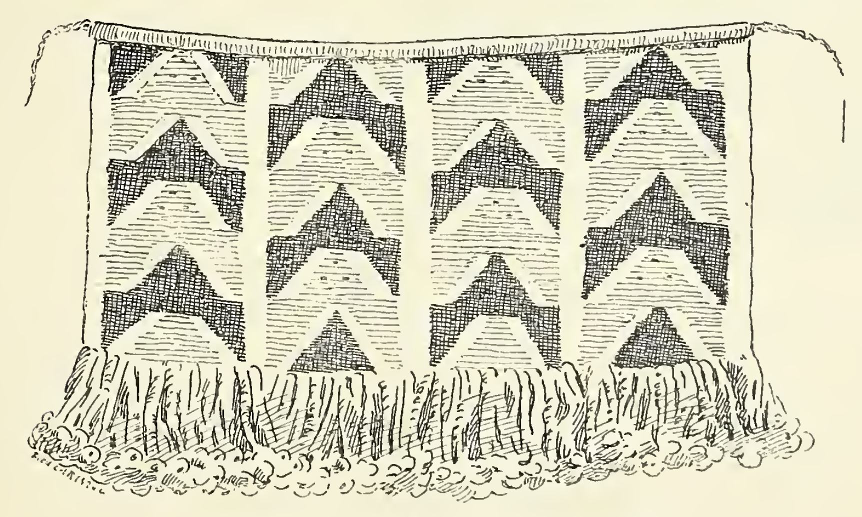
rues de Lourenzo-Marquès. Les deux oreillers en bois sculpté de même provenance sont d'une assez belle invention, ils nous paraissent même mieux inventés que la plus grande partie de ceux que nous a laissés l'antique Égypte.



PEAU PRÉPARÉE ET COUSUE PAR DES HERERO DU NAMAQUALAND

Avant d'aller plus loin, il convient de se souvenir que les indigènes sud-africains n'ont pas de termes précis pour dire « carré » et « angle ». S'ils ont le sens du pittoresque, l'esprit géométrique leur fait, par contre, presque complètement défaut. Les lignes verticales et horizontales ont pour eux des mystères qu'ils n'arrivent pas toujours à pénétrer.

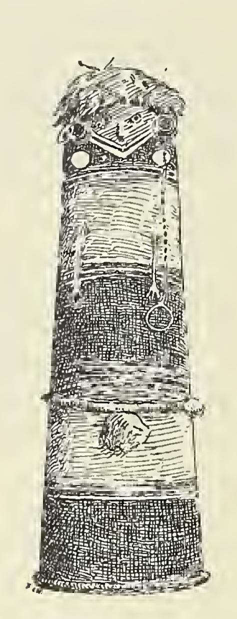
Si nous pouvions à loisir parler des Damara, ou Herero de



IMVAGAZA, VOILE DE MARIÉE CHEZ LES MA-TÉBÉLÉ

la côte sud-occidentale qu'une nation européenne a récemment

essayé d'écraser, nous serions surpris de leur habileté à travailler le métal, le bois, les peaux, etc.

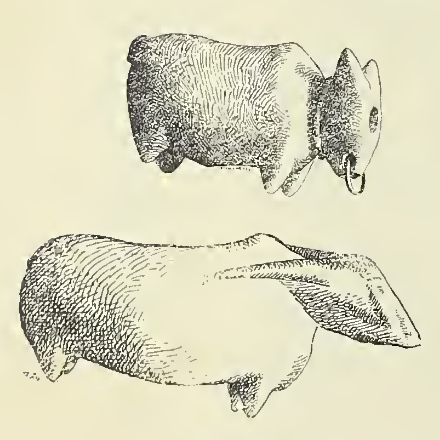


NGUANA MODULA



POT EN BOIS, TRAVAIL DE MA-TÉBÉLÉ

Les Ma-Tébélés sont remarquables par leurs travaux en perles si patients et originaux, et leur goût particulier pour les ornements géométriques, ainsi que le montre le voile de jeune fille que nous donnons, ou la figure appelée *nguana modula*, sorte de poupée que portent les femmes qui n'ont point d'enfant.



TABATIÈRES

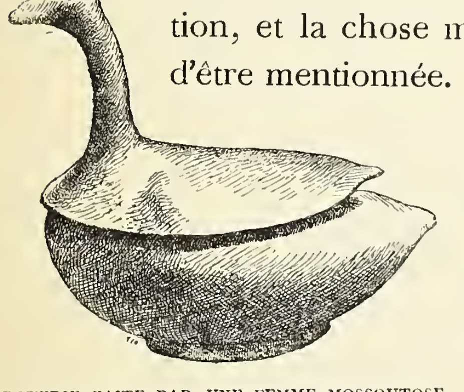
Les Zoulous taillent le bois avec une patience digne de celle de leurs parents les Ma-Tébélés ; avec une pièce de bois ils sculpteront des oreillers, ou des cuillers ou encore des tabatières reliés par une chaîne en bois, et le tout restera bien « monolithe ».

Les Bassouto ne restent pas trop loin en arrière dans cette marche vers les beaux-arts; mais il faut dire que la civilisation, par ses facilités commerciales, leur a enlevé une bonne partie de leur sens artistique. Cependant, la porte d'une maison près la station de Dikhoele n'est pas mal du tout, elle a même un petit air pompéien tout à fait imprévu ; le motif principal est formé par des « thébé », boucliers de guerre des anciens Bassouto.



PORTE PRÈS LA STATION DE DIKHOELE

C'est une femme qui est l'auteur de cette décoration, et la chose mérite d'être mentionnée.

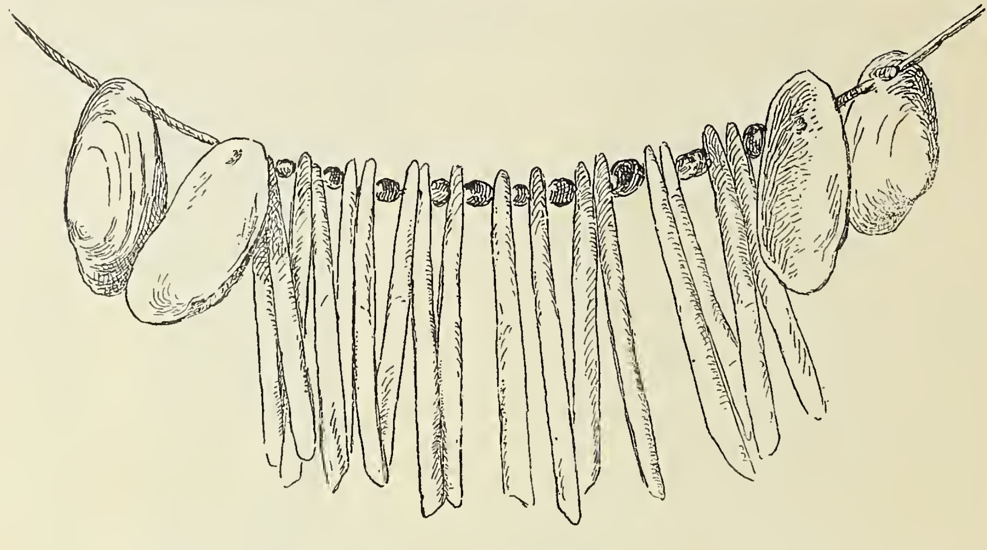


POTERIE FAITE PAR UNE FEMME MOSSOUTOSE

Les femmes Bassouto, comme presque partout en Afrique, font de la poterie et souvent donnent à leurs œuvres une apparence plus ou moins étrusque qui surprend et fait plaisir tout à la fois.

Une chose cependant est à remarquer, c'est que les poteries faites sans autre outil que les dix doigts, sont de dimensions très diverses et peuvent toutes — à part les

grands pots pouvant contenir cinquante litres et plus, dans lesquels on prépare la bière — aller au feu, bien que n'ayant



UN COLLIER PRIMITIF

d'autre préparation que celle d'une cuisson très attentive, mais faite dans des conditions très rudimentaires. Quant aux Bassouto, on peut dire qu'ils ont poussé l'art de la pelleterie à peu près aussi loin que faire se peut.



VANNIERS DU LESSOUTO

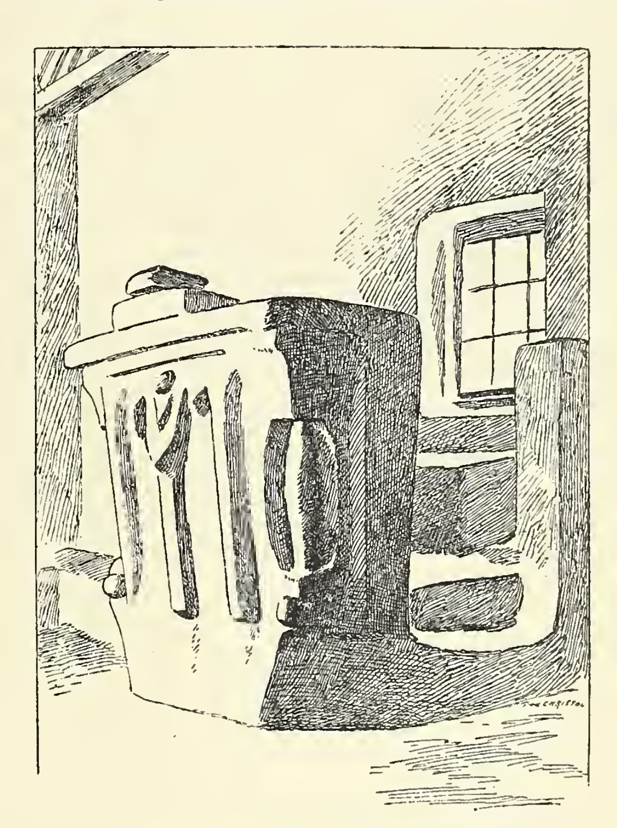
L'article parure pourrait nous fournir bien des détails relatifs au besoin d'art qui est en tout être humain, depuis les tatouages des femmes Bassouto, ou les coiffures bizarres des Zoulous, jusqu'aux ornements que d'autres croient devoir se mettre dans le lobe de l'oreille, aux ailes du nez et même aux lèvres.



PEINTURE DE LA FERME DE BÉTHEL, PRÈS BUSHMEN'S KOP (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

Les bracelets, colliers, boucles d'oreilles, sont aussi très divers et parfois faits avec presque rien, tel par exemple le collier ci-dessus composé de coquilles et tuyaux de plumes.

Les hommes aiment généralement coudre et s'en tirent avec honneur, ils sont souvent, dans ce domaine, d'une habileté incroyable; on rencontre aussi fréquemment chez eux de bons vanniers, spécialement pour la confection de grandes corbeilles qui servent à conserver le grain; d'autres travaillent le bois et la corne avec un certain succès.



CHAIRE DE LA CHAPELLE DE KOLO

Ou bien c'est un artiste de notre voisinage qui tiendra à doter une chapelle d'une chaire digne de sa destination et qui fera de son mieux. Il est certain que la célèbre chaire de la cathédrale de Sienne est plus belle, d'un style autrement élevé et d'une valeur fort différente, cela est entendu. Mais celle fabriquée par un pauvre nègre n'en est pas moins un hommage touchant rendu au Père de la famille humaine.

Les Bassouto ont aussi, plus que les autres tribus de

l'Afrique australe, des dons musicaux particulièrement dignes d'être signalés; ils possèdent quelques instruments de musique très rudimentaires : des violons — *setsiba, thomo, setolo-tolo* — formés d'un arc en une ou plusieurs pièces sur lequel est tendue une corde; ou une sorte de tambour, *moropa*, dont la caisse, faite en terre cuite, est recouverte d'une peau; ou encore un *moruhloana*, quelque chose comme un collier fait de petits sacs de peau remplis de sable et que le danseur fixe à sa cheville; mais les Bassouto sont surtout doués sous le rapport du chant, du moins ceux qui ont quelque éducation; ils apprennent avec la plus grande facilité les airs les plus compliqués, les déchiffrent et les chantent en parties avec un entrain et un ensemble souvent très émouvants.



MORUHLOANA

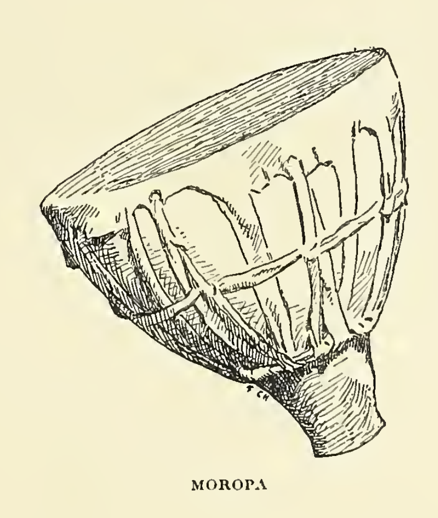
Somme toute, un esprit attentif et un observateur impartial peuvent être étonnés de la diversité des aptitudes que montrent les indigènes, car, sans rien connaître des règles de l'ornementation et des styles qu'on enseigne dans nos écoles, ces primitifs ont

CUILLER
FAITE PAR COSTABOLÉ,
DE BÉTESDA

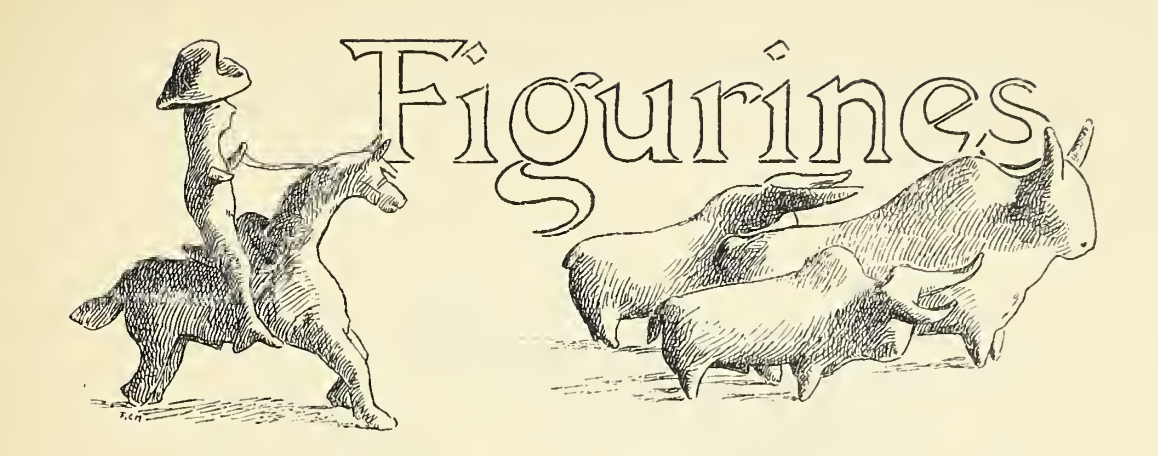
créé des œuvres qui sont bien à eux et qui, comme tant de chefs-d'œuvre de notre vieille Europe, ne relèvent que de la nature... Qui sait si, pour ces obscurs artistes, l'art n'est pas, comme pour tant d'esprits distingués de tous temps et de tous pays, une manière inconsciente de rendre hommage à Celui qui créa l'homme à son image?



CUILLER FAITE PAR UN MOSSOUTO



MOROPA



Figurines

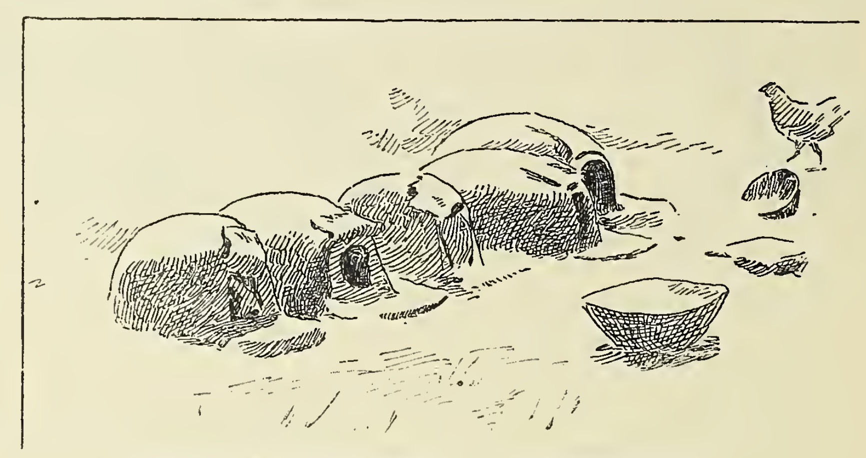
L'homme tout entier est pour ainsi dire contenu dans le berceau de l'enfant.

A. DE TOCQUEVILLE.

LES nègres bassouto ne sont décidément pas des artistes, du moins comme nous l'entendons, mais on peut surprendre surtout chez les enfants des talents d'observation et un sens du pittoresque parfois très frappants. Certaines fillettes ont, par exemple, comme de naissance, le don de faire de la poterie et font, aidées de leur mère, toute la vaisselle du ménage avec une légèreté de main que n'ont pas toujours ceux qui manient la glaise.

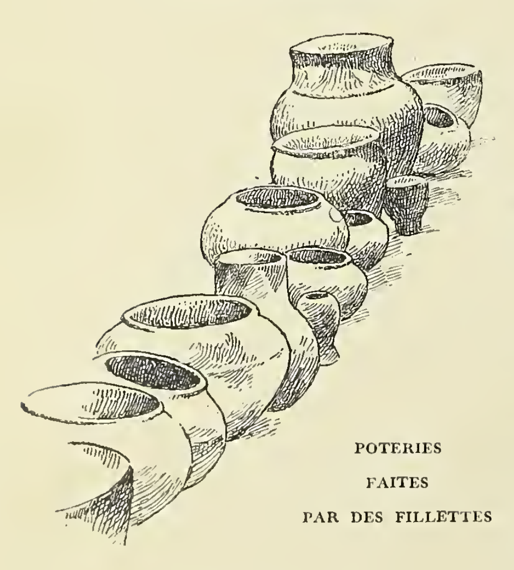
Pour s'amuser et tout en gardant le petit frère, elles bâtissent un petit village rendant assez bien l'aspect des huttes paternelles; elles joueront aussi, comme c'est leur devoir de fillettes, à la poupée, un lambeau de chiffon suffira pour cela, mais le haut sera attaché en boule de manière à former une tête.

On jouera également à la cuisine et, pendant des heures, elles vivront d'une vie heureuse, moulant de la terre en guise



MODÈLES DE HUTTES FAITES PAR DES FILLETTES BAROLONG

de farine et préparant des aliments imaginaires pour des convives de rêves.



POTERIES FAITES PAR DES FILLETTES

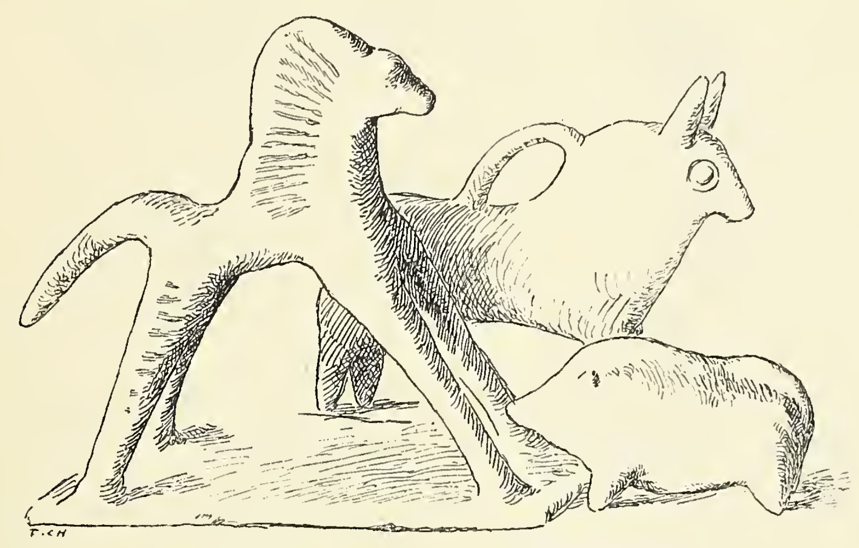
Les garçons, surtout les bergers, pendant les heures de tranquillité que leur laisse la garde du bétail, feront, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, des figures de bœufs selon un type un peu immuable.

On peut, mais plus rarement, en rencontrer modelant, parfois avec un instinct sûr, de « rustiques figurines », si originales qu'un musée d'ethnographie pourrait désirer les mettre dans ses vitrines, affirmant ainsi la vérité de cette parole d'un savant archéologue (1) : « Il n'y a pas de

(1) E. Pottier, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*. 1890.

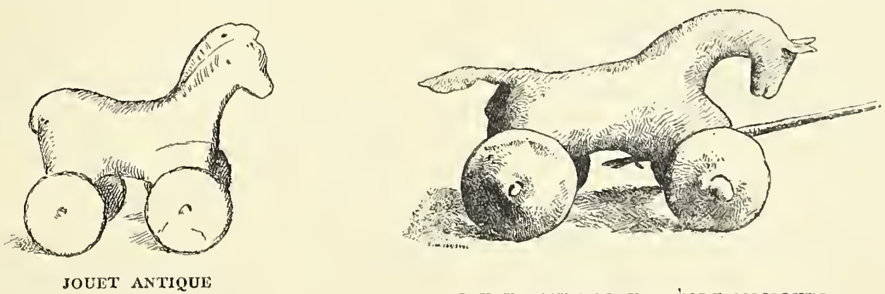
différence entre les inventions des Bushmen ou des Hottentots et celles des premiers Grecs. »

Les vitrines du musée du Louvre nous fournissent sous ce



FIGURES GRECQUES EN TERRE CUITE (Musée du Louvre)

rapport des affirmations irréfutables et des plus probantes, telles, par exemple, les trois figurines ci-contre qui ne diffèrent pas

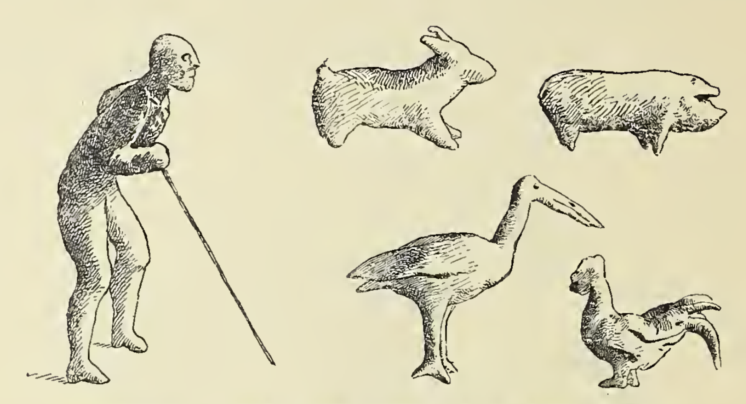


JOUET ANTIQUE
(Musée du Louvre)

JOUET FAIT PAR UN NÈGRE MOSSOUTO

d'une manière très sensible de ce que font nos jeunes amis nègres, d'autant plus qu'il faut se dire que l'enfance de l'art est aussi souvent l'art de l'enfance.

Le cheval à roues, façonné il y a plus d'une vingtaine de



FIGURINES EN TERRE GLAISE FAITES PAR DE JEUNES BASSOUTO

siècles par un naïf *coroplaste* — modeleur de figurines — de l'Attique ou de la Béotie, ressemble d'une manière frappante à ce qu'un jeune homme de notre connaissance, qui n'avait aucun souvenir archéologique, modelait pour un de nos enfants.

Le coq et le lapin que nous donnons plus haut, ainsi que l'animal mangeur de glands, ne manquent d'aucun des traits essentiels qui les caractérisent.

Quant au pauvre vieux, façonné par un gamin de l'école, qui s'avance à grand'peine, appuyé sur son bâton, il ne vaut pas peut-être une terre cuite quelconque provenant de Tanagra, mais il n'est pas non plus sans mérite, cela est évident; il en est de même pour le cavalier que nous donnons ci-contre

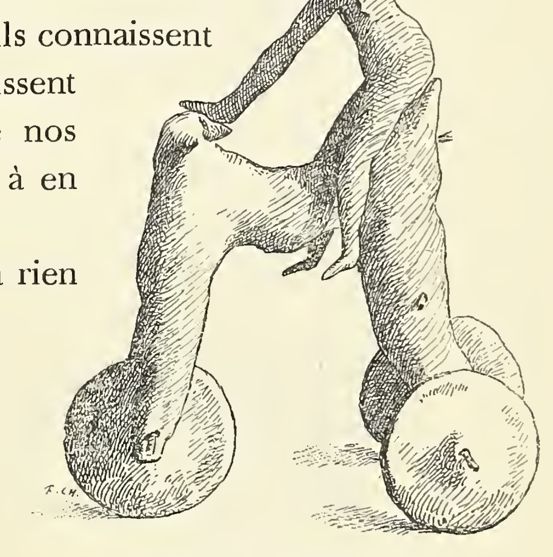
UN COMBATTANT
(Figurine faite en terre glaise par un berger mossouto)



PEINTURE DE TINFONTEIN, PRÈS WEPENER (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

et qui est peut-être une image d'un combattant rencontré lors de la guerre anglo-boer.

Les indigènes ont eu, ces dernières années, l'occasion de voir des bicyclettes qu'ils admirent, cela va sans dire, quelques-uns même deviennent des fervents du pneu; mais ils connaissent aussi les tricycles qui leur paraissent bien autrement sûrs, et l'un de nos jeunes amis s'essayait l'autre jour à en faire un.



UN TRICYCLE EN TERRE GLAISE

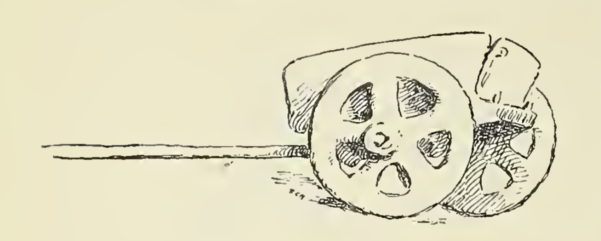
Sans doute que son œuvre n'a rien de particulièrement transcendant, mais l'essai a quelque chose d'intéressant, démontrant un effort pour rendre le côté plastique des choses nouvelles.

D'autres apprentis artistes ne voient pour ainsi dire dans la nature que le wagon à bœufs; pour eux ce lourd véhicule constitue ce qu'il y a de plus intéressant et de plus captivant sur notre vieille planète. Que nous sommes loin des automobiles et des tramways plus ou moins électriques!

WAGONS

On ne sera pas difficile sous le rapport des matériaux : de la terre glaise et des brins de paille suffiront pour le véhicule et quelques bobines et de vieilles

boîtes d'allumettes feront un chargement tout à fait convenable. Ou bien une vieille boîte de sardines avec des roues de terre glaise et un morceau de fer-blanc comme tente constitueront un jouet très présentable; comme bœufs, des os de mouton font tout à fait l'affaire, surtout si l'on a soin d'y fixer des bâtonnets en guise de jougs qui, avec des ficelles, les réunissent deux à deux.



TOMBEREAU EN TERRE GLAISE



OBJETS FAÇONNÉS PAR UWANGULA, DE SHILOUVANE (TRANSVAAL)

Quelquefois, le fabricant sera plus habile et ne se contentera pas d'un à peu près enfantin, mais fera quelque chose de très soigné, un véritable jouet, auquel il ne manquera plus qu'une couche de peinture pour rivaliser avec ceux de la boutique à dix-neuf sous.



DESSINS FAITS PAR UN MOSSOUTO

Sous le rapport du dessin, les indigènes sont peu doués;

dans les écoles supérieures on essaie de leur en donner des éléments tenant plus il est vrai du dessin géométrique que du dessin d'art, mais ils ne témoignent généralement pas de très grandes dispositions. Je n'ai jamais guère entendu parler que d'un jeune homme, Tladiatsana, dessinant tout en gardant du



BERGERS BASSOUTO

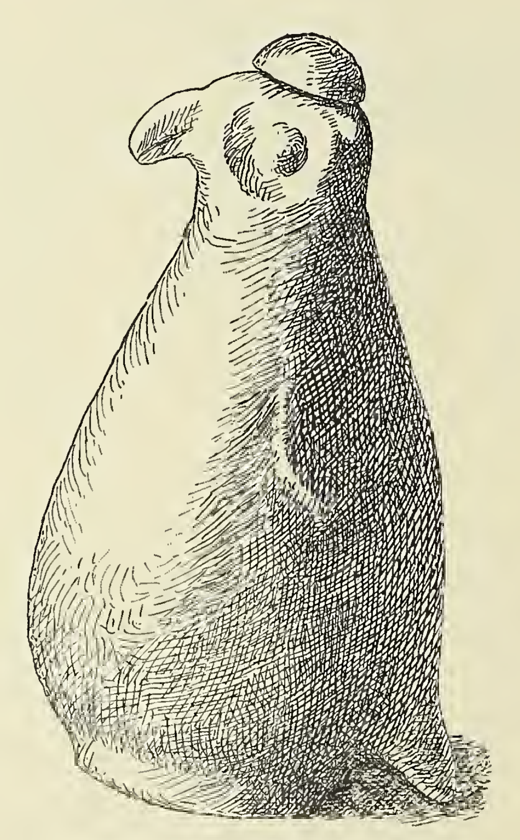
bétail, inventant ou copiant des gravures avec un résultat pas très complet peut-être, mais en tout cas assez intéressant.

Nous parlons ailleurs des Barotsi, des bords du Zambèze, mais on rencontre partout chez les noirs des dons latents qui, dans des milieux artistiques, pourraient se développer et produire des œuvres de premier ordre. Témoin les œuvres du peintre Tanner, nègre d'Amérique, dont l'une, *La Résurrection de Lazare,* figure dans la collection du musée du Luxembourg.

Par exemple, des figurines comme celles faites par un jeune

homme de quinze ans de la station missionnaire de Shilouvane, dans le nord du Transvaal, témoignent de dispositions pas du tout ordinaires, soulignant ces mots du grand missionnaire explorateur D. Livingstone (1) : « Nous n'avons rien vu qui prouve que le nègre soit d'une autre espèce que les plus civilisés... il est doué de tous les attributs qui caractérisent la race humaine. »

(1) *Explorations du Zambèze et de ses affluents.* 1866.



POTERIE FAITE PAR UNE FEMME MOSSOUTOSE

A propos d'un parasol



« Il y a des paysans dans le paysage
et pas seulement des paysagistes. »

J. Ruskin.

Hermon, mars.

Si vous aviez passé près d'ici avant-hier, vous auriez vu un parasol et dessous un rapin, déjà d'âge mûr, en train de s'exercer.

Comme vous n'avez pas passé par là, il me faut donc vous signaler la chose pour que vous la sachiez, car les journaux n'en disent rien.

Ce n'est pas souvent que je puis planter mon grand riflard

blanc, d'abord par suite du manque de temps, puis nous avons eu, durant tout l'été qui se termine, un vent si violent que je n'ai pu m'en servir une seule fois.

Que de choses me raconte mon vieux parasol, que de souvenirs il réveille en moi, alors que je suivais les avis de mon bien-aimé maître Paul Flandrin! C'est lui qui m'a servi dans maintes courses artistiques dans les environs de Paris, puis dans des voyages en Normandie et en Suisse; je l'ai même planté en 1876 sur le sommet du Vésuve, de sorte que cette année-là le susdit volcan a été un peu plus haut que d'habitude.



DAVIDA MPITSO ALLANT AU CULTE LE DIMANCHE

Deux ans plus tard, les tombeaux des califes, près du Caire, ont pu voir sa silhouette et les eaux de la mer Morte refléter sa blancheur...

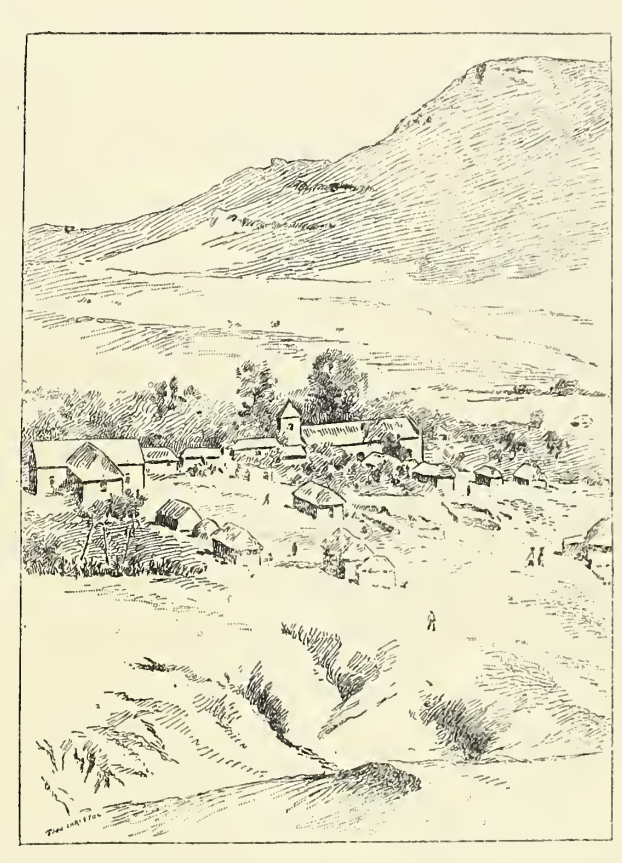
Il y avait environ vingt ans que je n'avais touché un pinceau, aussi me faut-il refaire un apprentissage qui est, somme toute, une source de jouissances précieuses et qui me rend reconnaissant envers les amis qui m'ont encouragé à m'y remettre.

Par exemple, il me manque des avis éclairés; cependant les critiques d'art abondent, il y en a même de quoi faire rougir une bonne partie des membres de l'Association des artistes.

Les indigènes ne comprennent pas qu'on puisse faire des

Ditsuantso — des images — avec des *médecines* et des *flèches;* c'est ainsi que certains nomment mes couleurs et mes brosses.

Dans un croquis de la station de Morija que je faisais il y a quelques mois, mon cercle d'amateurs reconnaissait chaque maison et donnait des noms aux plus minuscules personnages qui figurent sur le dessin; parfois, d'autres admirateurs me suivaient et restaient près de moi, parlant à voix basse, sans bouger tout le temps de la séance.



MORIJA

Cependant, en général, les indigènes sont lents à comprendre une représentation graphique, mais une fois qu'ils ont saisi de quoi il s'agit, ils en deviennent tout heureux et souvent répètent la phrase bien connue : « Les blancs font tout ce qu'ils veulent, il n'y a que la mort qui les arrête », ou, mieux encore, ils sifflent doucement de satisfaction, ce qui est chez eux le degré le plus élevé de l'étonnement admiratif.

Ici, ouvrons, si vous voulez bien, une petite parenthèse.

Notre chapelle actuelle n'est pas très grande. Quatre cents auditeurs peuvent à grand'peine y trouver place, et comme l'école de la semaine s'y tient, nous n'avons de bancs de briques que dans une moitié du bâtiment, cela ne gêne aucunement les femmes qui se disent probablement que quand on est assis par terre on ne tombe pas!



TALÉTALÉ
LE SUCRIER MALACHITE

Mais les hommes, ayant non pas plus de dignité mais moins de souplesse, tiennent à avoir une place sur lesdits bancs et il arrive qu'on discute un peu dans notre chapelle, le dimanche matin; car tous les jeunes gens se précipitent vers ces sièges aussi primitifs que peu moelleux.

C'est ce que me disait hier Davida Mpitso qui, tous les dimanches, arrive d'au moins une heure à pied avec sa chaise sur les épaules. Vous vous demandez où je veux en venir? Un peu de patience, cela va arriver.

Eh bien, c'est qu'hier, Mpitso, qui était venu m'apporter un don pour l'église que nous projetons de bâtir, a bien voulu consentir à poser quelques minutes pour que nos amis le voient allant au culte... Et maintenant, fermons soigneusement la parenthèse, par crainte de courants d'air!

Ce ne sont pas tous les indigènes qui consentent à poser; nombre d'entre eux refusent absolument et souvent par crainte superstitieuse : c'est regrettable, car ils sont parfois, comme apparence et comme expression, des plus pittoresques et des plus typiques.

Une particularité que j'ai pu souvent observer, c'est que, fréquemment, les indigènes reconnaissent un portrait... par l'oreille!

En général, nous ne faisons guère attention à cet organe pour trouver une ressemblance. Il est cependant à peu près stable et ne paraît pas vieillir comme le visage, c'est ce que nous faisait remarquer, il y a quelques années, notre éminent professeur à l'École des beaux-arts, le maître L. Gérôme.

Mais il faut, pour reconnaître une oreille, une intensité d'observation que nous n'avons pas souvent à ce degré-là!

Du reste, les Bassouto, comme sans doute les peuples pasteurs, reconnaissent aisément dans un troupeau les moutons et les chèvres d'un tel; ceux qui sont âgés, ou ceux qui ont été achetés dans un autre district, ou enfin ceux qui sont « nés à la ménagerie ».



HÉLÈNE MAMONTUEDI, MEMBRE DE L'ÉGLISE D'HERMON

Par contre le sentiment des beautés de la nature est très réduit chez eux : un beau paysage, un coucher de soleil les émotionneront très peu; de la plus belle fleur ils diront volontiers ce que nous disait l'un d'eux : « Est-ce que cela se mange ? »

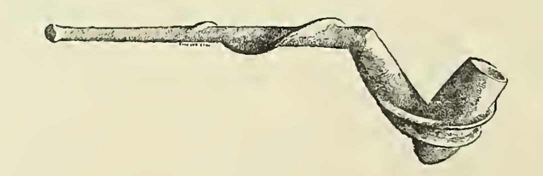
Cependant, un beau grand bœuf pourra exciter leur admiration; et leur langue, si pauvre à certains égards, possède quantité d'expressions pour désigner le

bétail de différentes robes et tacheté de façons plus ou moins diverses...

Leur connaissance des couleurs est, d'autre part, très limitée, ainsi ils ignorent totalement le bleu qui pour eux se confond avec le gris ; il en est de même du violet, de l'orange et autres tons intermédiaires que leur daltonisme ne distingue pas.

Cependant ils connaissent le vert qui pour d'autres indigè-gènes, notamment au Gabon, n'existe pas.

Il y a dans le pays un bel oiseau, une fleur vivante, une sorte de colibri, nommé par notre compatriote Le Vaillant le « sucrier malachite », au plumage soyeux vert-bleu, qu'on rencontre de loin en loin, surtout là où il y a des groupes d'aloès en fleur; le chasseur mangera l'oiseau, cela est indiqué, mais il peut arriver que de sa dépouille il fasse l'ornement de sa coiffure, tignasse ou couvre-chef. Nous n'avons jamais rencontré qu'une indigène émue par un paysage, mais il faut ajouter que l'excellente Mamontuedi, fidèle membre de l'église d'Hermon, avait une certaine éducation et possédait une profonde spiritualité. Elle avait été plusieurs semaines sur une ferme de l'Orange, située près d'Elangsberg, une montagne qui se dresse isolée dans la plaine non loin de Bushmen's Kop. La vue de cette montagne l'avait impressionnée, car, à son retour, elle nous disait qu'Elangsberg « était tranquille comme si elle écoutait Dieu ! »



Un peu de folklore



« Je suis homme et rien de ce qui est humain ne saurait m'être indifférent. »

TÉRENCE.

LE mot *folklore* n'est pas français, la plupart de nos dictionnaires ne le donnent pas; cependant, il est si commode qu'il est en train de passer dans la langue, car il signifie l'étude des peuples dans leurs traditions, leurs usages, leurs légendes, proverbes, etc., une science un peu nouvelle ou, du moins, qui a beaucoup étendu son domaine.

Grâce à elle, par exemple, nous pouvons constater que certaines fables ou légendes qu'on entend dans l'Afrique du Sud ne sont pas tout à fait inconnues dans le Nord du même continent. Il y a là une preuve nouvelle de l'unité des races

humaines, ainsi que dans tels traits de mœurs ou dans telles coutumes qu'on rencontre chez des peuples très différents de races et de langues. Cette observation a même pu être faite en ce qui regarde des peuples disparus. Il est connu que la tradition du déluge existait chez les anciens Grecs, et que ces dernières années on a découvert, en déchiffrant des inscriptions cunéiformes provenant des parages de l'antique Babylone, qu'elle était également connue des Chaldéens.



EN CONVERSATION

Nous n'allons pas remonter si haut, mais simplement nous contenter de voir qu'il se trouve, chez les indigènes du Sud de l'Afrique, des contes qui prouvent la croyance à un Être suprême, et des fables et des légendes qui, par certaines idées morales, se rattachent à celles qui charmaient nos pères et font encore plaisir à leurs descendants.

Dans un petit volume publié, il y a quelques années (1), par le missionnaire M. E. Jacottet, il y a de fort jolis contes des

(1) *Contes populaires des Bassouto.* 1895.

Bassouto, qui pourraient étonner ceux qui ne connaissent pas les noirs ou ceux qui les connaissent mal, ce qui est encore pire.

L'un de ces contes rappelle beaucoup la fable de La Fontaine : *Le Loup devenu Berger*. Il est question d'un lièvre qui se revêt d'une peau de lion et qui, pour un temps, terrifie tout le pays.

Dans un autre, il y a un exemple touchant de la solidarité. Le héron sauve la vie à la colombe par un conseil donné à propos ; à son tour, le héron est sauvé par un avis que lui donne le chacal...

La tortue, qui compte parmi les animaux rusés, peut-être à cause de son caractère si peu expansif, joue un rôle important dans plusieurs de ces contes. Le plus caractéristique est celui où elle est chargée de veiller à ce que le chacal n'aille pas boire à la fontaine, au creusement de laquelle il a refusé de travailler, et elle s'en tire à son honneur, tandis qu'auparavant le lièvre et le lapin s'étaient laissé duper par le susdit chacal.

Plus loin, il est parlé d'hommes n'ayant qu'une jambe, ce qui rappelle cette fois une légende fort accréditée au Moyen Age.

Voici encore la curieuse histoire d'un pauvre bonhomme nommé Séètételané, qui, un jour, trouve un œuf d'autruche qui se change en femme. Il l'épouse et devient riche et puissant, mais à la condition de ne jamais rappeler à sa femme qu'elle est la fille d'un œuf d'autruche.

Étant ivre, un soir, il oublie sa promesse et tout disparaît : femme, richesses, maison, et il ne reste qu'un piteux ivrogne obligé d'aller à la chasse aux souris pour se nourrir.

Ce récit, qu'on pourrait intituler « Un conte antialcoolique

chez les sauvages », a quelques analogies avec la vieille légende de la fée apparentée à Mélusine qu'un seigneur épouse sous la condition expresse de ne jamais prononcer le mot « mort ».

C'est ainsi qu'à travers les temps et l'espace les imaginations se rencontrent, car l'âme humaine est partout la même quel que soit le terroir ou la race.



SÉÈTÉTÉLANÉ

L'histoire de Koyoko est également pleine d'enseignements et fait un peu penser à celle de la femme de Lot, rapportée dans le livre de la Genèse.

Sa mère l'envoie vers sa sœur, dans un village voisin, lui recommandant expressément de ne pas regarder en arrière; elle désobéit, et les difficultés et les ennuis sans fin qu'elle rencontre sont la juste punition de sa désobéissance.

Le missionnaire M. Junot (1), de la mission romande, a publié un gros et savant volume sur les mœurs et les croyances des Baronga qui habitent le sud de la côte de Mozambique.

Dans un de ces contes, il est question de conscience, mais dans un genre bien différent de celui de Victor Hugo :

Un vilain personnage a tué sa femme, un oiseau seul a été témoin du crime et accompagne partout le meurtrier, en criant : « Nouahoungoukouri a tué sa femme! »

Celui-ci tue l'oiseau, qui ressuscite pour répéter toujours le même refrain, jusqu'à ce que l'assassin soit découvert.

(1) *Les Ba-Ronga*. 1898.

Un autre conte, qui provient de la province d'Angola, est une jolie critique de la polygamie.

Il était une fois un monsieur qui portait le joli nom de Crapaud; il avait deux femmes. L'une avait sa hutte vers l'est et l'autre vers l'ouest; la sienne était entre les deux.

Ces femmes firent cuire de la viande et elle fut prête en même temps; les ménagères envoyèrent chacune un messager chercher leur seigneur et maître. Grande perplexité pour celui-ci, qui ne sait où il doit d'abord se rendre, de peur de mécontenter l'une ou l'autre de ses chères épouses! Et, jusqu'à présent, quand le crapaud croasse et fait : Koua! koua! koua! il ne fait que répéter sa plainte : cruel embarras! cruel embarras! Espérons, avec M. Junot, que messire Crapaud finira par résoudre la difficulté par la monogamie.

On peut apprendre bien des choses dans les fables et traditions des Barotsi des bords du Zambèze.

Savez-vous pourquoi, par exemple, les zèbres n'ont pas de cornes ?

— Non. — Tout de suite, nous tous — petits et grands — allons être renseignés. Le jour où les animaux furent appelés pour recevoir des cornes, ils se présentèrent en hâte, excepté le zèbre qui s'arrêtait à chaque instant pour brouter, si bien qu'en arrivant, il n'y avait plus de cornes à lui donner.



POURQUOI LES ZÈBRES N'ONT PAS DE CORNES

Les Wanyamwesi, des rives du lac Nyassa, expliquent très simplement les tremblements de terre en disant que c'est

Ramagi, un de leurs anciens rois, qui est en colère et qui frappe la terre de sa queue de gnou (1).

Les paresseux ont toujours tort, ce qu'un conte zambézien nous démontre une fois de plus : le singe était un homme qui eut peur de travailler et qui fut puni, car il est condamné à ne jamais travailler et à ne jamais avoir un peu de suite dans les idées.



CELUI QUI NE TRAVAILLE PAS

Puis il est dit que les étoiles sont les yeux des gens qui sont morts : idée poétique s'il en est.

Une autre légende rapporte que les hommes eurent envie de visiter la lune; pour cela, ils plantèrent des pieux et se mirent à grimper, en ajoutant toujours des pieux les uns sur les autres. Lorsqu'ils se trouvèrent près d'atteindre la lune, il se trouva que les pieux d'en bas étaient pourris et se brisèrent; les ascensionnistes tombèrent et moururent tous.

Cette triste histoire rappelle une fable de la Côte d'Or et aussi le récit de la tour de Babel :

Des hommes, désirant aller au ciel, se mirent à élever une très haute tour et seulement avec des pots; il n'en manquait qu'un pour atteindre le but tant désiré, lorsqu'un homme eut l'idée géniale de prendre un pot d'en bas pour le mettre au sommet; mais alors, tout l'édifice s'effondra, à la grande douleur des constructeurs.

Chez les Wanyamwesi déjà cités, alors que les hommes

(1) *Journal de l'Unité des frères moraves.* Mars 1909.



MUSÉE DE BLOEMFONTEIN (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)



PEINTURE DE APPLEDORN, PRÈS LADYBRAND (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

parlaient tous la même langue, ils se dirent : « Bâtissons une grande tour qui touche au ciel pour aller y chercher de l'eau ! » De tous temps et sous tous les cieux :

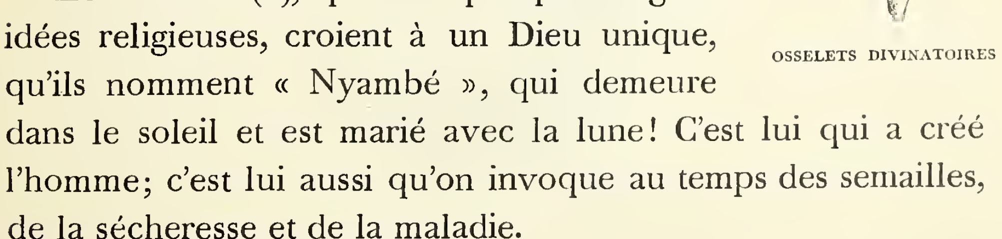
> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux

et met toute son intelligence, sa sagesse et sa force à satisfaire son besoin d'idéal.

La question de l'origine de l'homme a aussi préoccupé les nègres, pas de manière à les troubler par trop peut-être, mais enfin ils y ont pensé, ce qui est quelque chose.

Certains Hottentots (1) prétendent que leurs ancêtres étaient arrivés en Afrique dans un grand panier : il y a là peut-être un souvenir déformé de l'arche de Noé.

Une tradition généralement reçue chez les Bassouto et autres indigènes, c'est que le premier homme surgit autrefois d'un lieu marécageux où croissaient des roseaux. D'autres disent qu'il est plutôt sorti d'une caverne.



OSSELETS DIVINATOIRES

Les Barotsi (2), qui ont quelques vagues idées religieuses, croient à un Dieu unique, qu'ils nomment « Nyambé », qui demeure dans le soleil et est marié avec la lune ! C'est lui qui a créé l'homme ; c'est lui aussi qu'on invoque au temps des semailles, de la sécheresse et de la maladie.

(1) *Les Bassoutos*, par E. Casalis. 1860.
(2) *Les Ma-Rotsé*, par E. Béguin. 1903.

Chez les Pahouins du Congo on peut retrouver des croyances analogues. Mais les uns et les autres croient plus ou moins aux osselets divinatoires et usent de pratiques superstitieuses, parfois cruelles, d'autres fois simplement saugrenues.

Enfin beaucoup de noirs, comme du reste pas mal de blancs, vivent sans se demander ce qu'ils sont et où ils vont, sans plus penser au passé que se soucier de l'avenir.

Cependant on peut ajouter qu'il y a chez les Bassouto une croyance plus ou moins nette en la vie éternelle, car les morts sont, chez les païens, enterrés assis, ayant près d'eux un peu de grains et de combustible pour le grand réveil.

Il y a là une tradition qu'on retrouve ailleurs, mais il est intéressant de la rencontrer chez des populations qui n'ont jamais été ni idolâtres ni même fétichistes, attachées seulement aux *médimo*, c'est-à-dire aux esprits des ancêtres et à leur pouvoir supposé.

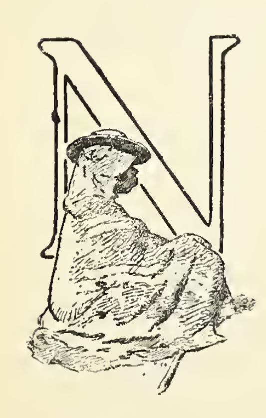


POT ZAMBÉZIEN EN BOIS SCULPTÉ



> « Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ! D'ailleurs, avant que vous le disiez, vous en aviez un que je savais : « Vous « vous appelez mon frère. »
>
> (V. Hugo, *Les Misérables.*)

Hermon, novembre.



NOUS venons d'avoir aujourd'hui la réunion des catéchumènes de tout le district, et, comme le temps était beau et pas trop chaud, nous avons eu une nombreuse assemblée. la plus belle que nous ayons encore vue ici dans ce genre.

La fleur placée en tête de ces lignes est une églantine du Cap à laquelle on a octroyé le surnom peu poétique de *Rose de chien.*

Tous les convoqués n'étaient pas là; dans un sens cela est heureux, car je ne sais où ils auraient pu se caser. Notre vieille chapelle était aussi pleine que possible avec quatre cent quarante néophytes; aussi présentait-elle un coup d'œil des plus émouvants.

Il y avait là tous les âges et toutes les conditions; des vieillards, qui avaient longtemps résisté aux appels de Dieu, et qui pouvaient répéter ces paroles d'une poésie faite par un de nos amis :

> J'ai laissé, brebis égarée,
> De ma laine à tous les buissons...

Des hommes dans la force de l'âge, qui pouvaient s'approprier ce que disait ce matin *Selele*, qui porte le nom peu solennel de « Nid de souris » : « J'ai rôdé dans des plaines desséchées, c'est-à-dire : j'ai gâché ma vie. »

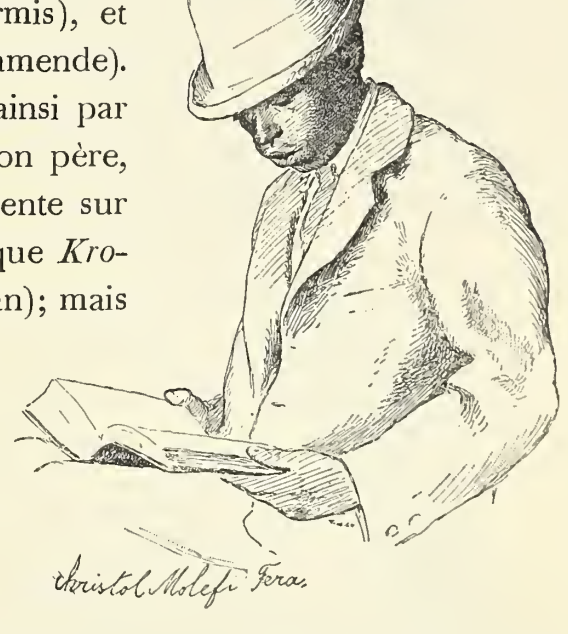
Enfin, beaucoup d'enfants, bergers, élèves des écoles, aspirant sincèrement, j'aime à le croire, à suivre le Maître humble et débonnaire.

L'appel des noms que je dus faire prit pas mal de temps, d'abord à cause des nombreuses absences, puis à cause des noms eux-mêmes qui n'étaient pas toujours aisés à prononcer ou qui me surprenaient par leur étrangeté ou leur inattendu, comme : *Krotu-Krotu*, *Qapu-Qapu*, *Mpochopocho*, *Nchaochao*,

Jaja, etc., ou par leur côté inquiétant, comme le nom de cette jeune fille qui, ce matin, a répondu à l'appel de son nom : *Tsitsili,* — un insecte plat, brun, mal odorant, qu'on n'ose plus désigner en français — et dont le père s'appelle — fâcheuse coïncidence — *Ramotoho,* le père de la bouillie !

Il y avait là aussi plusieurs femmes ou fillettes portant le nom propre et commun, tout à la fois, de *Moselantja* (queue de chien), ou celui de *Kokonyana* (insecte), *Tsienyane* (petite sauterelle), *Makudubété* (têtard), *Maru a pula* (nuages de pluie), à côté de noms d'hommes plus relevés : *Motsuahole* (celui qui vient de loin), *Thébé-ea-pelo* (bouclier du cœur), *Mothokeng* (qu'est-ce que l'homme ?) ; puis *Ntsepas* (montre ton permis), et *Molefakrotla* (celui qui est à l'amende).

Mon homonyme, baptisé ainsi par un collègue, sur le désir de son père, *Féra* (celui qui pose sa charpente sur sa maison) était absent ; ainsi que *Kromo-ea-baroa* (bœuf de Bushman) ; mais *Moitlisi* (celui qui s'amène) était des nôtres, naturellement ! ainsi que le fils de mon ancien ami, *Ratsabadira* (le père de celui qui a peur des ennemis). En français, ces noms paraissent un peu longs, mais en sessouto on n'est pas du tout aussi pressé.



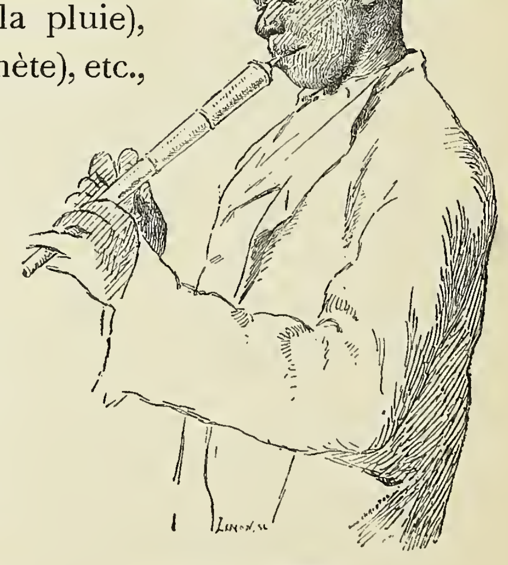
Ces noms et surnoms sont curieux et bizarres et aident à connaître les indigènes, qui semblent y mettre tout leur esprit

et même tout leur sens caustique. Du reste on prend l'habitude de ces noms et surnoms, et personne ne pense beaucoup à leur signification. On oublie que le vieux *Matlakala* s'appelle « brin de paille »; tel autre *Dipudimabeleng* (les chèvres sont dans le champ); ou encore *Khomobolela* (le bœuf parle), et *Moyakhomo* (celui qui accapare les bœufs). Tout cela n'est pas beaucoup plus étrange que de s'appeler comme cet Anglais : *Ireleaven* (levain d'irritation); ou comme un autre *Woodhead* (Tête de bois), ou bien encore *Smartenrijke* (riche en douleurs), comme un Boer de nos environs.



PELAELO

Il y a là aussi, outre des noms venant de circonstances, comme *Pula* (la pluie), *Motchotchonono* (comète), etc., d'autres provenant de croyances superstitieuses, car un nom laid doit éloigner de l'enfant la maladie ou les accidents, par exemple ceux de : *Nguanatsuene* (enfant de singe), *Lefulebe* (mauvaise mort), *Mohlokakobo* (qui n'a pas de vêtement); sans oublier *Pelaelo,* gentille fillette de parents païens dont le nom veut dire : « arrière-pensée ». N'oublions pas non plus le nom au moins bizarre de *Mamenyemenye* (la mère de



MOTCHOTCHONONO

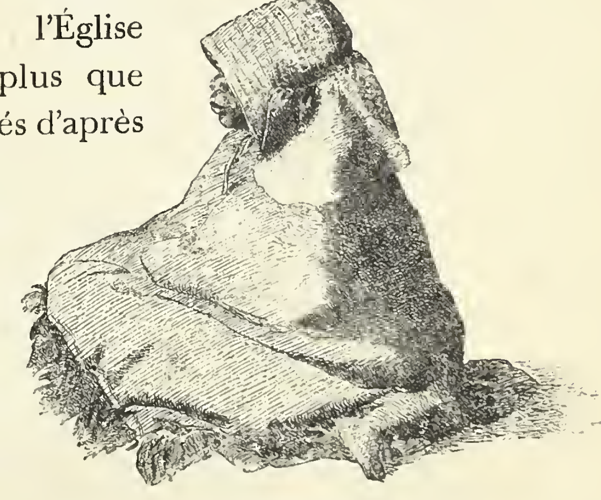
la viande de conserve), et celui de mon vieil ami *Ramakhoaba* (le père des corbeaux).



RAMAKHOABA

Les surnoms se confondent avec les noms et se ressemblent pour nous, mais pas pour les indigènes. Ainsi, un jour que je disais à Adelina : « Le nom de ton mari, c'est bien *Rakatiba* » (le père du chapeau)? il me fut répliqué d'un ton un peu choqué : « Mais non, son vrai nom, c'est *Krolabolokoe* (scarabée). »

Il est, par conséquent, peu aisé de retenir tous les noms et prénoms des membres de l'Église et des catéchumènes, d'autant plus que souvent les indigènes sont nommés d'après le nom de leur premier enfant, précédé du mot *Ra* ou *Ma*, père ou mère d'un tel.

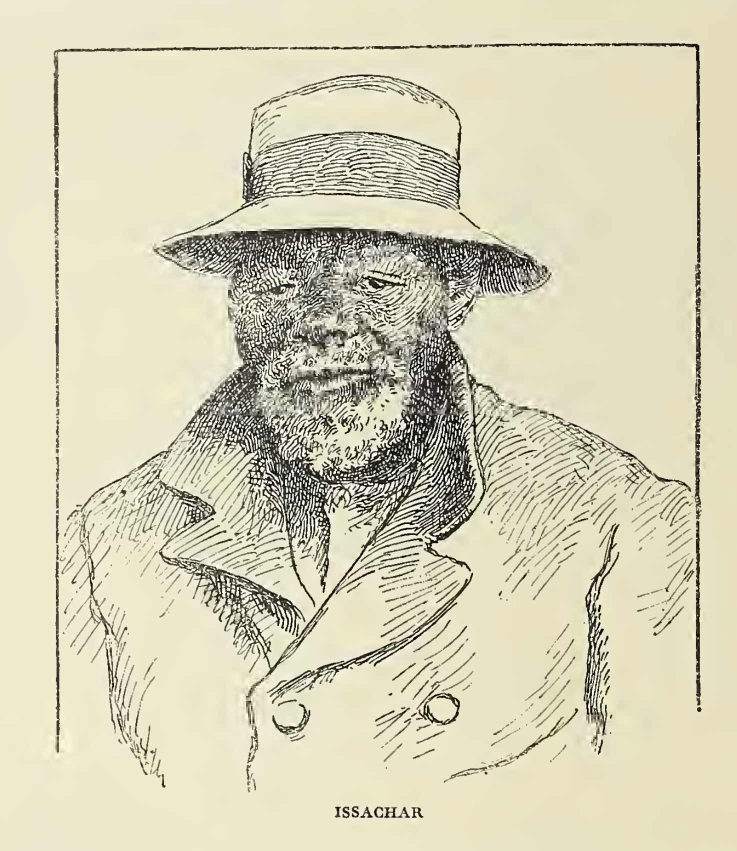


LA VIEILLE SANA

Cela embrouille pas mal les choses pour nous, car chaque individu peut avoir presque autant de noms qu'un grand d'Espagne.

Cela est dommage, d'autant

plus que les indigènes aiment bien qu'on les connaisse par leurs noms, et pour les savoir il faut parfois user de circonlocutions,



ISSACHAR

quitte à obtenir peut-être ce qu'une femme me donna pour réponse : « Regarde dans le registre de l'église et tu verras! »

Ce n'est pas nous qui poussons les indigènes à prendre des noms bibliques ou des noms retentissants, comme ceux de *Napoléon Sepagela, Pénélope Letsié* ou *Elisha Raphaël;* mais cela est quelquefois nécessaire, par exemple quand un néophyte répond au nom de *Ntja* (chien), ou de *Hlohiloe* (qui est détestée), ou *Ntloheleng* (laissez-moi tranquille), ou même aussi *Ntsehiseng* (faites-moi rire), ou à d'autres tout aussi aimables.



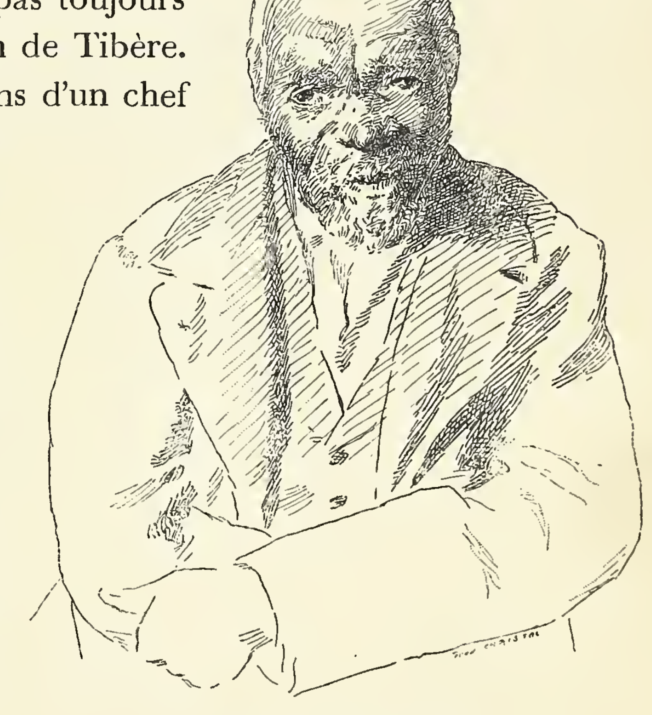
I. PEINTURE SUR UN ROCHER, PRÈS MABOLELA ET LADYBRAND (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

II. PEINTURE DANS LE VILLAGE DE KROTSO, PRÈS THABA-BOSSIOU (PAYS DES BASSOUTO)

Mais, en général, il n'est pas du tout nécessaire, pour être membres de l'Église, de s'appeler Petrose, Absalome ou Madelena; ni même Candace, Olympe, Abiathar ou Abed-Nego... Les noms indigènes font l'affaire aussi bien que ceux venant de nos langues mortes.

Parfois, dans leur désir d'avoir des noms bibliques, certains de nos membres d'Église, pour en avoir de nouveaux, vont un peu loin, comme celui qui voulait que je baptise sa fille du nom peu recherché de Jésabel; sans parler de Cornélia, une brave femme de notre voisinage, dont le mari répond, et pas toujours très aimablement, au triste nom de Tibère.

A ce propos, je me souviens d'un chef de famille chrétien qui avait nommé son fils aîné Matthieu, d'après l'évangéliste, le second fut Marc, puis arrivèrent Luc et Jean; enfin, lorsque le cinquième aborda, on lui octroya bravement le nom de *Diketso!*.. (Actes des Apôtres).



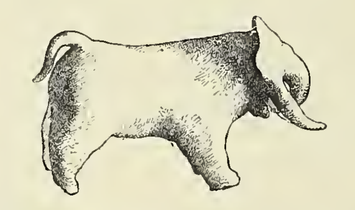
JAKOBO KRACHANE LÉDIMO

Les Bassouto commencent à prendre des noms de famille, ce sont ceux de leurs grands-pères qu'ils ajoutent à leurs noms, ce que, naturellement, nous encourageons de notre mieux; aussi avons-nous : M. *Zakea Bathobakae* (où sont les hommes), Mme *Sofia Radinku* (le père des moutons), M. *Bethuch*

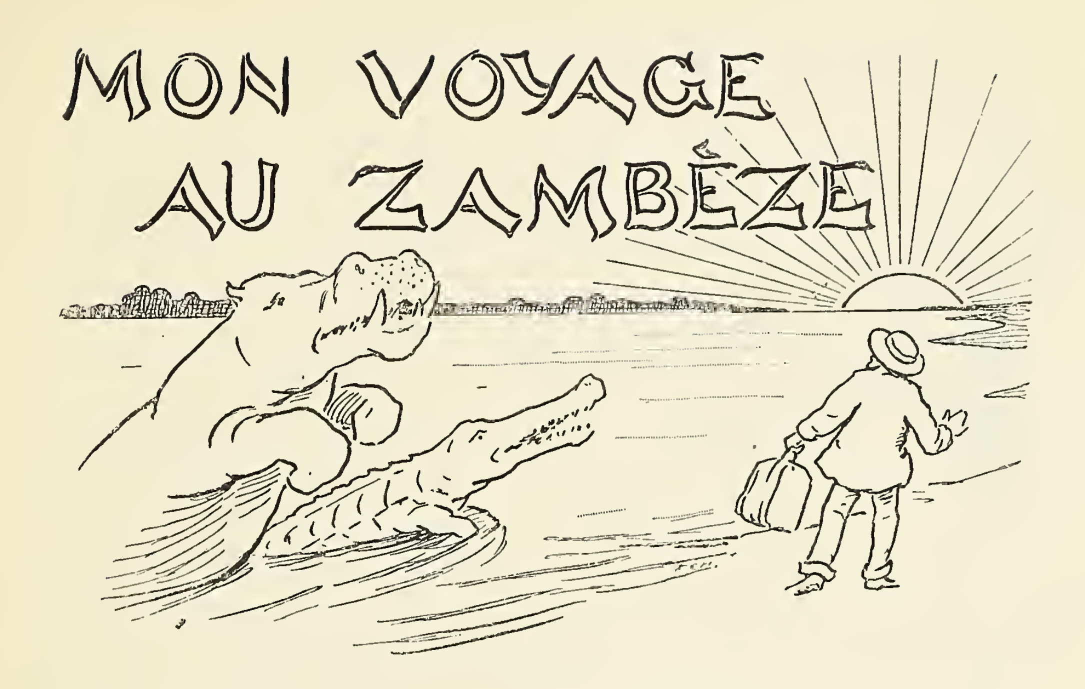
Sekokotoane (la petite chose brillante), M. *Filipi Khomoeaka* (mon bœuf), puis mon vieux et brave ami *Jakobo Lédimo* (cannibale), etc.

Ne nous hâtons pas trop de blâmer la coutume généralement adoptée par nos néophytes de changer de nom lors de la réception dans l'Église par le baptême. Cette coutume est un peu l'image d'une vie nouvelle, et une sorte d'appropriation de ce « nouveau nom » dont il est parlé dans le livre de l'Apocalypse (II, 17). On nous parlait un jour d'un vieux renégat qui, entendant inopinément son nom d'Esdras, avait été par ce seul fait comme rappelé à lui-même et réveillé dans sa conscience.

Parfois il peut nous être bon, ainsi qu'Alexandre le Grand le dit à un de ses soldats portant le même nom que lui, de nous souvenir du nom que nous portons!

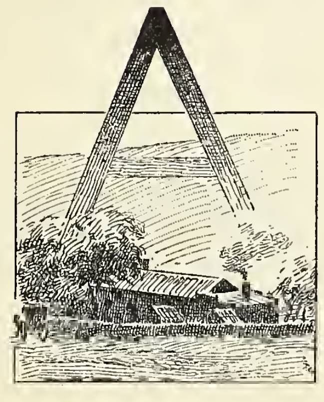


ÉLÉPHANT ZAMBÉZIEN EN TERRE GLAISE



> « Celluy chevauche bien à l'aise, que la grâce de Dieu porte ; celluy nage bien et seurement, à qui Dieu soustient le menton. »
>
> (*Le Livre de l'internelle consolacion.*)

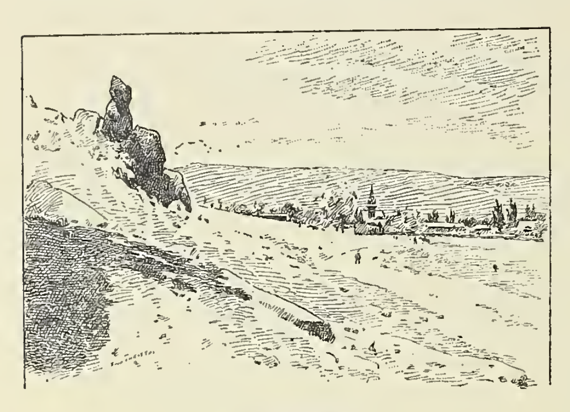
Hermon, août.



AUJOURD'HUI il y a quinze jours que je revenais d'un voyage aux bords du Zambèze, et il m'est difficile de dire ma reconnaissance et ma joie en revoyant la petite fumée qui s'élevait au-dessus de la maison missionnaire d'Hermon.

Mon voyage, qui a duré juste six semaines, me semble cependant avoir été comme un beau rêve, fait dans du bleu et de la lumière. Nous étions plusieurs amis

ensemble, ce qui ajoutait un grand charme à une excursion qui doit sembler bien longue à celui qui la fait seul...



PRÈS WEPENER

Nos étapes étaient d'abord Wepener, village boer non loin d'ici, mais dans l'État libre d'Orange, et avec lequel nous avons de constants rapports d'affaires; puis Thaba-Nchu (la Montagne Noire) centre très populeux habité surtout par des Barolong et situé sur la ligne ferrée de Maseru — la minuscule capitale du pays des Bassouto — à Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange, où l'on rejoint la grande ligne qui va du Cap au nord du Transvaal.

A Bloemfontein nous ne faisons que passer et constater combien la ville s'est développée ces dernières années, mais le paysage est resté infiniment plat et désespérément dénudé.

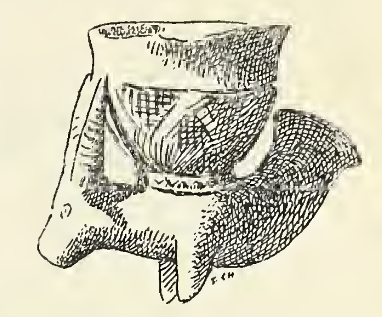
Le jour suivant, nous étions à Kimberley, la ville aux diamants, où nous restâmes quelques heures, ce qui nous fut suffisant pour remarquer que ce qu'il y a de plus pittoresque à y voir, c'est un grand trou, le plus grand qu'a fait la main de l'homme : une mine abandonnée ayant plus de 600 mètres de profondeur!



LE PALAIS DU GOUVERNEUR (Bloemfontein)

Nous pûmes aussi, grâce à des amis, faire une visite très

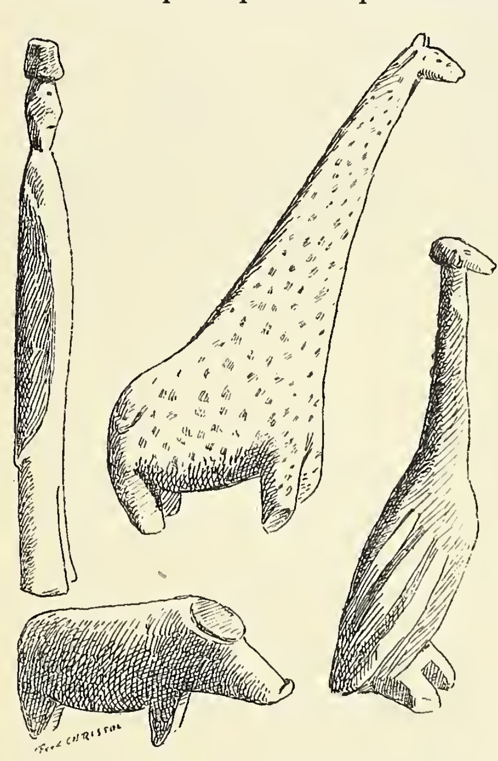
intéressante aux mines de diamants; puis aux « compounds », où sont confinés les vingt mille noirs ouvriers mineurs.



PIPE EN TERRE, PAYS DES MA-TÉBÉLÉS

Deux jours après, nous étions à Bulawayo, où le maire, M. E. Philip, petit-fils du pasteur de la ville du Cap, qui fut un conseiller des plus précieux pour les fondateurs de la mission du Lessouto, il y a près de quatre-vingts ans, nous reçut avec une rare amabilité.

Mais quel plat et piteux endroit que cette capitale de la Rhodésia, avec sa poussière rouge et ses constructions prétentieuses! On est cependant surpris de voir ces dernières quand on pense que la ville ne date que de quinze ans à peine et que le chemin de fer n'y arrive que depuis 1897.

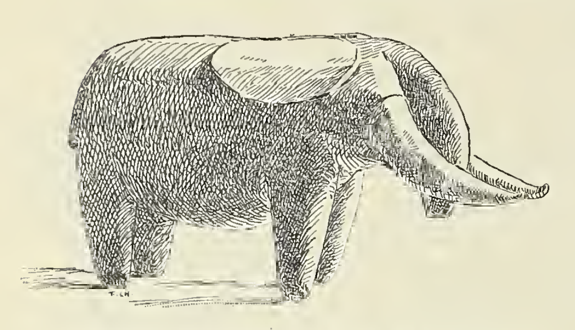


FIGURES EN BOIS SCULPTÉ PAR DES BECHUANA

(Musée de Bulawayo)

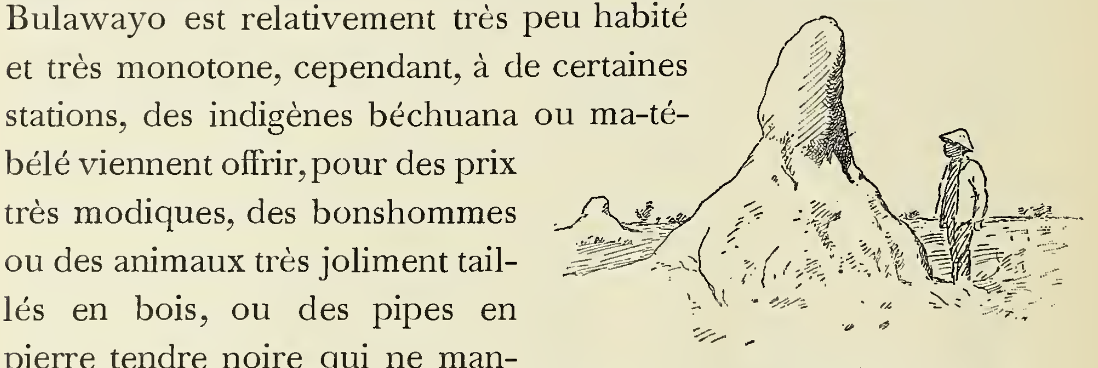
Il y a aussi deux monuments d'un style ultra-réaliste, dont l'un représente un financier homme d'État en bronze et en veston, qui doit sans doute symboliser l'argent; tandis que l'autre offre l'image fidèle d'un canon sur un grand socle de granit, personnifiant la force; on n'est pas prosaïque à ce point!

Cette ville possède en plus un petit musée assez intéressant où se trouvent de vénérables fragments de poteries et de ferrailles provenant des mystérieuses ruines de Zimbabié et de celles de Khami, plus une girafe empaillée dévorée par un lion également empaillé.



ÉLÉPHANT EN BOIS SCULPTÉ PAR DES BÉCHUANA

Le pays de Kimberley à Bulawayo est relativement très peu habité et très monotone, cependant, à de certaines stations, des indigènes béchuana ou ma-tébélé viennent offrir, pour des prix très modiques, des bonshommes ou des animaux très joliment taillés en bois, ou des pipes en pierre tendre noire qui ne manquent pas d'un certain cachet.



UNE TERMITIÈRE

De Bulawayo, l'ancienne résidence du cruel Lobengoula, le chef des Ma-Tébélé, aux chutes Victoria, il y a dix-huit heures de voyage en forêt, dans laquelle, de temps à autre, se détache le tronc gigantesque d'un baobab, ou bien d'énormes termitières de plusieurs mètres de haut.

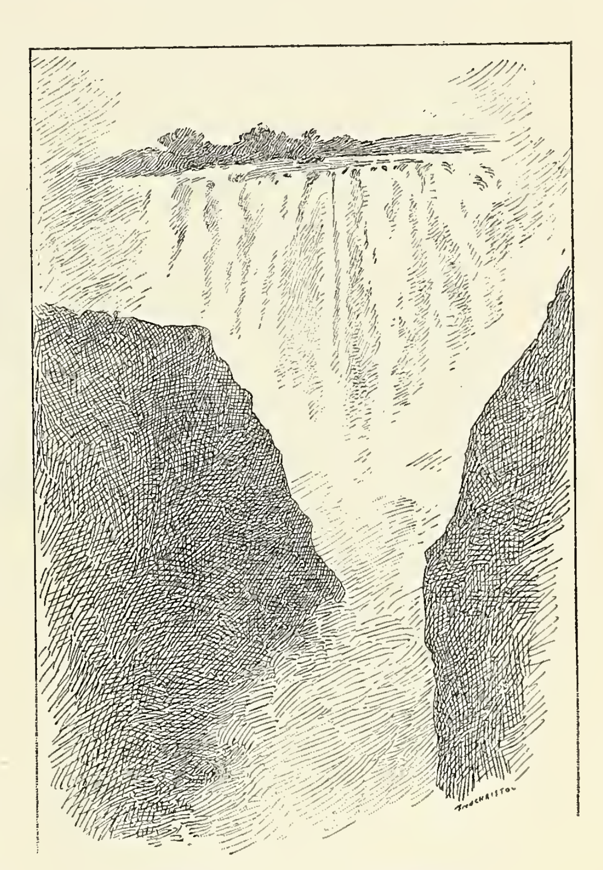


TIMBRE-POSTE
PUBLIÉ LORS DE L'INAUGURATION
DU PONT DU ZAMBÈZE

En pleine forêt, on s'arrête devant les mines de charbon de Wankie, ce qui met une singulière note noire dans le paysage tropical des

alentours. Les stations sont très espacées, le pays étant presque désert, aussi sont-elles surtout des postes de prise d'eau pour le chemin de fer.

Enfin de loin, le matin, on distingue à travers les arbres une fumée qui semble monter de prairies en feu. C'est la fumée des chutes Victoria — *the heart of Africa* — le cœur de l'Afrique, comme disent les affiches de la Compagnie du chemin de fer annonçant des trains de plaisir partant de tous les points du sud de la colonie du Cap, dans la bonne saison.



UN COIN DES CHUTES DE MOSI-OA-TUNYA

La ligne va plus loin au nord (vers la direction du Caire), à environ 800 kilomètres, dépasse Broken-Hill, où se trouvent d'autres mines de charbon. Le voyage semble un peu long, bien qu'on soit très confortablement installé, mais qu'est-ce que ce voyage à côté de celui que les pionniers de la mission protestante française devaient faire, et qui prenait cinq ou six mois et plus parfois, pour franchir en wagon à bœufs

les 2.300 kilomètres qui séparent le Basutoland du pays des Barotsi? (1)



PLAN DES CHUTES DU ZAMBÈZE

1. Ile de Livingstone. — 2. La pointe dangereuse. — 3. La chaudière bouillante. 4. La forêt pluvieuse. — 5. Le pont du chemin de fer.

Comment parler des chutes Victoria, ou plutôt de la *fumée tonnante,* traduction du nom sessouto *mosi-oa-tunya?*

Du reste Livingstone, qui, le premier, les visita le 14 no-

(1) Il y a exactement 2.614 kilomètres de la ville du Cap aux chutes Victoria.



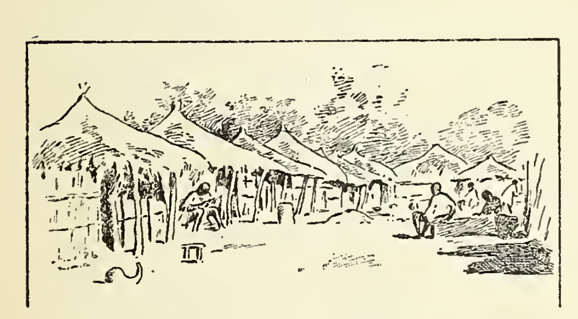
PEINTURE DE BUSHMEN DANS UNE CAVERNE, A HOLSTEIN, PRÈS SMITHFIELD (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

vembre 1855, déclare, dans son journal, « qu'elles sont d'une beauté indicible, qui dépasse tout ce qu'on peut se figurer (1) ».



EN VISITE AUX CHUTES

Le Zambèze, large ici de près de 1 200 mètres, parsemé d'îlots et orné de tous côtés d'une splendide végétation, tombe tout à coup dans un gouffre profond de 120 mètres environ et vient, bouillonnant, écumant, se précipiter dans une gorge large à peine d'une quarantaine de mètres, spectacle inoubliable qui attire et épouvante tout à la fois. Grâce à des sentiers ménagés par l'administration du chemin de fer — précurseurs des tourniquets de l'avenir — on peut descendre au bord du fleuve, à travers une végétation des plus luxuriantes qui semble elle-même un rêve de splendeurs.



L'INTERNAT DES GARÇONS, DIRIGÉ PAR M. JALLA, A LIVINGSTONE

Par exemple, on est mouillé quand on se promène par là; aussi, si nos silhouettes offraient un certain pittoresque, je puis assurer, en toute humilité, que nous étions sûrement les mis-

(1) *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, de 1840 à 1856.*

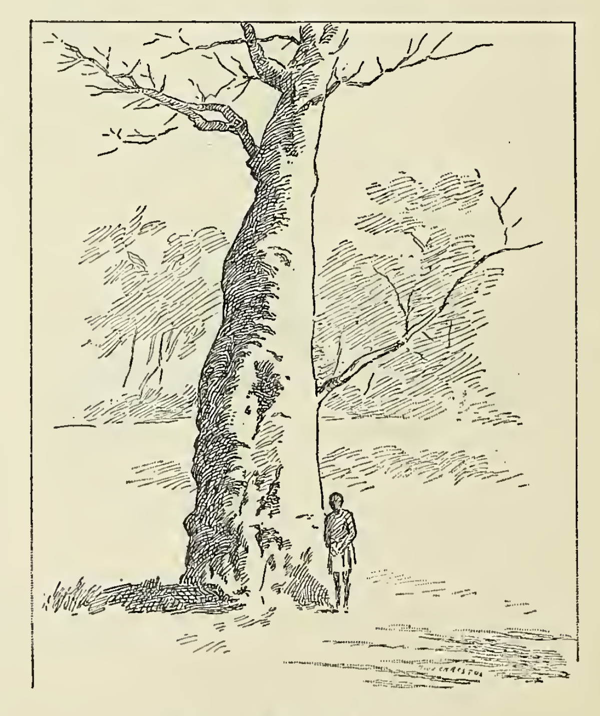
sionnaires les mieux trempés de la Société des missions évangéliques de Paris.

Le bruit des chutes s'entend très loin, à 15 ou 20 kilomètres, et la fumée qu'elles produisent se distingue également de fort loin.



LA STATION MISSIONNAIRE DE LIVINGSTONE

Nous admirâmes aussi le pont en fer inauguré en avril 1905, et qui est un chef-d'œuvre dans son genre : il s'élève à 128 mètres au-dessus du fleuve qu'il franchit d'un bond, et a près de 200 mètres de long; nous ne fûmes pas peu fiers d'apprendre qu'il a été élevé sous la direction d'un ingénieur français, M. G.-C. Imbault. C'est à l'occasion de l'inauguration de ce pont que fut publié un timbre-poste devenu rare et qui porte une vue des fameuses chutes.



UN BAOBAB PRÈS DES CHUTES

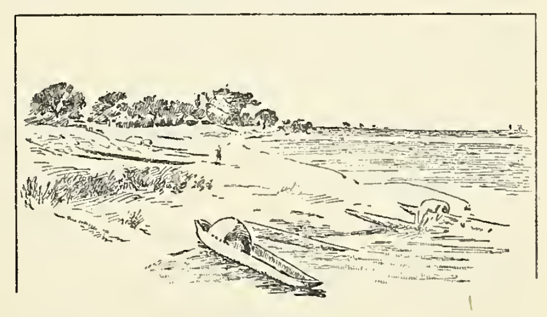
Grâce à un ami et collègue, M. L. Jalla, de la station missionnaire de Livingstone, qui m'avait facilité les choses, j'ai pu, au retour, passer quel-

ques jours près des chutes et les étudier un peu plus qu'on ne peut le faire à l'ordinaire.



LA CHAPELLE DE SÉSHÉKÉ

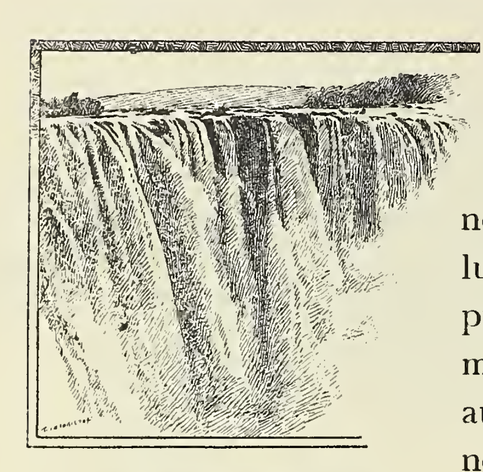
Par-là aussi il y a de nombreux baobabs, un arbre dont, pour une fois, je veux dire ce que je pense; grâce à son aspect fruste et rugueux, il a l'air d'appartenir à la famille des pachydermes, puis il semble être aussi un peu l'image des faiseurs d'embarras : « Attendez, a-t-il l'air de dire aux autres arbres, je vais vous montrer ce que c'est qu'un arbre », il met toute sa force dans un tronc colossal et tout de



LE ZAMBÈZE A SÉSHÉKÉ

suite s'arrête, n'ayant plus même de souffle pour avoir quelques fortes branches!

Reprenant notre voyage, nous arrivâmes bientôt à la station missionnaire de Livingstone, située à environ 12 kilomètres des chutes, nous y passâmes un dimanche exquis, tout était pour nous si nouveau, si étrange et si lumineux aussi. Les premières impressions ressenties là, dans cette modeste chapelle bâtie en torchis, au bord du grand fleuve, sont pour nous inoubliables.



UN APERÇU DE LA CASCADE DE MOSI-OA-TUNYA

Six jours après, nous étions à Séshéké, heureux de nous rencontrer avec nos collègues de la mission du Zambèze, réunis en conférence.

Nous pûmes passer là une dizaine de jours absolument délicieux; cette station est la plus belle de la mission, m'assurait-on, grâce à sa situation près du fleuve, puis elle est ornée de superbes arbres du pays, sans compter les citronniers, bananiers, papayers, etc., plantés par les missionnaires.

Je revis, à Séshéké, un membre de l'église d'Hermon, qui est sous-maître à l'école : Aarone Ntjelepa s'était offert pour aller travailler dans la mission du Zambèze, à la suite d'un voyage que je fis à East-London, en 1894, dans le sud-est de la colonie du Cap, avec plusieurs des évangélistes et instituteurs de mon église, et qui s'était dit, à la vue de la mer : « Comment, les missionnaires ne craignent pas de voyager sur cette eau, et moi

j'aurais peur d'aller au Zambèze, alors qu'il ne s'agit que de marcher par terre! »

Le village indigène est assez important, surtout grâce à la présence du prince Litia, le fils aîné du roi Lewanika.

Litia fut très aimable pour nous, il nous offrit une boisson du nom de *ilia*, faite avec du maïs et du miel, d'un goût plutôt bizarre et qu'on nous apporta sur un plateau et dans des tasses avec soucoupes.

Outre sa machine à coudre, il nous montra celle à écrire (!) dont il se sert avec facilité; puis sa bicyclette et un gros album de photographies prises par lui; enfin, pour mettre le comble à son amabilité, il nous photographia en groupe.

A mon tour, je fis un croquis de lui, ce qui lui causa un étonnement profond, car il n'avait jamais vu dessiner.

Malheureusement, il n'est plus membre de l'Église, son caractère moral n'étant pas à la hauteur de son intelligence, ce qui est le cas de bien d'autres noirs et de pas mal de blancs.

La cousine de Litia, la princesse ou *Mokouae* de Séshéké, nous invita aussi à un goûter où figurait de l'hippopotame — un vrai régal sentant le suif à plein nez — et une bonne tasse de thé, de sorte que celui-ci aida à faire passer celui-là.

Une remarque que l'on fait sans grand effort, c'est que les chefs zambéziens sont d'esprit beaucoup plus délié que les sujets; cela s'explique, car ceux-ci, affranchis d'hier, ont été, pendant bien longtemps, subjugués et déprimés par un dur esclavage.

Pendant ce court voyage, nous avons pu entrevoir combien

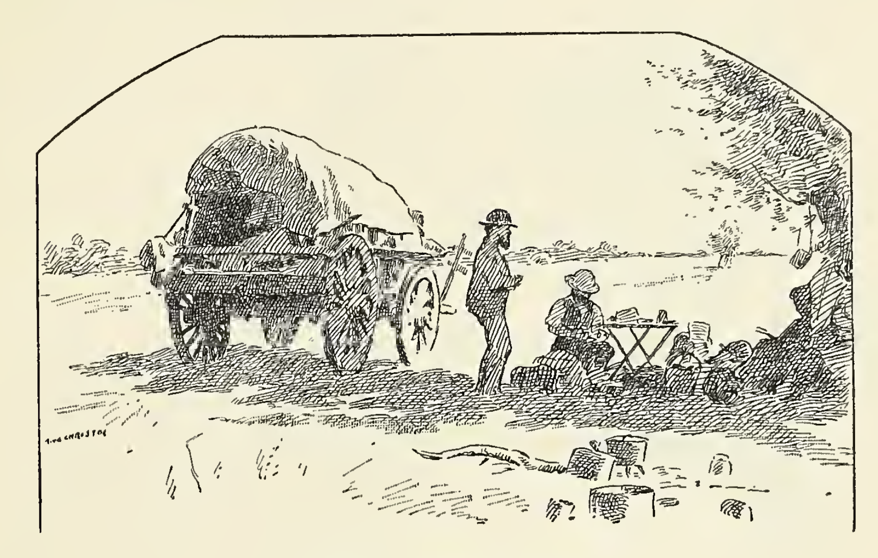


PENDANT L'INONDATION ANNUELLE

les Barotsi ont fait de progrès — il est sûr qu'on en verra de plus grands — mais on peut quand même dire que les Zambéziens sauvages, superstitieux et cruels, que voyait M. F. Coillard, le vénéré fondateur de la mission zambézienne, en 1885, ont subi l'influence de l'Évangile, bien plus peut-être que ne le croient leurs vaillants missionnaires.

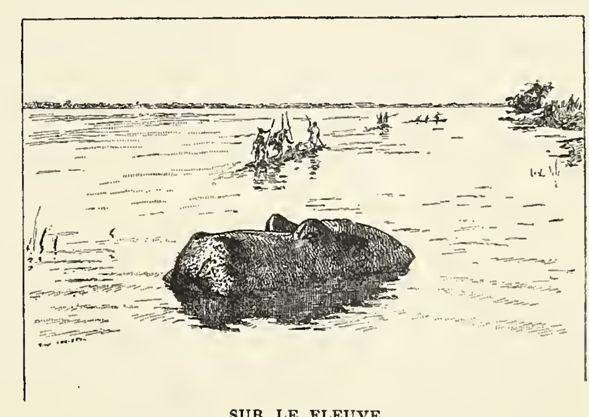
Puis l'abolition de l'esclavage, proclamée le 16 juillet 1906, servira aussi certainement, après un temps de crise, la cause de la mission.

Je n'ai pas le moindre épisode émotionnant à raconter, pas même un petit incident à faire valoir.



DANS LA PLAINE DE MAPANTA

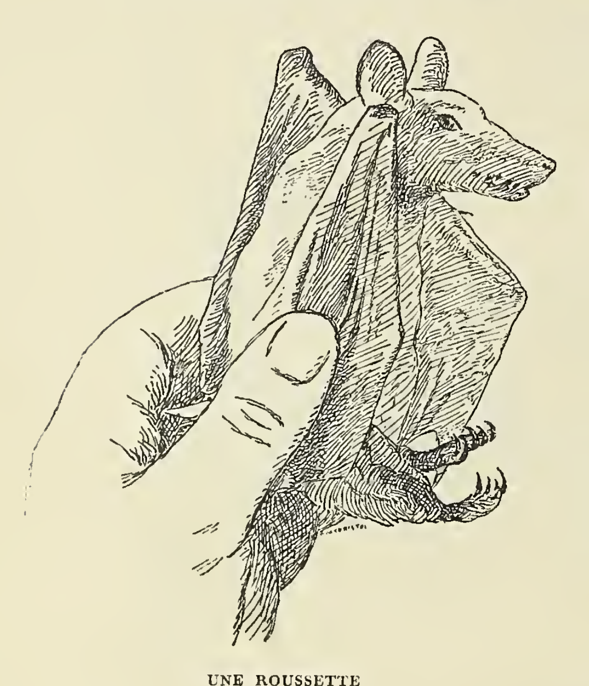
Les hippopotames se montrèrent fort peu lorsque nous étions sur le fleuve, — une marque de tact de leur part qui nous fit grand plaisir; nous les entendîmes entre Séshéké et Mambova, notre curiosité n'en demandait pas plus.



SUR LE FLEUVE

Les lions suivirent ce bel exemple et se contentèrent de se faire entendre la nuit, alors que nous campions près d'un petit feu lors de notre trajet en wagon à bœufs, dans la plaine de Mapanta, entre Livingstone et Mambova. Cependant, j'ai

pu bien remarquer que la différence est grande entre les entendre en plein air ou dans une ménagerie!


UNE ROUSSETTE

Quant aux crocodiles, qui abondent et surabondent dans le fleuve, nous en avons vu de loin, et cela était suffisant, Dieu merci!

En revanche nous avons été dévorés par les moustiques, ce qui est déjà quelque chose, et fatigués par leur énervante cantilène évocatrice de la fièvre.

Je puis au moins présenter aux amateurs l'étrange chauve-souris que mon gendre, le missionnaire Victor Ellenberger, m'apporta un soir. Cette roussette ou renard volant — *Epomophorus Gambiensis* — est un échantillon des curiosités d'histoire naturelle que les collectionneurs pourraient aisément réunir dans cette partie de l'Afrique.


MOIAMBANG
UN DE NOS PAGAYEURS

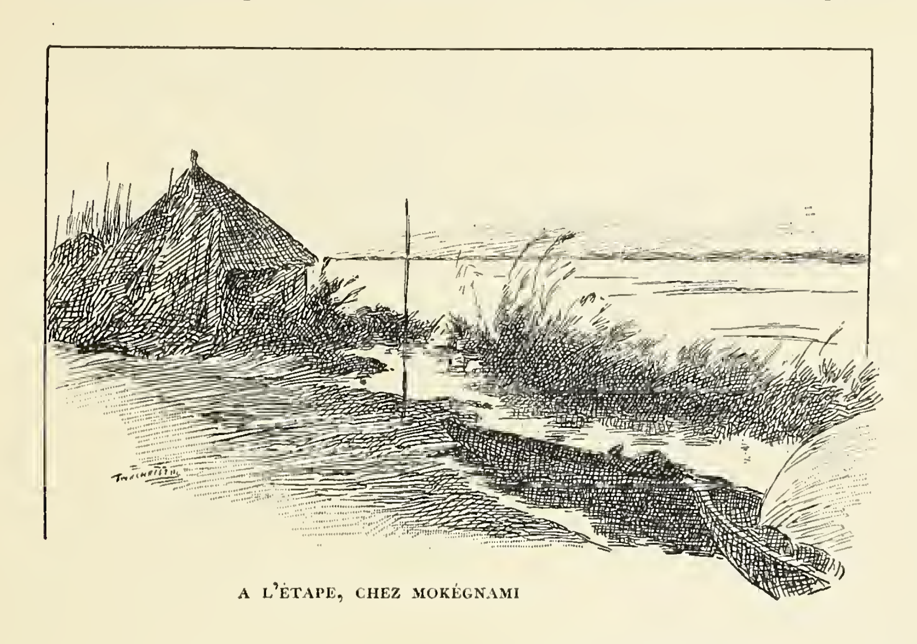
En terminant, je résume mon voyage en disant que j'ai été en tout environ deux cents heures en chemin de fer, sept jours en wagon à bœufs, deux jours et demi en pirogue et vingt-quatre heures en voiture!

Mais il me reste un profond sentiment de reconnaissance et de louanges pour les merveilles qu'il m'a



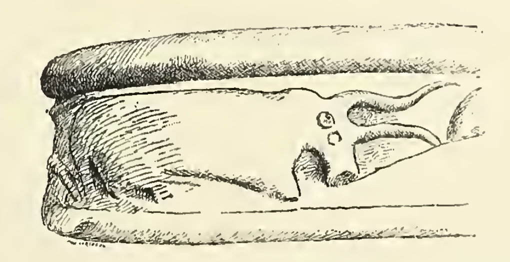
PEINTURE DE LA FERME DE MORIJA, PRÈS DONDON (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)

été donné de voir : les chutes de Mosi-oa-tunya : une merveille de la création; le pont du Zambèze, une merveille du génie de



A L'ÉTAPE, CHEZ MOKÉGNAMI

l'homme; et la mission chez les Barotsi, une merveille de l'amour chrétien uni à l'amour ineffable de Jésus, le Sauveur, mort pour le salut de tous!

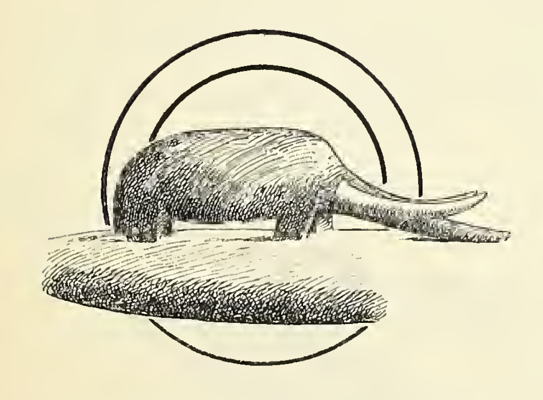


SCULPTURE PROVENANT DE ZIMBABIÉ (Musée de Bulawayo)



..... vous êtes donc sensibles à la beauté. Or, je viens vous révéler la beauté cachée.
Et il leur enseigna l'Évangile.

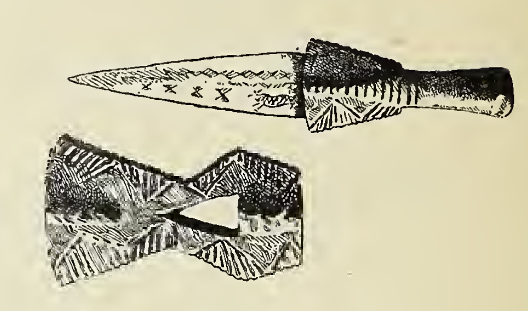
(A. France, *L'Ile des Pingouins.*)



On a fait des livres sur l'art chez les Arabes, les Chinois, les Indous, etc., on pourrait au moins écrire un chapitre sur l'art chez les habitants des bords du Zambèze, et l'on serait étonné de tout ce qu'il pourrait contenir de curieux et d'original.

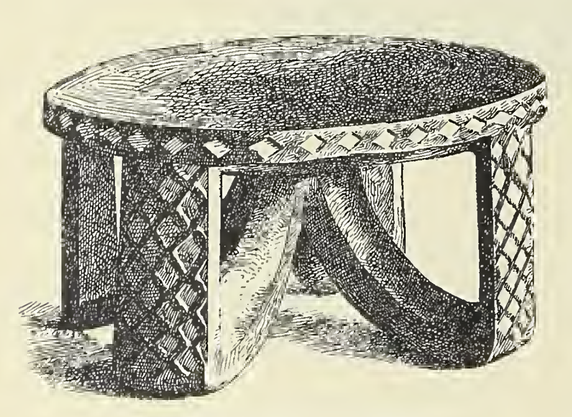
De toutes les races qui peuplent le Sud africain, celle qui semble la plus douée, au moins sous le rapport artistique, c'est celle des Barotsi, parmi lesquels nous comprenons : les

Ma-Totela, les Ba-Toka, les Ma-Soubiya et les Ma-Chikoloumboué, etc., qui habitent la même région.

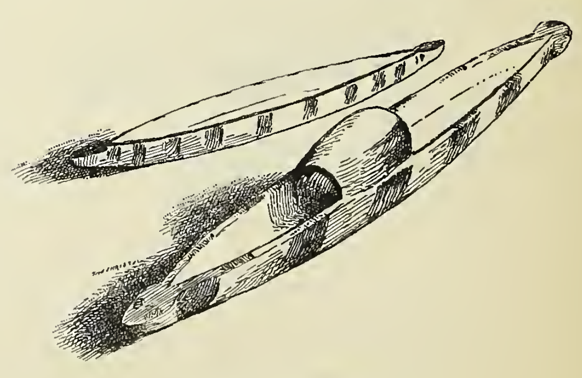

COUTEAU ET SA GAINE

Dans un sens, ces indigènes se rapprochent un peu — nous disons un peu — des Japonais, qui ornent tout ce qui leur sert et font un bibelot artistique de l'objet le plus banal.

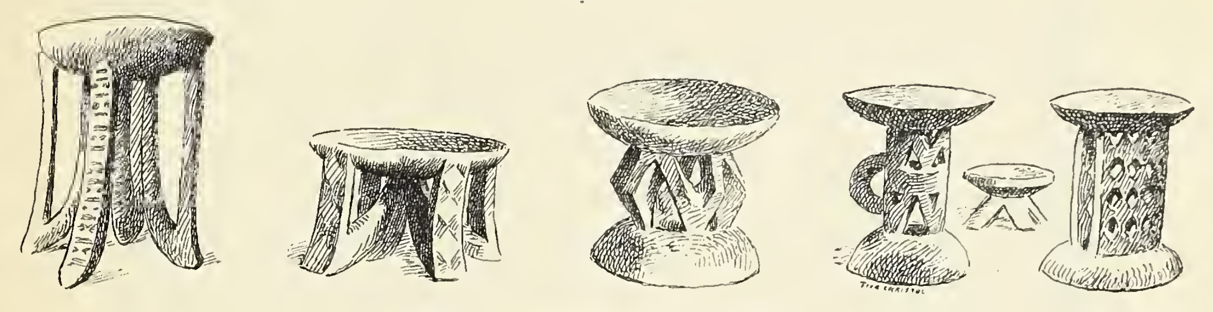
Les Zambéziens sont fort loin d'être aussi civilisés, d'avoir l'esprit éveillé et le génie de ceux-ci, cela est entendu; ils ne sont pas Japonais, mais tout simplement des nègres de « l'Afrique centrale du Sud », encore bien arriérés et ignares, ce que, malgré certains progrès dus à l'œuvre missionnaire, nous avons pu surabondamment constater, dans le récent voyage que nous venons de faire dans leurs parages.


SEPORA, TABOURET ZAMBÉZIEN

Par exemple, la pirogue, qui leur est aussi indispensable que le cheval pour l'Arabe et le renne pour le Lapon, et qu'on peut comparer à l'admirable *kayak* ou périssoire des Esquimaux, sera ornée de lignes géo-

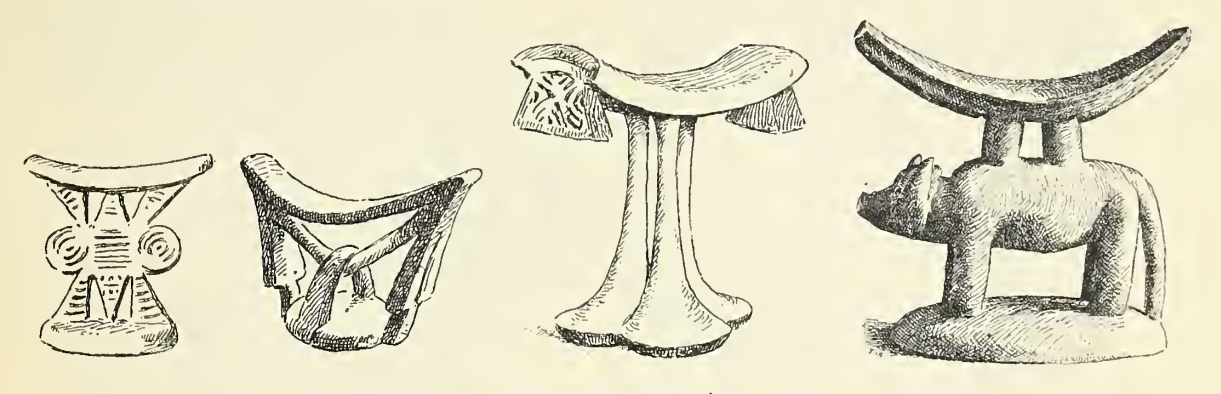

MODÈLES DE PIROGUES

métriques comme les modèles ci-dessus; la rame elle-même et jusqu'à l'épuisette seront très souvent les sujets de motifs d'ornements plus ou moins importants.



DIPORA, TABOURETS EN BOIS SCULPTÉ

Les *dipora* ou tabourets, qui, chez les Bassouto, ne prêtent nullement à la décoration, quelques morceaux de bois et de cordelettes suffisant pour les fabriquer, sont pour les Barotsi,



MESAMO, OREILLERS ZAMBÉZIENS

qui n'aiment pas s'asseoir par terre, les prétextes de combinaisons infinies souvent très heureuses.

On peut faire la même observation pour les *mesamo*, ou oreillers en bois sculpté, qui parfois sont d'une régularité et d'une élégance rares.

D'autres tailleurs en bois produiront des animaux d'une finesse et d'une distinction qui surprennent. Il est certain que bon nombre de ces œuvres se rattachent le plus souvent au principe cher à l'école de l'art pour l'art, car le Zambézien, qui met sur un couvercle de plat un éléphant ou un hippopotame, a pour premier désir de représenter le mieux possible les pachydermes royaux de son pays, sans se soucier beaucoup de la question de l'art appliqué à l'industrie ; de même pour cet autre qui façonne un crocodile, qui taille des canards sur le manche d'une cuiller, ou qui place des tortues sur le sommet d'un pot. Entre parenthèses, ajoutons que les pots en bois sont très divers, souvent très artistiques dans leurs moindres détails, et comme chez les anciens Grecs de noms fort différents, correspondant à leurs destinées particulières, et cela n'est pas une des parties les moins intéressantes de l'imagination si ingénieuse et si riche des Zambéziens.

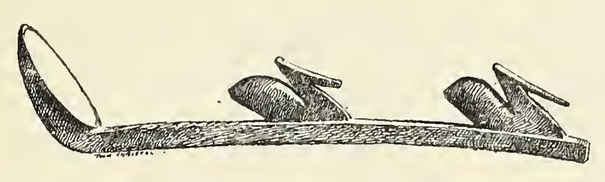
CUILLÈRE
FAITE PAR UN ZAMBÉZIEN

Le célèbre missionnaire Livingstone avait observé que les enfants même s'ingéniaient



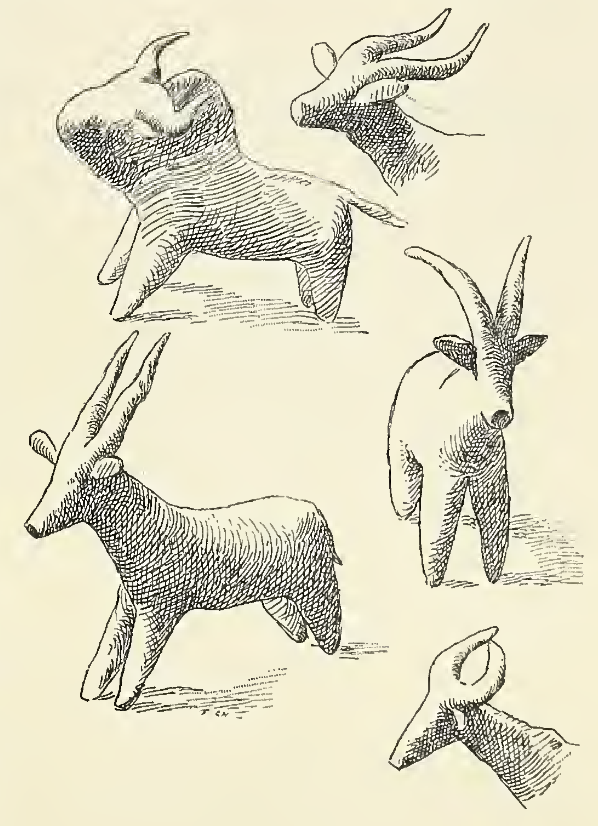
POT EN BOIS SCULPTÉ

à faire en terre glaise toutes sortes de représentations d'animaux, bien supérieures à ce que font les gamins bassouto, qui s'en tiennent le plus souvent à des types conventionnels représentant le bœuf et le cheval.



CUILLÈRE FAITE PAR UN ZAMBÉZIEN

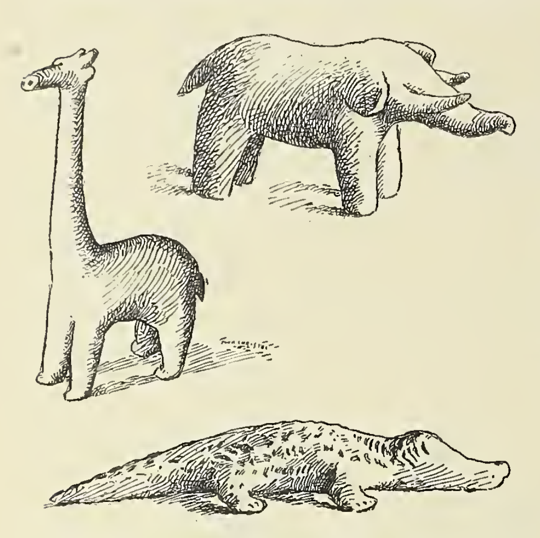
Rien que la manière dont les jeunes Barotsi reproduisent les cornes des différentes antilopes de la contrée, montre une remarquable faculté d'observation et un don d'imitation pas du tout ordinaires.



FIGURES EN TERRE GLAISE

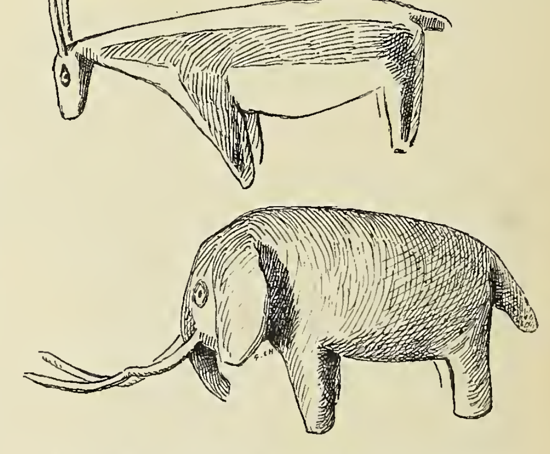
Les mêmes font aussi de délicates figurines, témoignant d'une grande habileté et d'un sens artistique unique dans tout le Sud africain. Ces essais ne sont pas parfaits, cela va sans dire — rien ne l'est ici-bas — par exemple, cette girafe ressemble plutôt à un lama, animal inconnu en Afrique; mais est-ce que beaucoup de jeunes gens en France, voire même en Suisse, pourraient sans préparation réussir aussi

bien un éléphant ou le *moyabatho* « le mangeur d'hommes », la terreur des riverains du grand fleuve?



FIGURINES EN TERRE GLAISE
FAITES PAR DEUX BAROTSI : MOANZA ET IMAKOMBIM

Quant au cheval qui surmonte le peigne que nous donnons plus loin, il est de date récente, car le cheval était inconnu avant l'arrivée des blancs dans le pays. Le naïf sculpteur en bois avait été frappé par des détails qui lui avaient semblé bien étranges, et il n'a pas craint de les souligner, tels que la crinière et la queue, sans oublier le chapeau du cavalier, qui, lui encore, était un article bien nouveau.



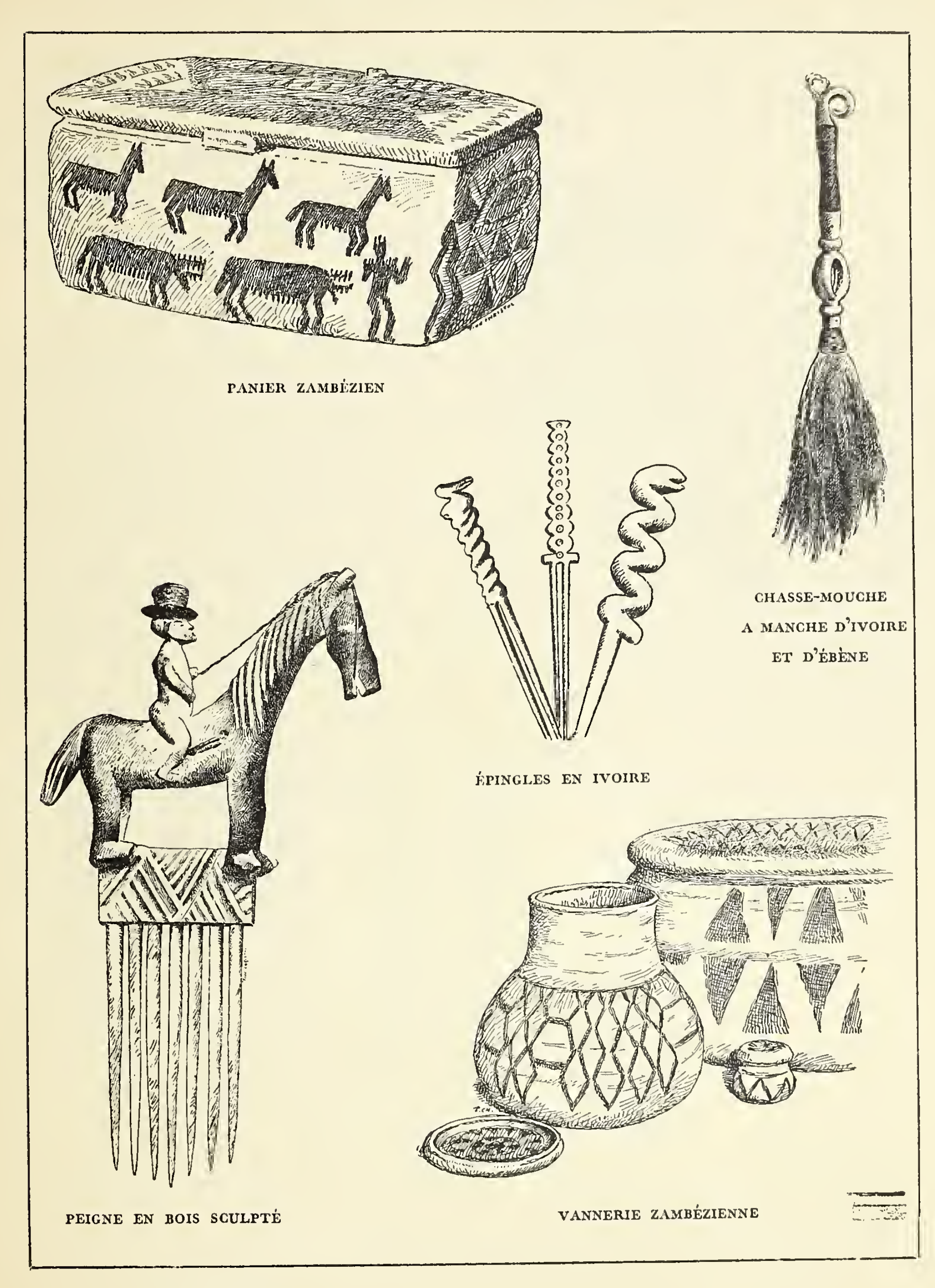
ANIMAUX SCULPTÉS EN BOIS PAR DES ZAMBÉZIENS
(Musée de Prétoria)

Les Zambéziens, surtout les Ba-Toka, travaillent le fer avec une grande facilité, ils fabriquent des couteaux, des clochettes, des alènes d'une ténuité extrême, des clous et des sagaies de tous genres et de toutes dimensions.

L'ivoire, comme nous l'avons pu voir par l'épingle à cheveux ornée d'éléphants déjà montrée plus haut, est taillé avec soin et avec goût, les bracelets et épingles, des bagues même, deviennent vite des objets d'art, tel



PEINTURE PROVENANT DE APPLEDORN ET TINFONTEIN (ÉTAT LIBRE D'ORANGE)



PANIER ZAMBÉZIEN

CHASSE-MOUCHE A MANCHE D'IVOIRE ET D'ÉBÈNE

ÉPINGLES EN IVOIRE

PEIGNE EN BOIS SCULPTÉ

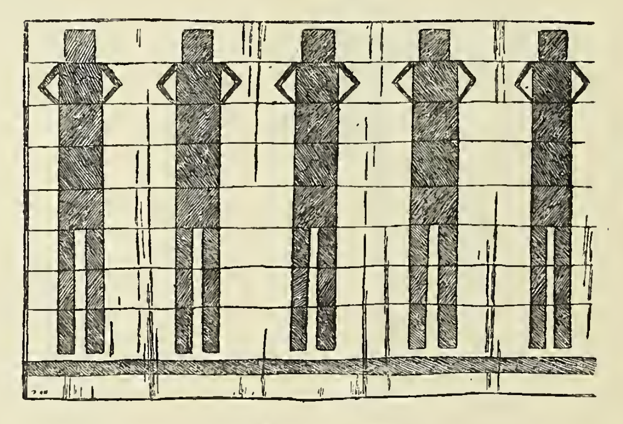
VANNERIE ZAMBÉZIENNE

le beau chasse-mouches en ivoire et ébène que le roi Lewanika donna à un de nos amis.



LE PIANO DES BAROTSI « KAMGOBIO »

Enfin, dans l'art du vannier, déjà pratiqué chez les Bassouto et les Magwamba, les Barotsi sont passés maîtres, certaines de leurs corbeilles aussi, très diverses d'usages et de formes, sont des œuvres de premier ordre; parfois le travail est si serré qu'on peut y conserver du lait et de la bière indigène; les corbeilles et paniers, faits avec la racine d'un arbuste (1) ainsi que les nattes tressées avec du papyrus ou du roseau sont fréquemment ornés de figures ou de dessins géométriques d'un imprévu souvent très réussi et qui semble dire que le fin vannier se jouait des difficultés.



NATTE DU ZAMBÈZE

Quant aux instruments de musique, ils sont bien supérieurs à ceux des autres

(1) Alf. Bertrand, *Au pays des Ba-Rotsi.* 1898.

tribus du sud de l'Afrique, depuis le *Kamgobio* que certains amateurs ont toujours en mains, jusqu'aux grands tambours de guerre qu'on ne frappe que pour les appels aux armes, et qui dénotent un esprit des plus inventifs tout en étant peut-être les restes d'une civilisation passée.

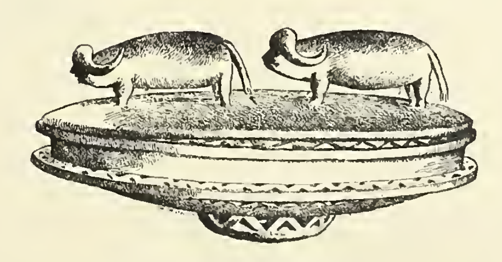


ENFANT MISSIONNAIRE, ET GRANDES POUPÉES EN BOIS FAITES PAR DES ZAMBÉZIENS

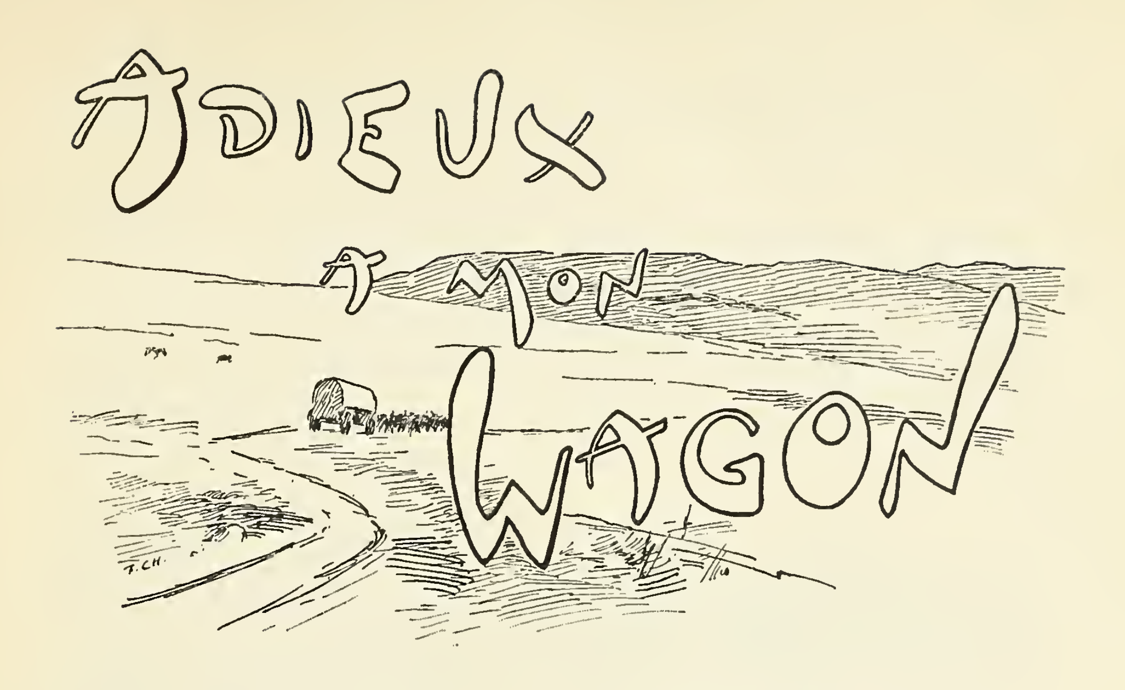
Les habitations, surtout celles des chefs principaux, sont remarquables; celles des princes de Séshéké, que nous avons pu visiter, ont vraiment grand air avec leurs vérandas soutenues par des colonnes de bois et la belle et spacieuse cour de roseaux qui les entoure.

Tout ceci nous montre bien que, selon que l'a dit un savant (1), « l'intelligence des sauvages est au fond de même essence que la nôtre, et leurs aptitudes identiques aux nôtres ».

(1) Alfred Fouillée, *Le Caractère des races humaines.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1884.)



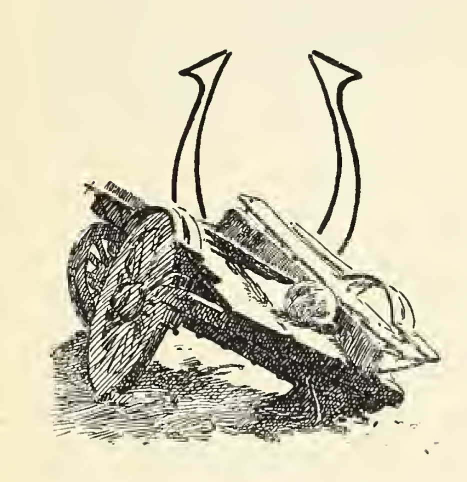
PLAT EN BOIS SCULPTÉ



« Rien n'est petit ni vulgaire où le cœur a passé. »

Ed. PAILLERON.

Hermon, novembre.



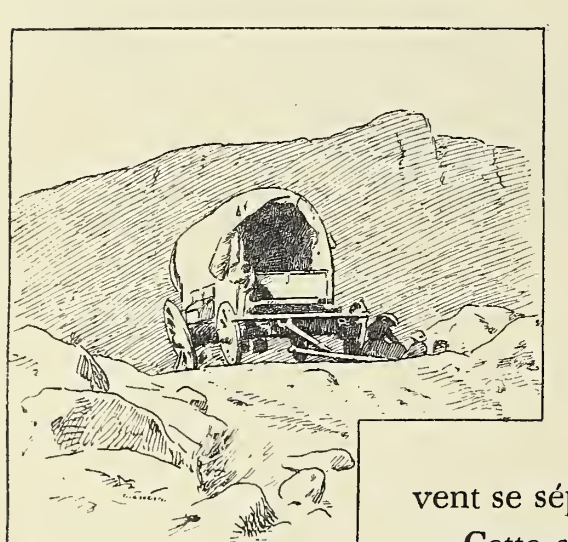
N écrivain du dix-huitième siècle a laissé quelques pages touchantes sur sa vieille robe de chambre qui, après de longs services, devait, à son grand chagrin, avoir une remplaçante.

Un poète de notre temps dédia de ses plus beaux vers à sa maison, dont les circonstances l'obligèrent à se séparer.

Enfin l'aimable Tœpfer, l'auteur si connu des *Nouvelles genevoises*, a écrit un très joli chapitre sur un de ses plus vieux amis : son bâton d'encre de Chine.

J'éprouve aussi un peu le même sentiment et tiens à dire quelque chose de notre wagon à bœufs, qui vient de disparaître derrière la colline.

Nous avons dû nous séparer, après quinze ans d'intimité : mais voilà la vie, quand les meilleurs serviteurs deviennent vieux, ils sont obligés de prendre leur retraite, à moins qu'on ne la leur impose, ce qui a été le cas pour notre lourd wagon, qui nous a si souvent et si fort cahotés sur les abominables routes du pays des Bassouto et environs, et qu'en revanche nous avions si souvent graissé, repeint et fait réparer. Mais, cela est convenu, il n'y a pas ici-bas de si vieux amis qui ne doivent se séparer un jour.



AU DÉTELAGE

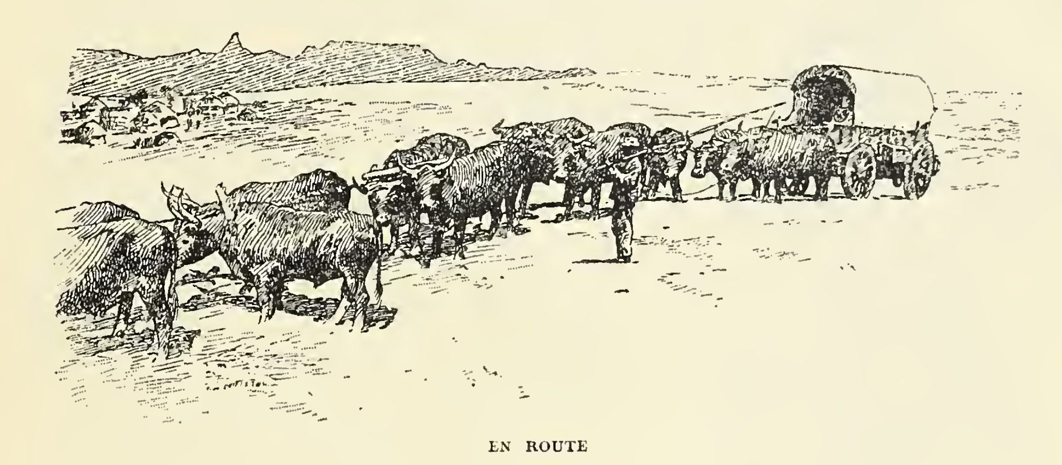
Cette séparation qui s'imposait — car les fréquentes réparations de notre véhicule devenaient par trop dispendieuses — a donc eu lieu aujourd'hui, et c'est un habitant d'une partie éloignée du district, un Morolong, nommé *Selematsela,* — un nom compliqué et peu flatteur qui veut dire : « Celui qui bavarde au lieu de labourer », et qui renferme un bon conseil : « Ne labourez pas le chemin », — qui est venu le chercher suivant nos conventions : en échange de deux bons bœufs.

J'ai laissé partir ce vieux serviteur de la mission, qui a si

bien gagné ses invalides, mais avec une émotion justifiée par ses longs et constants services.

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Ces vers de Lamartine peuvent s'appliquer à toutes sortes de choses et, par conséquent, au wagon sud-africain, d'autant plus qu'on finit par s'y attacher plus qu'on ne pense.



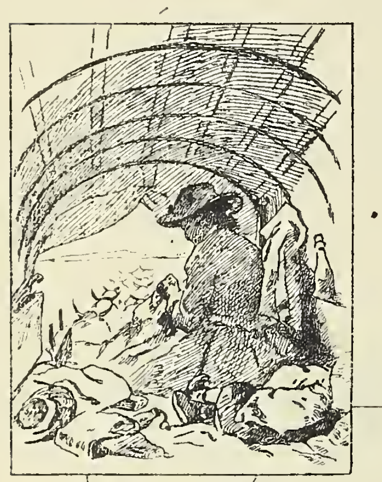
EN ROUTE

Il y a une vingtaine d'années que j'ai vu le nôtre pour la première fois; c'était au nord du Lessouto; une de ses roues venait de se casser, au grand embarras de M. M... qui voyageait avec sa famille et qui, à grand'peine, put le faire réparer tant bien que mal, et continuer sa route; mais je ne me doutais pas, en faisant alors mon croquis ci-contre, que ce piteux véhicule, que je voyais si mélancoliquement immobilisé sur la route, nous servirait d'arche de Noé pendant de longues années.

Ce wagon aurait certainement une histoire intéressante à raconter s'il pouvait le faire.

Aussi, pendant que j'ai la plume à la main, je vais essayer de lui servir de secrétaire.

Il fut acheté neuf pour un de nos plus anciens collègues, M. L. Cochet, vers 1874, à Lovedale, la grande institution missionnaire écossaise, située dans le sud de la colonie du Cap et où l'on forme des instituteurs et aussi des menuisiers, des forgerons, des charrons, puis encore des imprimeurs et relieurs. Son premier voyage fut assez difficile — l'émotion d'un premier début — et dura plusieurs semaines, malgré les efforts des douze ou quatorze bœufs qui le remorquaient, car il n'y avait pas de ligne de chemin de fer, dans les abords du pays des Bassouto, comme maintenant.





EN VOYAGE

M. Cochet mourut en 1876, et son wagon passa à M. Marzolff, avec lequel il eut beaucoup à voyager du nord au sud du pays, si bien qu'après quelques années, M. Marzolff ayant pu avoir, après l'incident mentionné plus haut, un autre véhicule neuf, on le fit retaper — pas le collègue, mais le wagon — et M. Weitzéker, nouvellement arrivé au pays, en devint le propriétaire momentané. Mais, après plusieurs accidents, cette voiture fut alors mise au rancart, avec une réputation tout à fait déplorable.

Enfin, lorsque, à notre tour, nous eûmes besoin d'un véhicule,

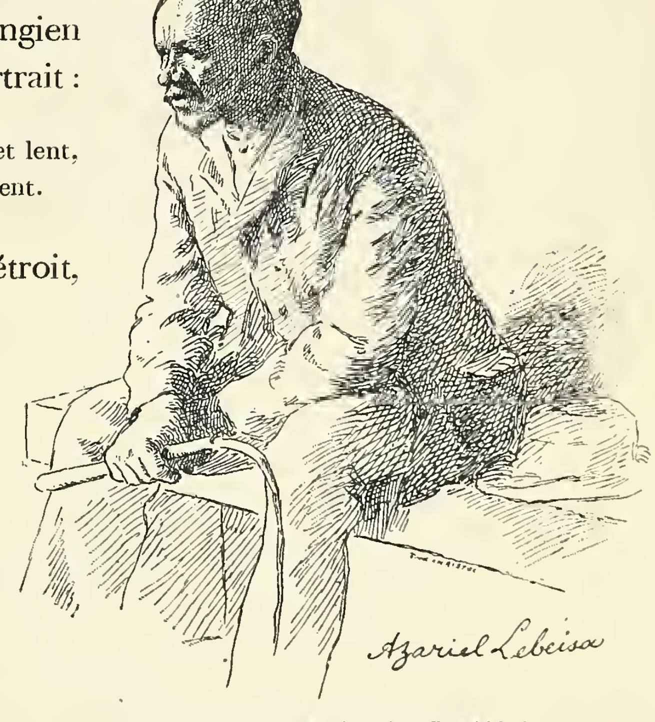
à la fin de 1885, il nous fut offert, et je me hâte d'ajouter qu'avec une tente neuve et une couche de peinture, on arriva à lui donner un air très présentable; cependant la couche de peinture ne s'étendait pas jusqu'à sa réputation.

Néanmoins, depuis lors, nous avons vécu ensemble, sans avoir le moindre motif de nous plaindre de lui et lui de nous, j'espère. Nous n'avons pas versé une seule fois, et si nos bœufs ont souvent senti le fouet, lui n'a jamais fait que le porter.

Que de voyages nous avons faits ensemble, à l'ombre sous sa tente, lisant, chantant ou dormant même, ressemblant quelque peu au roi aussi fainéant que mérovingien dont Boileau trace un court portrait :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

On y était bien un peu à l'étroit, surtout avec une précieuse bande d'enfants; mais quelle joie pour ceux-ci quand un de nos braves conducteurs, Moleko ou Azariel, plaçait dans la main d'un de nos fils le manche du fouet, mesurant bien 2 mètres et demi de long!

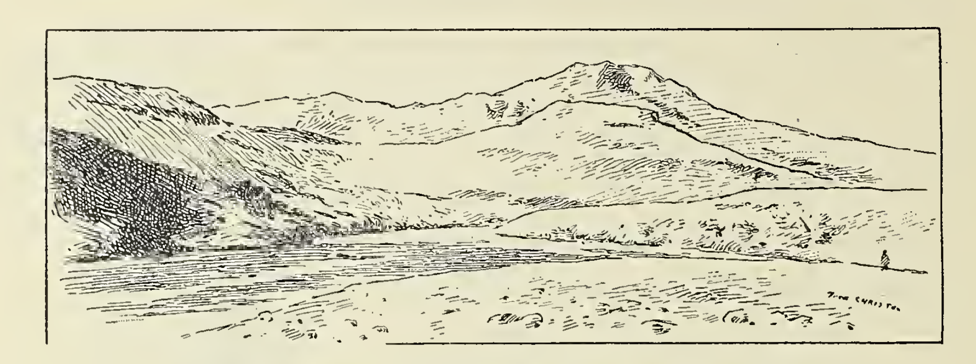


NOTRE ANCIEN CONDUCTEUR DE WAGONS
L'ÉVANGÉLISTE AZARIEL LEBEISA

D'abord, de très nombreuses fois, nous avons visité les annexes ou chapelles-écoles du district, et parcouru tout le Lessouto, car, pour le

missionnaire, le voyage de la vie se change souvent en une vie de voyage.

Nous dûmes, un jour, aller jusqu'à Bloemfontein, très



LE ROCHER DES SINGES ET LE FLEUVE ORANGE, PRÈS ALIWAL NORTH

modeste petite capitale de l'État libre d'Orange, alors peu connue dans l'histoire, tranquille sous ses eucalyptus et dans sa poussière, ignorante du chemin de fer et des mines d'or de son voisinage qu'elle connaît trop bien aujourd'hui. Nous avions à visiter le dentiste et à faire divers approvisionnements.

Nous allâmes aussi à Aliwal-North, au nord de la colonie du Cap, voir l'excellent Dr C. Daumas, le fils d'un pionnier de la mission du Lessouto ; et plusieurs fois à Smithfield, dans l'État libre d'Orange, pour visiter la petite église indigène, fondée et soutenue par le Dr Lautré.

Nos enfants aimaient ce wagon d'amour extrême, rien ne leur faisait autant de plaisir que quand on parlait de l'atteler; il était pour eux la quintessence de ce qu'il y avait de meilleur au sud de l'Afrique; et, à la station, lorsque la lourde machine n'avait pu être mise à l'abri, elle était leur perchoir préféré.

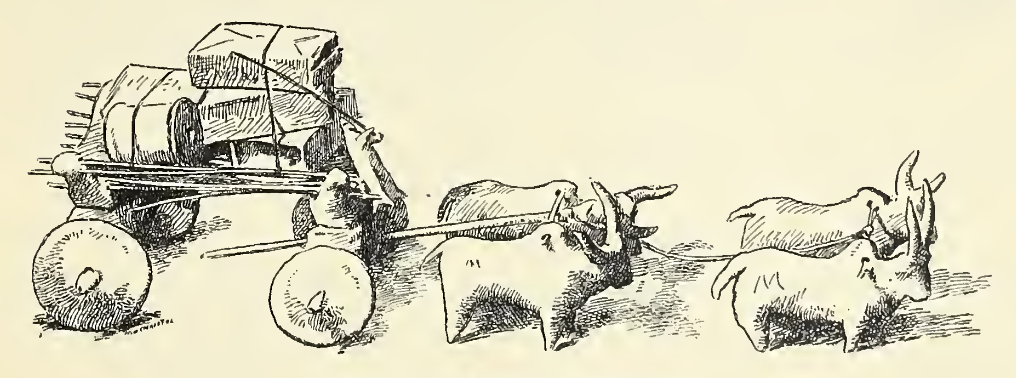
Devenus grands, il était pour eux, comme pour les enfants

indigènes, ce qu'ils cherchaient à reproduire le plus souvent et qui formait leur jouet idéal.

Nous, parents, étions beaucoup moins entichés de cet hôtel ambulant; nos premières expériences de voyage avaient absolument manqué de charmes : un mois et plus dans un véhicule plein de caisses, l'ignorance de la langue de nos conducteurs et un jeune homme de six mois, pas très bien portant, nous avaient fait très peu apprécier ce genre de locomotion.

Combien les roulottes coquettes aperçues dans le temps, lors de fêtes foraines en France, sont luxueuses avec leurs rideaux aux fenêtres, leurs jolis meubles, et la cage où un serin gazouille de son mieux, à côté de nos grosses guimbardes sud-africaines! Il est vrai qu'avec les rudes routes du Lessouto, les roulottes coquettes seraient vite en capilotade avec leurs meubles et leurs canaris.

Notre wagon nous laisse, somme toute, des souvenirs pré-



WAGON ET BŒUFS EN TERRE GLAISE

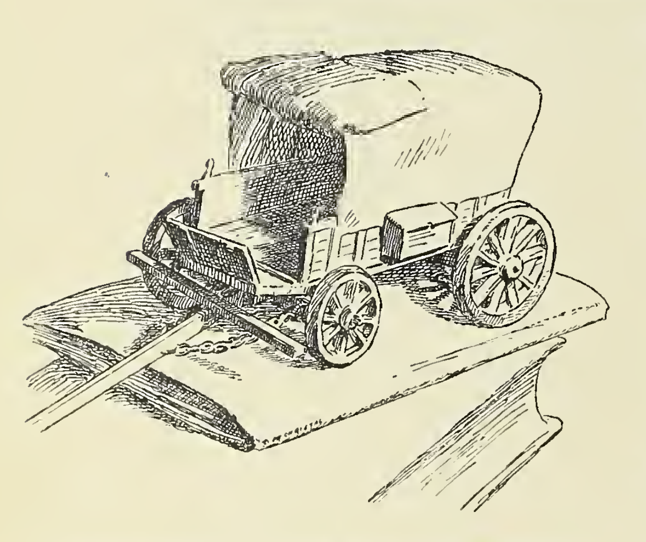
cieux; puis il a mieux terminé sa carrière qu'il ne l'avait commencée et cela vaut, après tout, bien mieux que l'inverse.

Que de belles heures de halte dans les champs il nous a

procurées ! Et ces réveils à l'aube, alors qu'on entendait au loin un coq répondre à un autre, pendant qu'on attelait, en trébuchant de sommeil, ne manquaient pas d'une certaine poésie.

Et ces repas, faits au grand air, où la bouilloire à café fournissait le principal des menus, ne manquaient pas de sel... ni de poivre, grâce à la poussière de la route.

Et ces visites aux annexes, avec arrêts dans des villages païens, et ces séances de lanterne magique, ayant pour écran la tente du wagon, méritent aussi d'être mentionnées avec reconnaissance.



MODÈLE DE WAGON FAIT PAR UN ENFANT MISSIONNAIRE

Il y aurait quantité de souvenirs à évoquer, au sujet de traversées de rivières, petits événements presque toujours agrémentés d'incidents fort pittoresques, peut-être, pour les spectateurs, mais fort peu régalants pour les voyageurs.

Que de complications, parfois, pour franchir à gué une rivière de quelques mètres de large, ou quand celle-ci, grossie par les pluies, ne devenait guéable qu'après des heures d'attente sur des rives boueuses et désertes, et qu'il ne nous restait plus comme seule distraction que de mettre une pierre au bord de la rivière et d'aller voir de temps à autre si l'eau avait baissé !

Mais dans combien d'occasions avons-nous été gardés de tout danger et préservés d'accident, et où nous n'avons pas

toujours fait comme la poule qui, disent les Malgaches, regarde à Dieu à chaque gorgée qu'elle boit.

Va, vieux wagon, va-t-en en paix chez *Ne-labourez-pas-le-chemin,* tu as bien rempli ta carrière, puissions-nous répondre aussi bien au but pour lequel le Divin maître nous fait cheminer ici-bas !

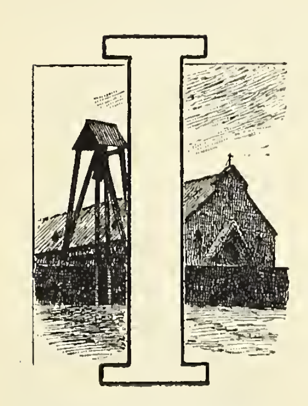


EN OBSERVATION



Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

J. du Bellay.

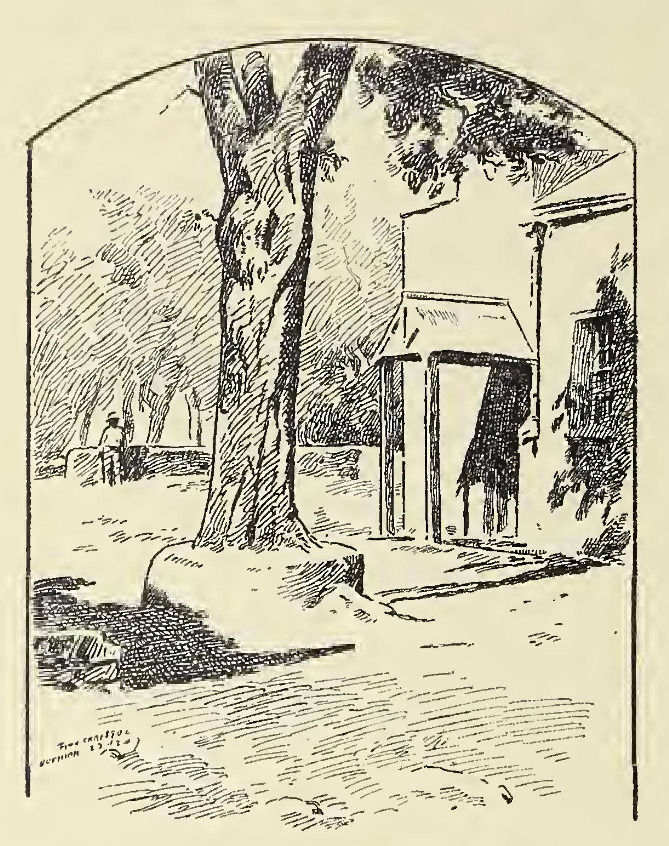


Hermon, janvier.

IL va y avoir vingt-six ans que nous sommes arrivés dans le pays des Bassouto, dans peu de semaines, il y aura juste vingt et un an que nous sommes à Hermon, et nous voilà sur le point de rentrer en France !... Ce long bail laisse en nous bien des sentiments divers...

Quel long chapitre nous pourrions écrire, et si je me mettais à ouvrir la boîte aux souvenirs, qui sait quand je la fermerais !

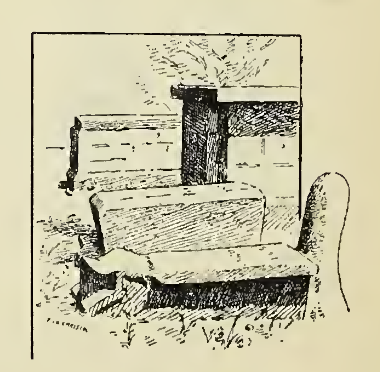
Aussi je vais me contenter de l'entr'ouvrir en ajoutant quelques croquis à de courtes notes.



DEVANT LA MAISON MISSIONNAIRE

Voici, par exemple, devant la maison, un gros acacia planté il y a plus de cinquante ans par M. H.-M. Dyke, le fondateur de la station; sur le banc de briques qui entoure cet arbre nous nous sommes bien souvent assis avec nos enfants autour de nous, il y a de cela bon nombre d'années.

Là-bas, derrière l'ancienne chapelle, non loin de la tombe du missionnaire S. Rolland, un des pionniers de notre mission, il y a celle de notre fillette née et partie en 1888.



TOMBES A HERMON

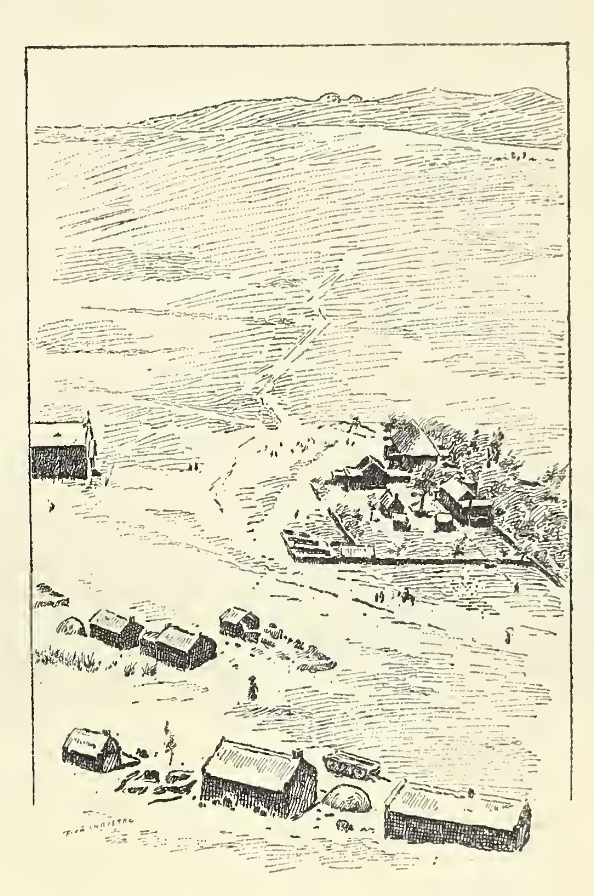
Mais que d'autres souvenirs nous unissent à beaucoup de nos paroissiens, auxquels l'annonce de notre départ a été vraiment un coup frappé à leur cœur.

Combien d'entre ceux qui nous entou-



PEINTURE DANS UNE CAVERNE PRÈS HERMON (PAYS DES BASSOUTO)

rent ont suivi, dans le temps, l'école de la station ou la classe des catéchumènes, puis ont été reçus par nous dans l'église, sans compter que l'autre jour j'ai eu à bénir l'union d'un trois cent soixante-sixième mariage!



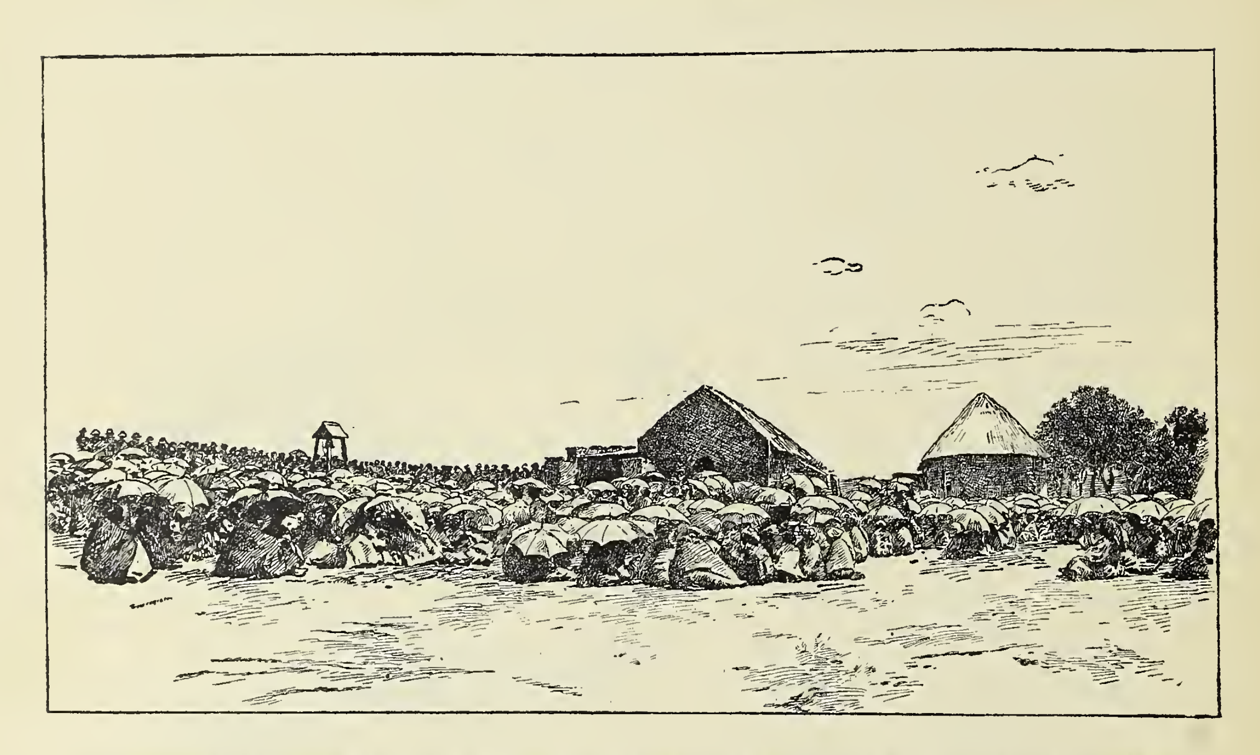
HERMON, VUE A VOL D'OISEAU

Inutile de dire que nous avons eu l'occasion de conseiller, d'aider, de reprendre aussi, voire même de médicamenter beaucoup de ceux que nous avons eus sur notre chemin; depuis Krarebe que j'ai pu, grâce à Dieu, sauver d'un étouffement, jusqu'à Mokiri, que j'ai pu faire sortir de la prison de Wepener, ou à la brave vieille Thérésa Morebotsana, dont nous avons soigné les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Je ne veux pas oublier notre précieux Asa Senthebane, un vrai maître Jacques, car il est notre garçon d'écurie et d'étable, notre cocher, jardinier, savetier, vitrier, etc., un excellent bon à tout faire, et cela depuis au moins seize ans.

Cela nous sera un vrai chagrin de nous séparer de lui et de ses enfants, auxquels, par affection, il a donné les noms de nos enfants.

Presque tous les jours Absalome Mokhethi passe ici, c'est mon conseiller intime; il a la peau noire, c'est vrai, mais il y a bien longtemps que je ne m'en aperçois plus, car c'est le cœur qui fait les amis et non pas la couleur de la peau. Il a été l'ami de notre prédécesseur, le dévoué missionnaire H. Dieterlen, et

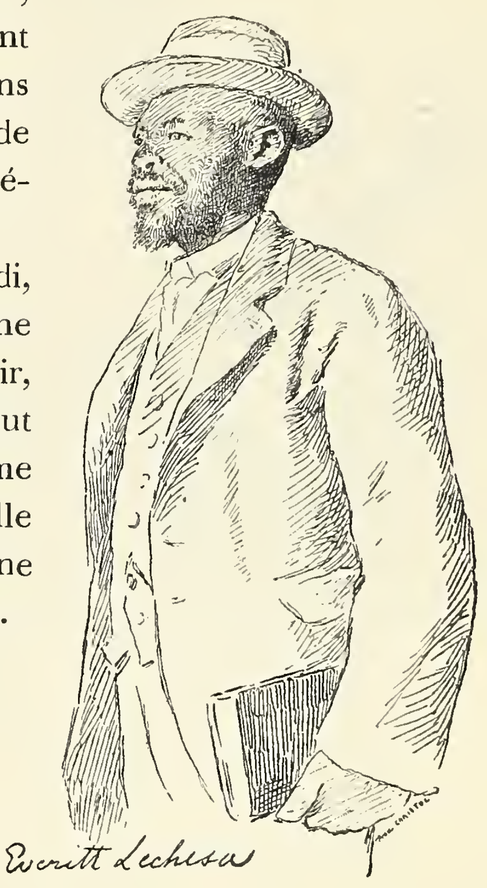


UNE ASSEMBLÉE RELIGIEUSE UN JOUR DE COMMUNION, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE FAITE PAR M. P. RAMSEYER

est le nôtre. En le voyant, j'ai souvent pensé à ce qui est dit du héros de *La Case de l'oncle Tom :* « Tout en lui respire une grande dignité naturelle, qui n'exclut pas une simplicité humble et confiante. » Je ne dois pas omettre le nom du pasteur indigène E. Léchésa qui nous remplaça lors de notre voyage de congé en France, il y a une bonne douzaine d'années, et dont

nous avons pu apprécier la nature distinguée, le zèle et la délicatesse de conscience.

Que d'autres noms d'amis je pourrais citer, dont plusieurs sont partis depuis longtemps pour la patrie éternelle. Que de traits pourraient aussi être mentionnés, montrant que les chrétiens noirs sont de la même famille que les chrétiens blancs, et certifiant bien cette parole de saint Jérôme « qu'on ne naît pas chrétien mais qu'on le devient ».



C'est, par exemple, la brave Mahadi, qui, lors d'une collecte faite dans une grande assemblée réunie en plein air, donna une pièce d'or ; le quêteur, tout étonné de la chose, vint vers moi, me conseillant d'aller lui demander si elle ne s'était pas trompée en donnant une pièce jaune au lieu d'une blanche.

Mahadi me répondit qu'elle avait été malade et n'avait rien pu donner à l'église depuis longtemps et qu'aujourd'hui elle avait voulu se rattraper.

Ou bien, c'est un homme de toute confiance, Asser, respecté de chacun, qui s'écriait dans une allocution : « Si je suis un croyant, c'est aux enseignements de ma mère que je le dois ! »

C'est aussi le pauvre vieux Khaba (celui qui brille) qui, malade, nous faisait du bien par sa sérénité et son calme devant

la mort qui approchait, en nous disant : « Mon affaire à moi, c'est d'attendre mon Maître qui va venir me chercher. »



RA-ORPEN, LE SONNEUR D'HERMON

Citons encore Motalane (herbe nouvelle) qui me raconta qu'un jour d'orage il vit son cheval frappé de la foudre et tomber mort à ses pieds, et qu'il se demanda où il serait s'il avait été frappé à la place de cet animal. Réflexion que Luther fit dans des circonstances analogues, en 1505, et qui décida de son avenir.

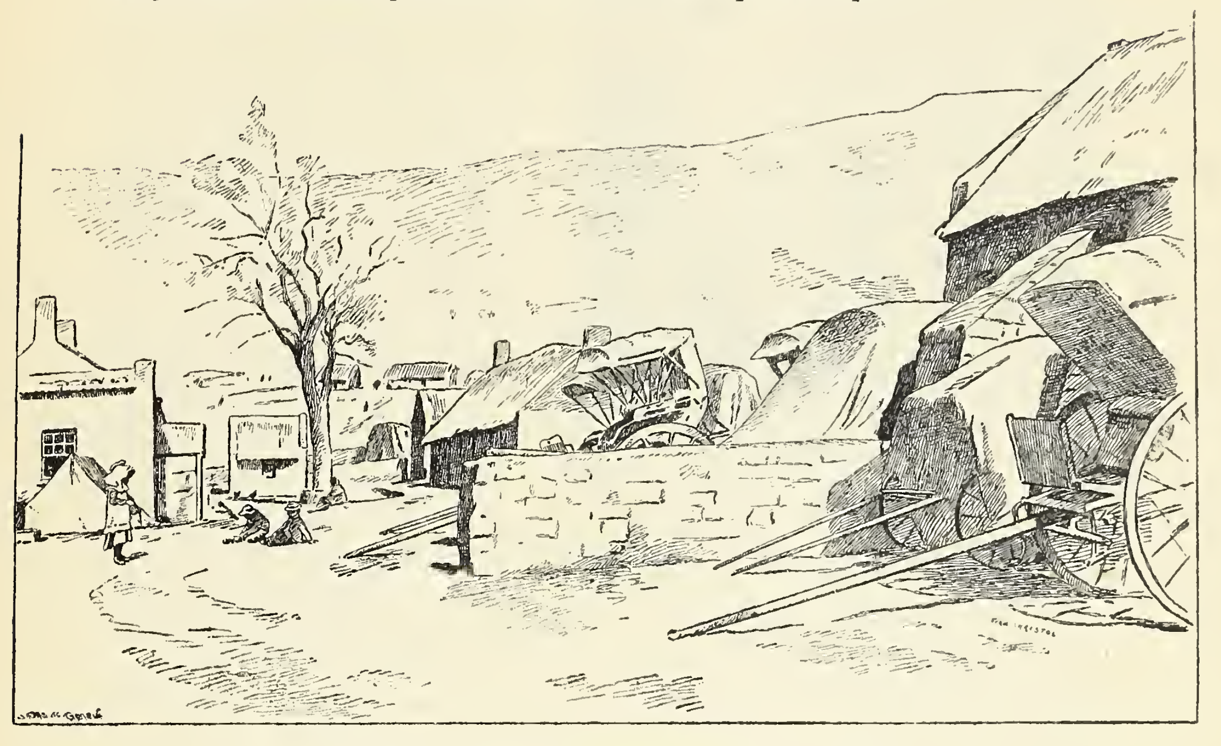
Il y aurait encore à parler du vieux Jacobo Ledimo, le doyen de nos parages, qui se souvient bien de l'époque où, avant l'arrivée des missionnaires, le cannibalisme était dans le pays ; Ra-Orpen, le sonneur en titre de la cloche, devrait encore être mentionné, mais il faut se borner...



NUAGE DE SAUTERELLES A HERMON

Ces longues années passées à Hermon ont été, cela va sans dire, composées avec des jours mêlés de plaisir et de peines, mêlés de pluie et de soleil, c'est-à-dire

de soucis et de joies traversés en commun, des temps de sécheresse très éprouvants, ou bien de pluies surabondantes avec ou sans grêle, ou encore marquées par de désastreuses visites de criquets ou de sauterelles, etc. A de sérieuses disettes s'ajoutaient aussi parfois des maladies épidémiques...



LA COUR DE LA STATION D'HERMON PENDANT LA GUERRE

Les souvenirs de la guerre anglo-boer, de 1899 à 1902, sont encore présents à nos esprits; ce sinistre temps avait fait de la station, par suite du voisinage de l'État libre d'Orange, une sorte de caravansérail des plus agités et de nos bâtiments un capharnaüm beaucoup trop pittoresque.

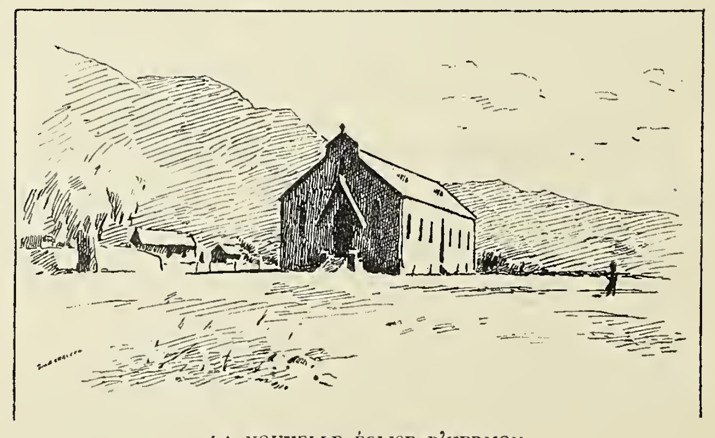
Outre les familles de réfugiés que nous avions pu recueillir sous notre toit, et les nombreux passants de tous genres et de

tout acabit que nous avons reçus, nous avions notre maison et ses dépendances pleines de meubles et de fournitures de ménage de plus d'une vingtaine de familles boers, dont plusieurs portaient des noms français, car elles descendaient des huguenots chassés de France lors de la révocation de l'édit de Nantes...



DAMES BOERINES RÉFUGIÉES A HERMON

Nous avons encore le souvenir d'une belle fête d'écoles, qui avait réuni près de sept cent cinquante écoliers du district, et qui a fait date dans nos annales particulières. Le coup d'œil que présentait la foule endimanchée, les mines réjouies des enfants et leurs chants et leurs jeux rythmés le méritaient bien.

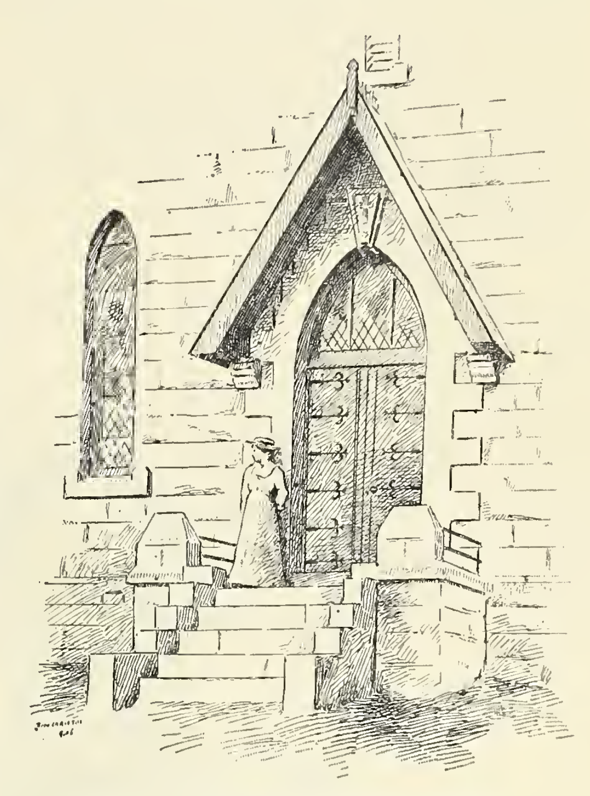


LA NOUVELLE ÉGLISE D'HERMON

Nous n'oublions pas non plus la belle

église pouvant contenir environ sept cents auditeurs, que nous avons eu le privilège d'inaugurer le 3 juin 1906, devant une foule évaluée à quatre mille personnes, après sept ans de collectes ou de tournées de conférences dans tout le sud de l'Afrique...

Nos cœurs, cela va sans dire, resteront malgré les distances très attachés à ce modeste endroit caché à l'extrémité du noir continent et nos vœux accompagnent notre ami et frère, M. H. Bertschy, qui a été appelé à nous remplacer.



PORTE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE D'HERMON

Au moment de terminer ces pages, faites d'observations, d'études et d'expériences, résultat de vingt-six ans passés au milieu des noirs, après avoir aussi constaté les transformations intellectuelles et morales réalisées par l'œuvre missionnaire au milieu d'eux, nous ne pouvons mieux faire que répéter une parole d'un esprit des plus fins et des plus sagaces de notre temps, H. Taine (1) : « Le vieil Évangile est encore, aujourd'hui, le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

(1) *Les Origines de la France contemporaine.*

Il en est de même pour les questions sociales qui agitent notre vieux monde, et les problèmes qui tourmentent notre époque, leur solution qu'on cherche et recherche ne peut se trouver que dans l'Évangile, qui, seul à travers les temps, peut répondre aux éternels besoins des peuples comme des individus. Car il est bien dans le monde, ainsi que l'a dit du christianisme un autre écrivain de grande race A. Vinet, l'immortelle semence de liberté.





TABLE DES ILLUSTRATIONS

LES BUSHMEN

A LA RECHERCHE DE PEINTURES DE BUSHMEN

INTAILLES ET GRAFFITES

DES NÈGRES DU SUD DE L'AFRIQUE

ART NÈGRE

FIGURINES

A PROPOS D'UN PARASOL

UN PEU DE FOLKLORE

NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS

MON VOYAGE AU ZAMBÈZE

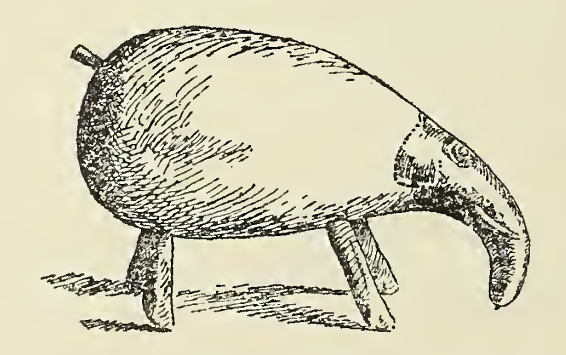
*

L'ART AU ZAMBÈZE

ADIEUX A MON WAGON

ADIEUX A HERMON

PLANCHES EN COULEURS



ÉLÉPHANT FAIT AVEC UNE CALEBASSE (MADAGASCAR)

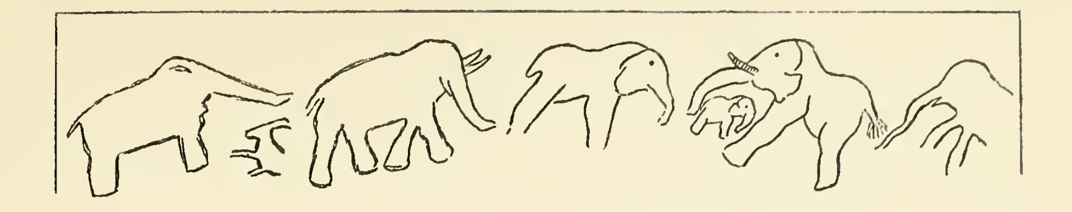


TABLE DES MATIÈRES



Nancy, imprimerie Berger-Levrault



Un paysage au Lessouto

